N° 463 — Tome CXXIII 1er Octobre 1917

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

A. A. A., PAUL ÆSCHIMANN, HENRI ALBERT, GEORGES BOHN,
MAURICE BOISSARD, PAUL BOURDE, HENRY DÉRIEUX,
LOUIS DUMUR, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GABRIEL DE LAUTREC, ALFRED MACHARD, MICHEL-ANGE (M. C. MARTIN *trad.*),
PAUL MORISSE, RACHILDE, LE RÉGISSEUR, VITALIS DE TOLEDO.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

—

N° 463. — 1er OCTOBRE 1917

Paul Bourde	*Qu'est-ce que la Révolution Française?*	385
Henry Dérieux	*La Plasticité de Baudelaire et ses rapports avec Théophile Gautier*	416
Paul Æschimann	*Ode latine*	432
Michel-Ange (M. C. Martin *trad.*)	*Quelques Lettres*	437
A. A. A.	*Aspects sentimentaux du Front anglais*	460
Vitalis de Tolédo	*En pensant à demain... (Réflexions sur une vieille préface)*	469
Alfred Machard	*Trique, gamin de Paris*, roman (Première partie, VII-VIII; Deuxième partie, I-II)	477

REVUE DE LA QUINZAINE

Rachilde	*Les Romans*	504
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	509
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	513
Maurice Boissard	*Théâtre*	520
Le Régisseur	*Le Théâtre au Front*	522
Henri Albert	*Lettres allemandes*	525
Divers	*Ouvrages sur la Guerre actuelle*	529
Divers	*A l'Etranger :*	
	Allemagne (Henri Albert)	544
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	549
	Suisse (Louis Dumur)	553
	A travers la Presse (Paul Morisse)	557
Gabriel de Lautrec	*Variétés : Le Mobilier de Racine*	562
Mercure	*Publications récentes*	567
—	*Echos*	568

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

PAYOT et Cie, Éditeurs, PARIS, 106, Boulevard Saint-Germain

Viennent de paraître :

Les Études de la Guerre

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

René PUAUX

Cette nouvelle publication, consacrée à l'étude minutieuse des origines de la guerre et de l'histoire diplomatique de l'Europe, sera un incomparable instrument de travail. Sa partie critique, rédigée par des spécialistes, et sa partie documentaire, contenant les textes *in-extenso* contrôlés sur les originaux des pièces capitales, offrent un égal intérêt pour les chercheurs et les historiens.

Prix du cahier in-8 de 80 pages..... **1 fr. 50**

SOMMAIRE DU 1er CAHIER (paru le 15 septembre 1917)

Notre programme.
Le message de Guillaume II au Président Wilson (10 août 1914).
Que sont devenus les télégrammes auxquels il fait allusion ?
L'hypothèse d'une nouvelle " Dépêche d'Ems ".
Les inventions du Comte de Pourtalès, ambassadeur d'Allemagne.
Réponse française et Réponse russe.

Nota. — Ces cahiers documentaires, de par leur nature même, ne sauraient avoir une périodicité mensuelle fixée, car ils doivent suivre les événements. Il peut aussi bien en paraître un par mois que trois par mois. Nous offrons donc ces abonnements par série de :

6 cahiers à **10** francs.
ou de 12 — à **20** —

(Prière d'adresser les abonnements avec leur montant à MM. PAYOT et Cie, 106, Boulevard Saint-Germain, Paris.)

UN LIVRE INDISPENSABLE :

E. ECCARD

BIENS ET INTÉRÊTS FRANÇAIS EN ALLEMAGNE ET EN ALSACE-LORRAINE PENDANT LA GUERRE

Un volume in-8e de XII-375 pages..... **6 fr.**

Cet ouvrage, précédé d'une préface du professeur Louis RENAULT, Jurisconsulte du Département des Affaires étrangères, et accompagné de la traduction des textes allemands relatifs aux mesures législatives et administratives prises à l'égard des biens français, anglais et alliés et d'une liste des principales entreprises françaises séquestrées et liquidées en Alsace-Lorraine et en Allemagne, contient l'exposé complet de toutes les mesures prises en Allemagne pendant la guerre à l'égard des intérêts français.

C'est un livre indispensable à tous ceux qui ont en Allemagne ou en Alsace-Lorraine des intérêts quelconques à défendre : biens fonciers ou autres immeubles, entreprises commerciales, industrielles ou agricoles, dépôts et valeurs en banque, successions, brevets, mobiliers, marchandises.

Il est un manuel nécessaire à tous les magistrats, avocats, officiers publics et ministériels, administrateurs séquestres français, etc.

L'analyse des dernières dispositions arrêtées par le Gouvernement allemand en vue de la liquidation de certaines entreprises en Allemagne, accentue l'intérêt de haute actualité de cet important travail.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

PAUL FORT

Anthologie des Ballades Françaises, 1897-1917.

(I. Ballades Françaises. — II. Montagne. — III. Le Roman de Louis XI. — IV. Les Idylles antiques. — V. L'Amour marin. — VI. Paris Sentimental. — VII. Les Hymnes de Feu. — VIII. Coxcomb ou l'Homme tout nu tombé du Paradis. — IX. Ile de France. — X. Mortcerf. — XI. La Tristesse de l'Homme. — XII. L'Aventure éternelle. — XIII. Montlhéry-la-Bataille. — XIV. Vivre en Dieu. — XV. Chanson pour me consoler d'être heureux. — XVI. Les Nocturnes. — XVII. Si Peau d'Ane m'était conté. — XVIII. Deux Chaumières au pays de l'Yveline. — XIX. Poèmes de France (Bulletin lyrique de la Guerre). — XX. Le Temps de Guerre). Vol. In-18. **3.50**

LÉON BLOY

Méditations d'un Solitaire en 1916.

Vol, in-18 ..... **3.50**

GEORGES DUHAMEL

Vie des Martyrs 1914-1916, volume

in-18 ..... **3.50**

ÉMILE VERHAEREN

Choix de Poèmes, avec une Préface d'ALBERT HEUMANN, une Bibliographie et un Portrait. Volume in-18.....

3.50

HENRI DE RÉGNIER, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Illusion héroïque de Tito Bassi,

roman. Vol. in-18 ..... **3.50**

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre,

poèmes. Vol. in-18..... **3.50**

FRANCIS JAMMES

Le Rosaire au Soleil, roman. Vol.

in-18 ..... **3.50**

LÉON BLOY

Au Seuil de l'Apocalypse.

1913-1915. Pour faire suite au **Mendiant Ingrat**, à **Mon Journal**, à **Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne**, à **L'Invendable**, au **Vieux de la Montagne**, au **Pèlerin de l'Absolu**. Vol. in-18..... **3.50**

REMY DE GOURMONT

Pendant l'Orage. Préface de JEAN DE GOURMONT.

Vol. petit in-18 ..... **2** »

L'EDITION — BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4, Rue Furstenberg, Paris (6e)

SES COLLECTIONS :

Les Maîtres de l'Amour

Œuvre du Divin Arétin, 2 volumes, *le volume*	7.50
Œuvre du Marquis de Sade	7.50
Œuvre de Nicolas Chorier (Satire Sotadique)	7.50
Livre d'Amour de l'Orient : I. *Ananga Ranga*	7.50
— II. *Le Jardin parfumé*	7.50
— III. *Les Kama Sutra*	7.50
Œuvre de John Cleland (*Fanny Hill*)	7.50
Liaisons dangereuses (12 illustrations)	7.50

Etc., etc., 38 volumes parus.

Le Coffret du Bibliophile

moires d'une Femme de chambre (1786)	6 fr.
vie de garçon 1774 (Caylus)	6 fr.
beauté du sein des Femmes (Mercier de Compiègne)	6 fr.
tendres épigrammes de Cydno la Lesbienne	6 fr.
Divan d'amour du Chérif Soliman	6 fr.

Etc., etc. 42 volumes parus.

L'Histoire Romanesque

Rome des Borgia, par G. Apollinaire (12 ill.)	5 fr.
Fin de Babylone — —	5 fr.
Trois don Juan — —	5 fr.

Romans

ne grande première, par O. Diraison Seylor	3.50
Poète assassiné, par Guillaume Apollinaire	3.50
rt de séduire les hommes, par Une femme curieuse	3.50
venirs galants de Monsieur X..., par Monnereau	3.50
Journal de Marinette, par Une femme curieuse	3.50
Nuit d'été, par Charles Derennes	3.50
Lanterne rouge, par F. Boutet	3.50
venirs d'une odalisque, par Jehan d'Ivray	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU CHÈQUE SUR PARIS

(Prière de recommander les envois d'argent)

Catalogue Général Illustré 1917

96 pages 70 illustrations 0 fr. 50

ition — Bibliothèque des Curieux, 4, rue Furstenberg, Paris (6e)

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME, PARIS, VIe, FLEURUS 12-27

VIENNENT DE PARAITRE :

PAUL CLAUDEL : L'ANNONCE FAITE A MARIE
Nouvelle édition — Un volume in-16..... 3 fr.

ANDRÉ GIDE : LES NOURRITURE TERRESTRES.
Un volume in-8 tiré à 300 exemplaires, sur papier de Rives.. 10 fr.

PIERRE HAMP : GENS.
Un volume in-16..... 3 fr.

CH. L. PHILIPPE : LA BONNE MADELEINE E LA PAUVRE MARIE. - QUATRE HISTOIRES D PAUVRE AMOUR.
Un volume in-16..... 3 fr.

ANDRÉ SUARÈS : REMARQUES Nos I ET II.
Un volume in-8 pot tiré à 2000 exemp. sur papier Lafuma.... 2 fr.

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE : INTERROGATION
Un volume in 4 tellière, tiré à 150 exp. sur papier de Hollande. 8 fr.

PAUL VALÉRY : LA JEUNE PARQUE.
Un volume in-4 couronne, tiré à 500 ex. sur papier d'Arches.. 6 fr.

M. DE UNAMUNO : LE SENTIMENT TRAGIQU DE LA VIE. Trad. de M. FAURE-BAULI
Un volume in-16 couronne..... 6 fr.

EN SOUSCRIPTION :

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES PÉGU
introductions de Barrès, Bergson, Millerand, Suarès, etc.
15 vol. in-8 carré tirés à 1200 ex. 150 fr. payables en 4 versements ann de 32 fr. 50.
TOME I ET IV PARUS — TOME VIII : CIO (œuvre posthume inédite) SOUS PR

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES BAUDELAI
édition critique et définitive augmentée d'une biographie et d'un al iconographique par F.-F. Gautier — 14 vol. in-4 tellière tirés à 1200 ex 175 fr. payables en 4 versements annuels de 43 fr. 75.
SOUS PRESSE : TOME I — LES FLEURS DU MAL — TOME II — LES FLEURS DU — BIOGRAPHIE DES FLEURS DU MAL — BIBLIOGRAPHIE — VARIANTES.

ENVOI DU CATALOGUE SUR DEMANDE

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revu

QU'EST-CE QUE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ?

—

I

Dans l'espèce de guerre civile qui déchire continuellement la France, les uns veulent faire triompher l'esprit de la Révolution et les autres veulent le détruire. Mais qu'est-ce que l'esprit de la Révolution ? Il est étrange que l'on n'ait pas encore traduit en propositions claires, admises de ses partisans et de ses adversaires comme exactes, le credo au sujet duquel notre pays se bat depuis plus de cent ans.

Pour comprendre nos luttes modernes, j'ai essayé de formuler cette définition qui nous manque : voici comment j'a raisonné.

Les philosophes du XVIII[e] siècle n'ont été occupés à proprement parler que d'une chose qui était de trouver une morale et une politique appropriées aux besoins de leur temps. Ils y ont réussi. Ils ont établi et prêché les règles d'une conduite nouvelle pour l'individu et pour la société, et la mise en pratique de ces règles constitue ce qu'on appelle la Révolution. Pour les établir, ils n'ont pu sortir des procédés habituels de l'esprit humain. En toutes choses le but de l'homme est d'être heureux

(1) Paul Bourde, mort en décembre 1914, s'était attaché, dans les dernières années de sa vie, à mener de front sa besogne quotidienne de journaliste et un travail longuement médité sur la Révolution française considérée comme une religion. Sans cesse préoccupé de préciser sa pensée et de lui donner une forme définitive, il avait rédigé sous ce titre : *Qu'est-ce que la Révolution?* plusieurs essais, sans jamais se décider à en publier aucun. Celui-ci, qui forme un tout et se suffit à lui-même, donne une version résumée et exacte des idées qui lui étaient chères et dont, jusqu'à son dernier jour, il entretenait passionnément ses amis.

et il se détermine dans chacun de ses actes volontaires par l'idée qu'il se fait du bonheur. Cette idée du bonheur, c'est une représentation de la vie, telle qu'il imagine qu'elle devrait être, autrement dit une conception de la destinée humaine. Toute règle qui se propose de guider nos actes et de nous indiquer le meilleur emploi de nos facultés a donc nécessairement pour point de départ une conception de ce genre. Par conséquent, lorsqu'ils élaboraient leur morale et leur politique, les philosophes en avaient une dans l'esprit, d'après laquelle ils ont construit toutes leurs théories particulières. Cette conception ayant été la cause génératrice de la Révolution, l'esprit de la Révolution ne saurait être cherché autre part qu'en elle ; et la définir, ce sera le définir. Ceci étant posé, j'ai étudié quelles sont les tendances maîtresses qui dominent dans la propagande philosophique, dans les actes de la période révolutionnaire proprement dite, et dans la marche de la pensée au cours du XIX^e^ siècle; et j'ai cru reconnaître que la conception de la destinée humaine qui est propre à la Révolution française se compose de trois dogmes fondamentaux.

Pour faire sentir l'originalité de ces dogmes, je serai obligé de les opposer aux croyances chrétiennes avec lesquelles ils sont entrés en conflit. Je crois donc utile d'avertir que le christianisme dont il va être question est le catholicisme, dans la forme particulière qu'une incomparable série de grands écrivains et de grands orateurs lui avaient donnée en France au XVII^e^ siècle.

Le premier des dogmes révolutionnaires est le dogme de l'excellence humaine, j'entends par là la croyance que l'homme est un être foncièrement bon et raisonnable. C'est de lui que sont manifestement sorties les doctrines suivantes : la nécessité de l'activité, la nécessité de la liberté, la supériorité de la raison, la souveraineté du peuple, le suffrage universel, la subordination de l'État à la nation, l'obligation sociale d'instruire les citoyens. Cette croyance à l'excellence humaine contredit absolument la croyance chrétienne suivant laquelle l'homme est un être dont la nature a été corrompue par le péché originel et qui ne possède pas en lui-même les moyens de se bien conduire. Aussi, le principe étant nouveau, les conséquences également sont nouvelles.

Quand on croyait la nature humaine corrompue, il s'en sui-

vait que ses désirs ne pouvaient être que mauvais. Le devoir consistait à les comprimer. Et puisque ce sont nos désirs qui nous font agir, en les étouffant on se retirait tout motif d'action. On voyait la perfection dans l'existence des religieux qui, par anticipation de la mort, s'efforcent de vivre le moins possible et se retranchent complètement du monde. Cependant, devant l'impossibilité de soumettre l'humanité à ce renoncement absolu, il avait bien fallu tolérer qu'on s'occupât d'intérêts temporels; mais ce n'était que par une dérogation à la logique. Si la discipline chrétienne permettait qu'on s'en occupât, elle interdisait qu'on y prît goût. Dès qu'on y prenait goût, on s'exposait à perdre son âme. Dans l'angoisse constante où ce danger plongeait le chrétien, il ne pouvait attendre de sa nature corrompue que des inspirations funestes ; pour s'en préserver, on lui prescrivait de se laisser diriger, de n'avoir « ni choix, ni volonté » propres, d'être obéissant et d'être humble, parce que l'humilité est la condition indispensable de la parfaite obéissance. S'il n'était pas capable de se conduire lui-même, il l'était bien moins encore de conduire la société. Il devait considérer toute autorité, « quelle fût, bonne ou mauvaise », comme étant d'institution divine et l'accepter sans murmure. Et puisque l'instruction profane n'est qu'un moyen d'accroître les capacités d'agir et de jouir, du moment que l'action était suspecte et la jouissance condamnée, il n'y avait aucune raison valable de s'instruire.

Quand on croit au contraire que l'homme est bon et raisonnable, toutes ces conclusions sont renversées. S'il est bon et raisonnable, il mérite confiance. S'il mérite confiance, le devoir n'est plus de faire violence à sa nature, mais de l'épanouir ; il ne s'agit plus de supprimer les désirs, mais de les régler; la vertu n'est plus dans l'abstention qui annule l'énergie, mais dans l'activité qui la met en œuvre; le rôle de la société n'est plus de contraindre l'individu et de le tenir en tutelle, mais de le mettre à même d'agir, c'est-à-dire d'assurer sa liberté. Il ne peut plus être question d'obéissance ni d'humilité. Si l'homme est apte à discerner personnellement le bien et le mal, il n'y a plus de légitime que ce qu'il approuve ; il est en droit de vouloir comprendre avant de consentir. Il ne suffit plus aux faits d'exister pour s'imposer à son respect, il faut qu'ils se justifient ; ce ne sont plus les événements for-

tuits, ce sont les impulsions de la conscience qui expriment la volonté divine ; le libre examen est substitué à la soumission aveugle et le règne de la raison à celui de la tradition. L'autorité étant soumise à la sanction de la raison individuelle comme tout le reste, la souveraineté se trouve du coup transportée dans la masse des individus, puisque c'est elle qui juge en dernier ressort, le suffrage universel devient son moyen d'expression naturel ; l'Etat, considéré autrefois comme un maître ayant des intérêts distincts, n'est plus que le serviteur du peuple ; et, le sort de la société dépendant de l'avis de chaque citoyen, mettre l'instruction à la portée de tous est une précaution indispensable pour le salut commun.

Le second des dogmes révolutionnaires est la croyance que l'homme a droit au bonheur dans la vie présente. Il a donné naissance à un autre groupe de doctrines : l'utilité pratique érigée en critérium de la valeur des choses, la nécessité de l'égalité sociale, le plus grand bonheur du plus grand nombre assigné pour but à la société, le principe de la justice assis sur l'idéal et non plus sur la réalité, cette justice nouvelle substituée à la charité comme base des rapports entre les hommes, la bienfaisance des sciences pratiques, la glorification du travail.

Ce second dogme, à son tour, dément radicalement la croyance chrétienne que la vie est une pénitence dont nous devons accepter les souffrances comme le moyen de nous racheter du péché. Le christianisme proscrivait « la recherche des commodités de la chair », parce que si l'homme est ici-bas pour expier, il allait contre l'intention divine en essayant d'adoucir cette expiation. Et la Révolution présente au contraire cette recherche comme un droit naturel, parce que du moment que l'on regarde l'homme comme un être fait pour agir, il faut un objet à son activité, et, cherchez, vous n'en trouverez pas d'autre à lui offrir que la satisfaction de ses besoins.

Ici encore, le principe étant nouveau, les conséquences sont nouvelles.

Quand on croyait que la vie devait être une pénitence en vue de gagner le ciel, on s'efforçait de mépriser les biens de ce monde en comparant leurs plaisirs éphémères aux joies éternelles et on s'excitait à les haïr de peur de se détourner des voies du salut en s'y attachant. On n'était point choqué

de l'inégalité des conditions, parce qu'on avait autant de chances de se sauver dans une classe que dans l'autre, et même plus de chances dans les classes déshéritées, pensait-on. Les misères résultant des iniquités sociales et des mauvais gouvernements étaient, comme les autres afflictions, des occasions de s'exercer à la résignation contre lesquelles il n'était pas permis de protester ; on ne devait opposer à la violence des princes que « des prières pour leur conversion ». Tout ce qui existait étant supposé décrété par la Providence, la possession constituait le droit, la justice n'était que la consécration des faits et l'on ne connaissait pour soulager le malheur que la charité qui ordonnait aux riches d'abandonner leur superflu aux pauvres. Cette superstition pour l'ordre de choses existant faisait regarder comme sacrilèges les savants qui essayaient de pénétrer les secrets de la nature ; on les persécutait. Et le travail qui a pour objet de pourvoir aux besoins corporels participait au mépris dans lequel ces besoins étaient tenus ; on le considérait comme un châtiment.

Quand on croit, au contraire, que l'homme a droit au bonheur dans la vie présente, le critérium de la valeur des choses n'est plus ce qui servira pour l'autre monde, mais ce qui sert en celui-ci. La conquête du bien-être tant, qu'elle est poursuivie sans préjudice pour le prochain, n'est plus une occupation inférieure, mais l'emploi normal de l'activité. La justice ne consiste plus à conserver les positions acquises, mais à réaliser le bonheur promis à chacun. Ni la possession, ni l'ancienneté ne fondent plus le droit pour les institutions ; il n'y a plus pour elles d'autres titres que l'utilité pratique. Toute inégalité sociale qui avantage quelques privilégiés au détriment de la masse est un obstacle au bonheur du plus grand nombre qui ne peut plus se supporter. Un sentiment infiniment plus subtil et plus efficace, l'humanité, remplace la charité chrétienne : dans celle-ci on secourait son prochain pour se constituer des mérites devant Dieu, ce pouvait être une sorte de placement fait par calcul sans qu'il s'en suivît un adoucissement véritable du caractère ; tandis que pour celui qui croit que l'homme doit être heureux, la souffrance en soi est un sujet de scandale. Ce qui émeut sa sympathie ce n'est plus l'idée d'une récompense personnelle à gagner, c'est l'idée du droit de son semblable au bonheur. Où il y a malheur, il lui

semble qu'il y a injustice. Le cœur se pénètre ainsi d'une sensibilité inconnue auparavant. La jouissance ne peut plus se trouver sans embarras en face du besoin, parce que l'homme heureux ne peut plus se dérober à cette question de sa conscience : « Pourquoi suis-je favorisé, alors que les autres qui ont le même droit ne le sont point ? » Mille signes annoncent l'immense transformation morale que ce scrupule nouveau opère parmi les hommes. La suppression immédiate de l'esclavage dans les pays où le blanc pénètre, la suppression de la torture, la graduation des peines, les rapports établis sur le pied d'une égalité de plus en plus jalouse entre employeurs et employés, la disparition des châtiments corporels à l'intérieur des familles, la préoccupation du sort de la femme, l'établissement du divorce, le développement de la philanthropie d'Etat, la prédominance obtenue en politique par l'intérêt des classes laborieuses, les tendances vers la démocratie répandues dans tout le monde civilisé, le respect croissant des nationalités, et, plus que tout peut-être, la résistance de plus en plus faible qu'offrent aux réformes sociales ceux aux dépens desquels elles se font ; voilà quelques-uns des premiers effets de cette tendance fraternelle qu'inspire l'individu considéré comme ayant droit au bonheur. Dans cette guerre déclarée au mal, les sciences appliquées qui, en multipliant les moyens de production et les remèdes aux maladies, peuvent sans cesse accroître le bien-être et diminuer la souffrance physique, se présentent comme des rédemptrices capables d'affranchir notre espèce de la misère et de la douleur. Ce n'est plus une hostilité plus ou moins déclarée, c'est une confiance enthousiaste qu'on a pour elles. Le travail de son côté n'est plus une peine, il est le moyen offert à l'homme pour améliorer son sort ; c'est lui maintenant qui est honorable et l'oisiveté qui est honteuse.

Le troisième dogme révolutionnaire est la croyance au progrès. C'est de lui qu'a été tiré le reste des doctrines modernes : la confiance dans l'évolution incessante des sociétés, le caractère providentiel de l'activité, de la liberté, de l'égalité et de la solidarité, la théorie générale de la science.

C'est au XVIII^e^ siècle qu'on a commencé à constater l'existence du progrès dans l'histoire humaine et à concevoir la possibilité d'une amélioration continue des conditions de l'existen-

ce. Puis au cours du XIX^e^ siècle, il s'est révélé comme une loi qui préside au développement de toute la portion de l'univers que nous connaissons. Le dogme révolutionnaire lui suppose un avenir infini et il est certain que l'imagination ne peut pas plus lui assigner une limite qu'au temps, à l'espace ou aux nombres. Jusqu'alors on avait regardé la terre comme un lieu d'expiation ; pour qu'elle cessât de l'être, il aurait fallu que le péché originel fût effacé, et cette idée ne pouvait pas venir à un chrétien. Ce troisième dogme n'est donc pas un moins grand changement que les premiers et, pour lui comme pour les deux autres, il est arrivé que, le principe étant nouveau, les conséquences aussi sont nouvelles.

Quand on tenait la terre pour un lieu d'expiation, on ne pouvait pas imaginer que le séjour en fût modifiable ; on avait horreur des nouveautés et on aurait voulu maintenir les sociétés immobiles. On ne comprenait pas que le travail de l'homme prolonge celui de la nature et que la civilisation n'est que la plus récente des transformations du globe ; on ne leur attribuait aucune valeur sérieuse. L'individu, en cherchant à satisfaire ses besoins, avait l'air de n'obéir qu'à une impulsion égoïste et basse. Les sermonnaires ne se lassaient pas de représenter la production des richesses comme indifférente, et ils en donnaient pour raison qu'on n'emporte rien par delà le tombeau. On n'attendait de la science aucun résultat durable, on ne voyait en elle qu'une distraction blâmable inspirée par la « concupiscence de curiosité ».

Quand on croit au progrès, au contraire, ce n'est plus l'immobilité, mais l'évolution incessante qui est l'état normal des sociétés comme elle est celui du monde. Et pour l'individu, la vraie manière de servir Dieu n'est plus dans une existence artificielle imposant une continuelle violence à ses instincts, mais dans un emploi utile de ses forces et de ses facultés. L'histoire de la terre, en effet, se déroule aux yeux comme celle d'une sorte de champ d'essais où, à petits coups, mais d'une façon continue, le mieux se réalise, et où le concours de l'homme est devenu essentiel. D'abord les expériences de propriétés chimiques et mécaniques poursuivies dans la matière inerte ont abouti à la formation de la substance vivante. Puis les expériences de tissus, d'organes et de fonctions, poursuivies à travers les séries des êtres vivants, ont abouti à la

formation de l'espèce humaine. Puis les expériences des structures volitionnelles, sentimentales et intellectuelles poursuivies à travers les diverses races humaines ont abouti à la formation du civilisé d'aujourd'hui. La création est une échelle montante, elle se perfectionne degré par degré, et ce patrimoine de capitaux de toutes sortes, d'inventions, de connaissances et de capacités acquises que l'effort humain a accumulé, cet ensemble des « biens de ce monde » qu'on nomme la civilisation compose le résultat le plus élevé qu'elle ait actuellement atteint. Si notre monde a un but, il est évident que maintenant c'est par le développement de cette civilisation qu'il y va, et il n'a chance d'en approcher qu'à la condition que cette civilisation soit poussée toujours plus avant. La faculté d'évoluer après avoir conduit les divers ordres de la nature au point où nous les voyons paraissant désormais concentrée dans l'homme, c'est lui, par conséquent, qui sera le siège et l'agent de tous les progrès à venir. Or, si une intelligence supérieure mène le monde, on ne saurait imaginer que cette ascension continue vers le mieux s'exécute contre son gré ; donc elle la veut ; donc la vie normale, la vie parfaite consiste à travailler avec ardeur à cette civilisation par laquelle s'accomplit l'intention divine. S'il existe des récompenses ultérieures, elles seront méritées par ceux qui en auront été les bons ouvriers, c'est eux qui auront préparé l'avènement du royaume de Dieu. L'acte moral par excellence, la vraie manière de faire son salut est le travail honnête, car il est une collaboration à l'œuvre que poursuit l'univers et il suffit aux hommes de remplir consciencieusement l'office social qui leur est échu en partage, de bien faire ce qu'ils ont à faire en ce monde, pour se sentir en communion avec l'esprit qui anime tout, pour posséder la paix du cœur, pour embellir l'existence la plus humble par la foi et par la piété. Du haut de ce point de vue, ce n'est plus le renoncement, l'abandon de soi, la soumission aveugle, l'ablation des affections, la mort aux choses de ce monde, c'est l'activité, la liberté, la solidarité, la culture des sentiments naturels, la science qui sont d'ordre providentiel : — l'activité, parce que pour progresser il faut agir ; — la liberté et l'égalité, parce que, en tant qu'agent, l'individu ne peut donner tout son effet utile que par elles ; — la solidarité, parce que le progrès s'opérant par l'intervention et par la division du travail, la

variété des aptitudes et la concordance des efforts en sont les conditions également nécessaires ; — la culture des sentiments naturels, parce qu'ils sont les liens de la famille par laquelle l'espèce se perpétue et les liens de la société par laquelle la civilisation se conserve ; — la science, parce que, pour être compétent à continuer la marche vers le parfait, l'homme en doit connaître les antécédents, et n'ignorer rien de tout ce que peuvent lui apprendre les choses observables.

Telles sont les doctrines principales de la Révolution. Je crois n'en avoir oublié aucune. Niez les dogmes d'où elles sont déduites, elles sont absurdes et insoutenables ; acceptez ces dogmes, et aussitôt elles paraissent évidentes et nécessaires : la logique les impose. Cela étant, la formule que je cherchais est trouvée. Puisqu'ils ont engendré toutes les doctrines nouvelles et puisqu'ils continuent à les soutenir et à les justifier, ces trois dogmes, de l'excellence humaine, du bonheur dans la vie présente et du progrès, composent certainement la vraie substance du credo révolutionnaire ; c'est eux qui sont l'esprit de la Révolution.

II

Conserve-t-on des doutes sur l'exactitude de cette définition ? Il y a un moyen de la vérifier. Prenons la Révolution ; examinons ses obscurités, les critiques dont elle a été l'objet, les difficultés qui retardent son expansion, l'incertitude où l'on reste de son importance réelle dans l'histoire, et nous verrons qu'il n'est rien que cette définition n'explique, ne réfute ou ne résolve.

J'entends par ses obscurités les points que les historiens ont insuffisamment éclaircis et dont les principaux consistent à savoir à quel moment elle commence, pourquoi elle a été faite par la foule anonyme et non par des chefs, et pourquoi, silencieusement et irrésistiblement, elle a conquis le monde civilisé au cours du XIX^e^ siècle.

Puisque la Révolution a pour moteur une conception nouvelle de la destinée humaine, de même que le christianisme commence avec la prédication de Jésus, de même elle commence avec la propagande qui a répandu cette conception. Pour en prendre le récit à sa véritable origine, il faut donc partir de ce milieu du XVIII^e^ siècle que Voltaire et ses contemporains

ont si souvent signalé comme ayant inauguré des temps nouveaux. C'est vers 1750, en effet, que, parmi les hommes que Diderot avait réunis pour la rédaction de l'*Encyclopédie*, on se mit à professer publiquement les croyances à l'excellence humaine, au bonheur dans la vie présente et au progrès.

Si la Révolution a procédé à la manière des mouvements religieux, c'est parce qu'elle en est un elle-même. Les religions se composent des croyances que font naître deux besoins de notre esprit. Le premier est de savoir *comment* nous devons employer notre vie. Elles y répondent par une conception de la destinée humaine d'où nous déduisons nos règles de conduite. Le second est de savoir *pourquoi* nous devons employer notre vie ainsi. Elles y répondent par une conception de l'univers qui montre que le plan de conduite qu'elles recommandent est en harmonie avec l'ordre général des choses. Ces deux sortes de conception sont des éléments sans lesquels nous ne saurions faire aucun raisonnement pour la vie pratique ; le besoin que nous en avons est donc aussi naturel que celui de manger et que celui de nous reproduire. Or, puisque toute religion est fondée pour une moitié sur une conception de la destinée humaine et puisque la Révolution est l'effet d'une conception de ce genre, il s'en suit qu'elle est un mouvement de croyances d'une nature religieuse : elle est la moitié d'une religion. Michelet l'avait entrevu quand il la représentait comme « une réaction tardive de la justice contre la religion de la grâce » ; et Tocqueville de son côté l'avait deviné quand il reconnaissait en elle « une sorte de religion nouvelle, religion imparfaite il est vrai, sans Dieu, sans culte et sans autre vie, mais qui néanmoins, comme l'islamisme, a inondé toute la terre de ses soldats, de ses adeptes et de ses martyrs ». Seulement, faute d'une notion précise des croyances révolutionnaires, ils se sont contentés de jeter en passant cette vérité en dehors de laquelle la Révolution ne prendra jamais pleine conscience d'elle-même.

Que la Révolution ait été conduite par l'élan spontané du peuple, tous ceux qui l'ont vue ou étudiée en ont été frappés. Ecoutez Malouet : « Ce qu'on peut appeler un chef exécutant un plan combiné soit par lui, soit par sa faction, je ne connais pas une telle chose dans la Révolution. » Et Mme de Staël : « Le peuple a regardé les hommes comme des moyens et non

comme des chefs .» Et Michelet : « J'ai vu que les chefs de parti, les héros de cette histoire convenue n'ont ni prévu ni préparé, qu'ils n'ont eu l'initiative d'aucune des grandes choses. » Et Tocqueville : « Tous les hommes de nos jours sont entraînés par une force inconnue. » Cette force qui a toujours porté le peuple en avant et qui est évidemment le grand mystère de la Révolution, on perd son temps à en chercher le secret dans les cahiers de 1789. Si l'on tient compte de la différence des époques, ces cahiers ne sont pas plus révolutionnaires que ceux de 1614. Rien n'y annonce un cataclysme. On y voit un pays prudent qui se proposait de réformer et non de détruire et qui ne songeait ni à rompre avec sa religion, ni à renverser ses rois, ni même à supprimer les trois ordres. Au moment où ils furent rédigés, la foi nouvelle, n'ayant pas encore été contrariée, n'avait pas eu à élever la voix pour se faire connaître ; aussi y est-elle à peine apparente. Mais, en résistant à la nation, la Cour la plaça dans l'alternative ou de renier cette conception de la destinée humaine qui l'avait séduite, ou de recourir à la force pour la défendre. Alors seulement se révéla, à ceux mêmes dont l'esprit en avait été le théâtre, le prodigieux changement qui s'était opéré en France. Ce changement consistait en ceci qu'il était impossible aux croyants de la foi nouvelle de supporter ce qui s'opposait à leurs yeux à l'avènement du règne de la raison, du bonheur et du progrès ; la marche vertigineuse de la Révolution fut le résultat de cette impatience. Dès les premières difficultés, ces croyants formèrent une volonté commune ombrageuse et irréductible dans laquelle le centre du mouvement se trouva aussitôt transporté et d'où il ne sortit plus. Leurs sentiments étaient si forts et si clairs qu'ils n'avaient pas besoin de chef pour leur indiquer leur direction ; c'est de leur masse, au contraire, que l'impulsion vint constamment. Elle employa quiconque marchait dans sa ligne sans s'assujettir à personne, donnant ou retirant la popularité suivant qu'on la servait, et dominant les individus et les assemblées par la crainte qu'on avait de son opinion. Avec l'instinct sommaire de la foule elle n'eut qu'une tactique, qui fut de briser tous les obstacles à mesure qu'elle s'y heurtait ; et comme les institutions fondées sur d'autres croyances demeuraient réfractaires aux siennes, elle fut entraînée à des destructions que nul n'avait ni prévues ni vou-

lues au départ. Plus tard, au cours du XIXe siècle, cette volonté collective est restée la grande force révolutionnaire qu'on retrouve dans tous les mouvements de la politique, comme on retrouve la force de gravitation dans tous les mouvements de la matière. Elle a continué à se comporter de la même façon ; les individus, elle ne leur a donné un rôle qu'autant qu'ils ont marché en conformité avec ses tendances ; les partis qui ont prétendu l'enfermer dans un programme spécial, elle les a rejetés les uns après les autres ; les gouvernements qui ont essayé de lui fixer des barrières, elle les a tous renversés.

On en a souvent fait la remarque : la Révolution a eu d'abord pour objet la conquête de l'égalité civile, puis la conquête de l'égalité publique et aujourd'hui elle s'efforce de réaliser l'égalité sociale. Des esprits modérés commencent à concevoir comme possible une solution dont le monde n'avait eu jusqu'ici aucune idée : le remplacement du salariat dans l'industrie par un partage des produits entre le capital et le travail.

Observez quelle est la force qui les pousse. C'est toujours la même, l'impossibilité pour une âme croyante de supporter ce qui offense sa foi.

Que les croyances révolutionnaires mènent aujourd'hui le monde civilisé, c'est un fait dont on se rend probablement mieux compte à l'étranger qu'en France. En tous cas, un penseur anglais, B. Kidd, constatait récemment que l'une des deux choses saillantes du XIXe siècle, « c'est le triomphe complet et absolu, dans notre civilisation occidentale, des principes de cet idéalisme politique qui a eu pour expression principale la Révolution française (1) ». En effet, parmi les races supérieures, il n'existe plus de gouvernement réactionnaire, c'est-à-dire se donnant l'immobilité pour programme. Partout on a accepté l'idée d'une évolution continue ; et partout les transformations s'opèrent dans le sens de l'émancipation de l'individu, de l'accession des masses au pouvoir et pour tout dire d'un mot dans le sens de la démocratie. Partout on comprend que l'instruction en augmentant la valeur des individus augmente celle d'une nation. Partout on respecte dans l'invention des idées l'une des causes premières du Progrès. Partout on cherche le bonheur public dans l'accroissement des richesses

(1) *L'Evolution sociale*, trad. fr., 270.

et du bien-être. Et partout on y travaille comme si cet accroissement pouvait être indéfini. Pourquoi la Révolution française n'est-elle pas restée un fait national, comme la Révolution d'Angleterre et la Révolution d'Amérique ? Et pourquoi le siècle qui avait commencé par une Sainte-Alliance des souverains pour la proscrire s'est-il terminé sur une conversion générale à ses principes ? C'est que ces principes comportaient non seulement une révolution politique accidentelle et locale, mais aussi une révolution morale durable et universelle ; ils avaient pour eux ce talisman enchanté de n'être pas autre chose que la formule des conditions mêmes du développement de la civilisation. Pour avancer, il a bien fallu que le monde revînt à eux. Les réactions ne pouvaient être que temporaires, parce qu'elles étaient un arrêt de la vie ; il a suffi de l'instinct de la conservation, du désir de soutenir la concurrence avec les autres peuples pour les rendre odieuses. Lorsque les gouvernements ont voulu stimuler chez eux l'activité nationale, sans le dire, peut-être souvent sans s'en douter, ils se sont mis à pratiquer et à répandre eux-mêmes les croyances révolutionnaires. Et cela en raison de cette nécessité impérieuse que, pour tirer de l'homme toute la somme de travail qu'il peut fournir, il n'existe pas d'autre moyen connu que de libérer son énergie, de lui promettre le bonheur pour salaire et d'ouvrir sans réserve l'avenir à ses espérances.

III

Les critiques qu'on a faites de la Révolution se sont longtemps répétées. Elles se réduisaient à la représenter tantôt comme une entreprise de pure destruction, tantôt comme une entreprise chimérique essayant de refaire l'humanité sur un type abstrait d'après une logique qui ne tient aucun compte du réel. Quand on sait de quelle nature sont les croyances qui ont produit la Révolution, ces critiques tombent d'elles-mêmes.

Le fondateur du positivisme s'est joint aux écrivains catholiques pour ne voir en elle qu'« un mouvement purement critique et négatif ». Cette rencontre n'a rien de surprenant. Pour imposer sa conception de la destinée humaine, la Révolution devait faire disparaître la conception chrétienne ; il est

donc naturel que, pour les partisans de celle-ci, Révolution et destruction soient synonymes. Quant à Auguste Comte, il avait une conception de son invention à proposer, il se persuadait donc que la Révolution, détruisant sans reconstruire, n'avait eu pour objet que de déblayer le terrain devant lui. Naïveté qui a été punie par l'échec le plus complet. La place où il voulait bâtir n'était pas vacante. Avec ses trois dogmes de l'excellence humaine, du bonheur dans la vie présente et du progrès, la Révolution offre aux hommes un idéal de la bonne conduite très positif, aussi positif que celui de la foi chrétienne, de la foi bouddhique ou de toute autre foi. Et comment en eût-il été autrement? L'idée d'un grand mouvement populaire purement critique et négatif est une absurdité psychologique. Nous ne jugeons que par comparaison. Une chose ne peut nous paraître mauvaise que par opposition à une bonne. Si l'ancien régime est devenu insupportable à nos pères, ce n'est pas parce qu'il était insupportable en soi, mais parce qu'ils avaient conçu la possibilité d'un régime meilleur. C'est par conséquent sur cette notion positive d'un régime meilleur que la Révolution s'est faite. Bien des peuples sur la terre sont encore à l'heure actuelle dans un état pire que la France avant 1789. Pourquoi le supportent-ils? Uniquement parce que leur manière d'entendre la vie ne leur permet pas d'en imaginer un autre.

Le reproche d'avoir travaillé en vue d'un « homme abstrait », d'un « homme qui n'a jamais existé » a été exprimé pour la première fois par Joseph de Maistre. « Il n'y a point d'*homme* dans le monde, disait-il; j'ai vu dans ma vie des Français, des Italiens, des Russes, etc.; je sais même, grâce à Montesquieu, qu'on peut être Persan; mais quant à *l'homme*, je déclare ne l'avoir jamais rencontré de ma vie ; s'il existe, c'est bien à mon insu. » Et combien de fois depuis n'a-t-on pas répété cette moquerie ! Il est curieux qu'on ne voie pas qu'elle s'adresse à n'importe quelle sorte d'idéal : un idéal est un type à réaliser et qui par conséquent n'existe pas encore ; s'il existait, il ne serait pas un idéal. Et il est plaisant que les catholiques ne s'aperçoivent pas que cette moquerie retombe sur eux. Est-ce que catholique ne signifie pas précisément universel? Est-ce que le christianisme, est-ce que toutes les religions universelles ne s'adressent pas à *l'homme*, en dehors de

toute particularité individuelle ou locale ? Si la Révolution a fait de même, cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'elle est elle-même un mouvement de croyances religieuses. Il n'était pas en son pouvoir de réserver à une seule nation la propriété de la conception nouvelle de la destinée humaine qu'elle apportait au monde. Cette conception appartient à tout homme de quelque nation qu'il soit, qui est capable de la comprendre et d'y adhérer. Et aujourd'hui qu'elle est devenue universelle en fait, c'est un aveuglement qui commence à devenir un peu niais que de lui dénier ce caractère.

Le reproche de procéder suivant une logique absolue provient de la même inintelligence. Du moment que la façon dont l'homme conçoit sa destinée entre comme élément déterminant dans chacun de ses actes réfléchis, si cette conception change, toutes les solutions qu'il avait tirées de l'ancienne deviennent aussitôt caduques. Il est donc obligé de les remplacer ; et c'est pourquoi tout avènement d'une conception nouvelle est toujours marqué par une période de destruction et de reconstruction générale. Cette fureur d'innovation dont on se scandalise dans la Révolution, cette refonte générale des institutions, cette fondation d'une ère nouvelle, cette réforme du calendrier, des usages de la politesse et du ton du discours, cette modification des noms, des costumes, des mœurs et des manières, n'avait-on pas observé tout cela au début des mouvements bouddhiste, chrétien et musulman ? On s'étonnerait moins de la rigueur de la logique révolutionnaire si l'on se rappelait qu'il n'y en aura jamais de plus radicale que celle du christianisme ; elle a damné en bloc tous les hommes indistinctement, méchants et sages, qui ont passé avant lui sur la terre. Et tous ces bouleversements se font toujours au nom de la raison, car en matière de religion, de morale et de politique, ce qui est raisonnable, c'est ce qui est conforme aux conceptions que l'on a de la destinée humaine et de l'univers. Suivant ce que sont ces croyances, le mot raison prend ainsi les sens les plus différents. La logique sert avec le même absolutisme toutes les conceptions, et dans une âme droite l'acceptation d'un principe entraîne nécessairement la soumission à toutes ses conséquences. Bien loin d'être l'indice d'un esprit chimérique, cette étonnante faculté créatrice de la Révolution est donc aussi une preuve qu'elle est bien un de

ces renouvellements de la conscience par lesquels l'humanité a recommencé une autre vie.

A ces critiques traditionnelles, Taine en a ajouté une nouvelle bien inattendue, c'est que la Révolution a été insuffisamment scientifique. La thèse du grand écrivain est celle-ci : Les phénomènes de l'esprit sont soumis à des lois immuables comme les phénomènes physiques. De ces lois on peut faire une science pareille aux autres sciences d'observation, et on en tirera une morale et une politique positive, comme on tire les arts industriels de la physique et de la chimie. Il y aura des formules expérimentales pour faire une bonne action ou une bonne loi comme il y en a pour fabriquer le sucre. Lorsqu'on prétend s'occuper du sort des sociétés, la première chose à faire est donc d'ouvrir dans l'histoire et dans la psychologie une vaste enquête pour reconnaître ces lois de l'esprit et pour constituer cette science de l'homme ; les révolutionnaires étaient des ignorants et des présomptueux ; ils ne l'ont pas fait : c'est pourquoi ils ont manqué leur œuvre.

Quand je veux m'amuser de cette rêverie de savant, je place Taine en face non de la Révolution, mais du fondateur du christianisme et je lui fais tenir son langage. Je me les représente assis sous l'ombrage d'un vieil olivier, devant la nappe bleue du lac de Tibériade, Taine mûr et sévère, le Christ jeune, inspiré, entouré de ses grossiers disciples. Taine lui explique comment on s'y prend pour faire des « réformes viables » : « Il ne faut pas méconnaître toutes les lois historiques » ; il faut « tenir compte des conditions de l'époque », ne pas croire qu'on « refond de fond en comble une société sur un dessin abstrait » et ne pas prendre pour idéal du juste « un homme qui n'a jamais existé ». — Mais, observe le Christ, s'il existait, je n'aurais pas besoin de prêcher pour qu'il existe. — Taine lui assure que l'intuition ne produit que des « conceptions creuses » : « la vérité, toute la vérité est dans les choses observables » ; qu'il se contente donc d'observer ; qu'il commence par faire « l'histoire naturelle de l'âme ne tenant compte que des faits » ; puis, qu'il suive « le développement qui d'un sauvage fait un homme raisonnable » ; et qu'ensuite il passe à « l'étude des milieux sociaux ». « Que de temps, que d'études, que d'observations rectifiées l'une par l'autre ; que de recherches dans le présent et le passé, sur tous les domaines de la

pensée et de l'action; quel travail multiplié et séculaire, mais c'est le seul moyen de ne pas raisonner à vide (1). » Pourquoi tant d'embarras ? demande doucement le Christ étonné. Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu : voilà la vérité tout entière. Pour la saisir, il suffit qu'elle se montre. — Mais Taine, secouant la tête avec mauvaise humeur, l'engage à visiter les laboratoires, à fréquenter les savants et à prendre d'autres auxiliaires que ces pauvres diables qui l'entourent. Ils ne savent même pas lire, qu'en attendre ? « Pour avoir une notion juste de l'État, de la religion, du droit, de la richesse, il faut être au préalable historien, jurisconsulte, économiste, avoir recueilli des myriades de faits, et posséder, outre une vaste érudition, une finesse très exercée et spéciale (2). » — Et le Christ répond qu'ils ont la foi, cela leur suffira ; la foi transporte les montagnes. — Pour le coup, Taine, tout à fait scandalisé, murmure : « Jamais les hommes n'ont perdu à ce point le sens des choses réelles. Jamais ils n'ont été à la fois plus aveugles et plus chimériques (3). »

L'inappropriation des théories de Taine éclate dans ce dialogue supposé, parce qu'une expérience de dix-neuf cents ans a fait la preuve que ce sont les humbles pêcheurs de la Galilée, et non le savant infatué de sa méthode, qui savaient comment on remue les foules et comment on transforme les sociétés. Mais puisqu'elle est un mouvement de croyances, ces théories ne s'appliquent pas davantage à la Révolution.

On pourrait répondre, il est vrai, que depuis dix-neuf siècles la science s'est constituée et que, comme le croyait Taine, elle est aujourd'hui en état de prendre la direction de la conduite humaine. Il n'y a à cela que deux objections, mais elles sont fortes.

La première est que la science de l'homme n'est pas et ne sera jamais faite. Du moment qu'elle est perfectible, et qu'elle va croissant toujours en capacité, pour avoir de l'âme humaine une connaissance complète, il ne suffirait pas de savoir ce qu'elle a manifesté de ses propriétés jusqu'à présent, il faudrait y joindre celles qui sont en puissance en elle et qu'elle ne manifestera que plus tard, pendant les millions

(1) *Ancien régime*, Préface, p. III.
(2) *Ancien régime*, p. 239.
(3) *Ancien régime*, p. 426.

d'années où il est présumable que Dieu continuera à la prendre pour son champ d'essais sur ce globe. Comme cette seconde période ne peut être que conjecturée, aucun jugement général sur l'homme n'a le droit de se donner pour autre chose qu'une impression personnelle. Taine a beau s'imaginer qu'il le fonde sur l'observation, le sien n'est que cela, comme les autres. Et plus que beaucoup d'autres, pourrait-on dire : car lorsqu'il assure que l' « homme est fou comme le corps est malade, par nature » et qu'il peint la société comme « un hospice de malades, d'aliénés et d'infirmes », de pareilles assertions ne sont que l'expression de la noire humeur d'un misanthrope qui présentait la réunion singulière d'un talent magnifique, d'un système métaphysique qui excluait la liberté et le progrès, et d'un cœur apeuré et morose, en sorte qu'il était à la fois l'écrivain le plus capable de jeter un vif intérêt sur tous les sujets qu'il lui plaisait d'aborder, et le penseur le moins propre à comprendre le génie si généreusement optimiste de la Révolution.

La seconde objection est que la subordination de la conduite à la science serait un malheur si affreux qu'il est invraisemblable qu'il arrive jamais. Les sciences, en effet, se construisent au moyen des idées générales, et les idées générales sont inaccessibles à la plupart des hommes. Que deviendraient ceux-ci ? Ils devraient ou obéir passivement aux savants ou vivre sans règle ; ils n'auraient à choisir qu'entre la servitude ou l'imbécillité. Heureusement ils possèdent un autre guide, lequel est donné aux simples comme aux savants et que l'on voit à l'œuvre dans la Révolution comme dans tous les actes volontaires de l'humanité. Il est inconcevable que Taine n'en ait jamais soupçonné l'existence en faisant ce raisonnement si simple : puisque, comme il le dit lui-même, « les idées générales ne se rencontrent que chez une petite élite », elles ne sont donc pas capables de produire des mouvements populaires, et puisque la Révolution est un immense mouvement populaire, elle ne pouvait donc pas être produite par des idées générales ; dès lors elle n'avait rien à démêler avec la science et les méthodes scientifiques, et l'ignorance de ses apôtres (si tant est qu'on puisse ainsi parler de quelques-uns des hommes les plus instruits de leur temps), cette ignorance sur laquelle il insiste si pesamment, est un facteur historique qui a tout juste autant

d'importance que celle des gens de la Galilée qui fondèrent le christianisme.

Ce guide est le sentiment, dont aucun être conscient n'est dépourvu et qui pour l'homme prend une forme intelligible justement dans l'idée qu'il se fait de sa destinée. Vers le milieu du XVIII^e^ siècle, les Français étaient profondément troublés : en morale, le genre de vie qu'ils avaient atteint démentait quotidiennement les vieux préceptes qu'on leur prêchait ; en politique, ils étaient devenus plus intelligents que leurs chefs et saisissaient les causes de leurs fautes ; au lieu de continuer à les diriger, leurs anciens directeurs spirituels et temporels leur barraient la route. Alors des voix s'élevèrent parmi eux, et par tous les moyens par lesquels la parole peut être communiquée, par la conversation, par la poésie, par le roman, par le théâtre, par des traités spéciaux, par des feuilles volantes et par de gros livres, elles leur répétèrent : « Vous êtes embarrassés parce que vous ne vous connaissez point. Vous vous croyez mauvais, incapables, tenus à la soumission aveugle, obligés à la défense de vous-mêmes et condamnés à ne point jouir de cette vie. Interrogez-vous. Vous êtes bons, raisonnables et faits pour être heureux ici-bas si vous le voulez. Fiez-vous donc à votre nature, refaites la société d'après elle, et tout ira bien. Qu'est-ce que l'histoire, la sociologie et les enquêtes scientifiques auraient pu leur apprendre à cet égard ? Il ne s'agissait pas de ce qu'on avait senti avant eux, il s'agissait de ce qu'ils sentaient eux-mêmes : qu'ils fussent ignorants ou savants, peu importait, une affirmation de leur conscience suffisait pour les instruire. Or, leurs dispositions intérieures étaient telles que lorsqu'ils entendaient cette description de leur nature, elle les frappait comme une révélation, de sorte qu'ils y adhéraient aussitôt. Et comme ces dispositions étaient également répandues à l'étranger, il y eut à travers le monde un mouvement de conversion pour ainsi dire instantané. Il eût fallu des siècles d'un enseignement spécial acharné pour populariser des notions scientifiques sur l'homme et il n'y avait pas vingt ans que la propagande des philosophes avait commencé que déjà, en février 1767, Grimm parlait « de commerce de pensées qui s'étendent d'un bout à l'autre de l'Europe, et qui changeront à la longue infailliblement la face du genre humain ».

Le christianisme a coutume de citer comme un des signes de son origine divine la rapidité de sa propagation ; en réalité, celle de la Révolution fut foudroyante. L'enthousiasme avec lequel elle fut accueillie et le fanatisme avec lequel elle fut soutenue sont des phénomènes étrangers aux connaissances expérimentales. Les idées générales étant tirées de l'observation, leur vérité existe en dehors de nous ; elles ne mettent donc pas nos passions en cause. Les sentiments au contraire n'ont d'existence que par ceux qui les ressentent ; quand nous les partageons, ils sont une portion de nous-mêmes et nous les aimons comme tels ; quand nous les repoussons, c'est en leur opposant des sentiments contraires ; dans un cas comme dans l'autre, ce que nous affirmons, c'est une manière d'être qui nous est spéciale et que nous ne pouvons prouver autrement que par l'énergie avec laquelle nous la manifestons. C'est pourquoi l'homme fait le don de sa personne, s'expose au martyre en garantie de ses croyances, et c'est pourquoi aussi il est entraîné à persécuter ceux qui sentent autrement que lui, car celui qui est prêt à sacrifier sa vie n'est pas dans une disposition favorable pour ménager celle des autres.

Je conclus donc, en ce qui concerne Taine, qu'il ne possédait pas la science de l'homme du haut de laquelle il a intenté son procès à la Révolution, puisque cette science n'existe pas, et qu'il a commis une erreur d'espèce en jugeant la Révolution comme une entreprise scientifique, puisqu'elle est une œuvre de foi. Son ouvrage repose d'un bout à l'autre sur ce double malentendu.

IV

Les difficultés que la Révolution a rencontrées dans sa marche, — en France, — sont de deux ordres. Les unes tiennent aux résistances que lui opposent les croyances qu'elle tend à remplacer et les intérêts qui s'appuient sur elles. Celles-là sont évidentes par elles-mêmes et on en trouve le détail dans toutes les histoires. Les autres tiennent aux erreurs qu'elle commet sur sa propre nature, erreurs qui l'empêchent de se constituer en un système spirituel complet, capable de satisfaire tous les besoins supérieurs de l'homme et de rétablir notre unité morale en achevant la conquête de la masse des Français.

Quelle est la base de sa morale et quelle est sa position par

rapport à la religion, telles sont ces dernières difficultés. Et j'ose dire que tant que le credo révolutionnaire n'était pas défini, les termes de ces graves problèmes ne pouvaient pas être exactement posés.

La Révolution a retourné les notions du devoir et de la vertu ; elle a placé la vie parfaite dans l'activité et non plus dans le renoncement. Mais cette morale nouvelle n'a pas encore son catéchisme où de quelques principes évidents, on tirerait des règles pour toutes les circonstances de la vie, parce qu'on ne cherche pas ces principes où ils sont. Il s'en suit que, maîtresse du pouvoir et de l'enseignement, la Révolution ne sait pas comment s'enseigner elle-même.

Cette morale, on s'efforce d'en faire la théorie en lui donnant la science pour base. Et la Révolution est comme embourbée dans cette incroyable méprise. De ce que la Révolution a émancipé la science, il ne s'ensuit nullement que la science puisse en retour diriger la Révolution. La science a pour objet de prévoir ce qui dans l'avenir sera une répétition du passé ; en étudiant les choses observables, elle rassemble les éléments de ses prévisions. La morale a pour objet de réaliser le mieux, c'est-à-dire ce que l'avenir contiendra de plus que le passé. Ce quelque chose de plus, les choses observables ne peuvent pas nous le révéler, puisqu'il n'y est pas encore ; nous en trouvons l'idée dans les aspirations de notre conscience. Sous le nom commun de connaissances, le langage confond ainsi des choses toutes différentes : les unes sont des constatations obtenues par l'observation, les autres sont des anticipations de l'avenir fournies par l'intuition et l'on ne peut comprendre comment les premières pourraient jamais remplir l'office des secondes. Assurément il est possible de supposer que l'avenir ne sera qu'une répétition exacte du passé et dans ce cas il est bien vrai que l'observation suffirait pour construire une science de la conduite. Mais les croyants de la foi révolutionnaire devraient faire deux remarques. En premier lieu, cette supposition est en désaccord avec tout ce que nous savons du passé, où nous voyons le progrès transformer les choses d'une façon continue ; elle n'est donc pas fondée sur l'expérience et par conséquent elle n'a rien de scientifique. En second lieu (Auguste Comte et Taine en ont été d'éclatants exemples), cette supposition ne peut conduire qu'à des conclu-

sions autoritaires et pessimistes : autoritaires, parce que, comme je le disais il y a un moment, si la conduite était une science, les savants seuls seraient compétents; seuls, ils auraient le droit de commander sans réplique aux autres hommes ; pessimistes, parce que, si l'avenir devait n'être qu'une reproduction du passé, il en résulterait que l'univers tourne toujours dans le même cercle et que nos souffrances, nos efforts, nos travaux, notre existence sont inutiles. De pareilles croyances étant exactement le contraire des croyances révolutionnaires, comment ne s'aperçoit-on pas que c'est entreprendre de résoudre la quadrature du cercle que de vouloir les tirer d'une même source ?

Les Français d'aujourd'hui ressemblent à ces anciens qui ne pouvaient imaginer les astres autrement qu'accrochés à quelque chose, tantôt comme des clous d'or plantés dans un plafond, tantôt comme des lampes suspendues à une voûte ; ils ont de la peine à concevoir la morale sans un appui extérieur pris soit dans un texte révélé, soit dans les choses observables. Mais l'homme est, comme l'étoile, un monde autonome qui possède en lui-même la principale des forces en vertu desquelles il agit ; c'est une fonction de sa conscience de lui donner l'impulsion: qu'il n'attende donc pas le mouvement d'ailleurs. La Révolution est issue des dogmes de l'excellence humaine, du bonheur dans la vie présente et du progrès ; tant que ses adhérents y croiront, sa morale ne saurait avoir d'autres principes. C'est d'eux et d'eux seuls qu'elle doit être déduite. Et si, dans un avenir qu'il est pour l'instant impossible d'imaginer, un jour vient où l'on n'y croira plus, l'homme, à moins d'abdiquer, les remplacera par d'autres croyances ; car s'il prenait pour guide des lois scientifiques, il ne serait plus que le reflet du monde extérieur, il ne pourrait plus produire le nouveau par lequel la marche vers le mieux s'opère, il ne serait plus l'agent du progrès.

Des personnes qui se croient sages et prudentes, et qui n'ont d'ailleurs aucune antipathie contre la Révolution, regardent comme sa grande faute qu'elle se soit mêlée de religion. Autant vaudrait lui reprocher d'exister. Puisqu'une religion est toujours faite pour une moitié d'une conception de la destinée humaine, et puisque la Révolution est elle-même l'effet d'une conception de ce genre, par le seul fait de son appari-

tion elle a posé à toutes les religions le même dilemme : si elles veulent vivre en accord avec elle, il faut qu'elles adoptent sa conception ; si elles veulent conserver la leur, il faut qu'elles la combattent.

Dans le livre que j'ai déjà eu l'occasion de citer, M. Kidd attribue la prospérité de l'Angleterre au fait que les doctrines révolutionnaires y transforment la société progressivement, pacifiquement et sans secousses. La plupart des Français seront sans doute étonnés d'entendre dire que les doctrines révolutionnaires réussissent à s'emparer de la direction des esprits plus facilement en Allemagne et en Angleterre qu'en France ; et cependant, en un sens, rien n'est plus certain. Ces doctrines ont rencontré dans ces deux pays des croyances religieuses qu'aucune autorité supérieure intransigeante n'immobilise dans un type invariable. Chacun y modèle les siennes sur les besoins de sa conscience. Tous ceux que séduit la conception révolutionnaire de la destinée humaine sont libres d'y adhérer sans être obligés pour cela de sortir du protestantisme. Il en est résulté que l'Allemagne et l'Angleterre, en conservant la consolante conception chrétienne de l'univers suivant laquelle les choses sont régies par un Dieu paternel et bon, ont pu, sans crise violente, substituer à la morale du renoncement la morale de l'activité pratique. Si l'on n'en a pas encore démêlé l'origine, cette immense transformation n'en a pas moins frappé les observateurs. Il y a trente ans déjà que le philosophe F. A. Lange disait de l'Allemagne :

> Socialistes et conservateurs s'accordent pour rejeter les promesses des religions ayant trait à la vie future et veulent fonder le bonheur de l'humanité dans ce monde-ci (1).

Et quelques années auparavant, avec son impérieuse netteté de langage, Taine avait signalé l'évolution religieuse accomplie en Angleterre :

> Rien d'étonnant si le protestantisme nouveau diffère du christianisme antique, s'il recommande l'action au lieu de prêcher l'ascétisme, s'il autorise le bien-être au lieu de prescrire la mortification, s'il honore le mariage, le travail, le patriotisme, l'examen, la science, toutes les affections et toutes les facultés naturelles, au lieu de louer le célibat, la retraite, le dédain du siècle, l'extase, la captivité de l'es-

(1) *Histoire du matérialisme*, trad. franç., II, 568.

prit et la mutilation du cœur. Par cette infusion de l'esprit moderne, il a reçu un nouveau sang et le protestantisme aujourd'hui forme avec la science les deux organes moteurs et comme le double cœur de la vie européenne (1).

Par ce mariage du christianisme et de la Révolution, les nations germaniques ont échappé aux déchirements qui épuisent les nations catholiques, déchirements dans la société partagée entre deux croyances ennemies dont les adhérents se haïssent, et déchirements dans l'individu même tiraillé entre les nécessités de l'âpre concurrence économique moderne et les prescriptions d'une morale qui a été conçue pour inspirer la conviction que l'action est inutile, le dégoût de la lutte et le mépris de la civilisation.

En France, au contraire, la Révolution s'est heurtée à une religion qui fait de son immuabilité un titre au respect des hommes et qui est par conséquent réfractaire à tout changement. Elle n'est donc pas parvenue à lui imposer sa conception de la destinée humaine, et, d'autre part, elle n'a pas su lui prendre sa conception de l'univers. Après quelques tentatives improvisées à la hâte, — et toujours sans un sentiment exact de la nature réelle de l'entreprise, — soit pour se faire une conception de l'univers à elle, soit pour emprunter celle du christianisme, elle y a renoncé ; elle s'est résignée à demeurer un système spirituel incomplet, une moitié de système.

Ainsi réduite à elle-même, elle reste sans prise sur une partie considérable de la nation. Toutes les âmes ne ressentent point avec une égale vivacité les deux grands besoins spirituels qui donnent naissance aux religions. Il en est pour qui l'important est de justifier devant leur conscience la conduite active à laquelle la lutte pour l'existence les oblige ; à celles-là, la conception révolutionnaire de la destinée humaine suffit ; rassurées par la paix intérieure qu'elles y trouvent, elles ont

(1) *Histoire de la Révolution anglaise* IV, 470. Dès 1852, Ch. de Rémusat remarquait que l'Angleterre était à la fois le pays du calvinisme, c'est-à-dire de la plus sévère des doctrines chrétiennes, et le pays de l'optimisme pratique : « Rien n'y semble plus raisonnable, plus chrétien que de travailler à diminuer les maux de la vie et à réaliser la plus grande somme de bien-être sur la terre. Dans cette croyance, on y célèbre avec une vive gratitude toutes les beautés de la création, toute la douceur des biens d'ici-bas, toute la puissance de l'homme pour l'amélioration de son sort et de sa nature. Comme le sentiment politique, le sentiment religieux y pousse l'homme au contentement de soi. Comme les économistes, les théologiens à peu d'exceptions près entretiennent leurs lecteurs du devoir et du pouvoir de profiter dès cette vie de toutes les faveurs de la Providence ». *Etudes sur l'Angleterre au XVIII^e siècle*. Introduction, t. I, 55.

peu de curiosité quant au fond des choses et se contentent en général de penser qu'une volonté supérieure impossible à connaître mène obscurément le monde. Mais les faibles et les souffrants, les enfants, les femmes, les pauvres, les infirmes, les esprits inquiets et tourmentés, tous ceux dont les aspirations au bonheur sont déçues ou seulement contrariées, veulent savoir pourquoi ; il leur faut une conception précise de l'univers qui satisfasse leur esprit en leur expliquant l'origine du mal et qui les console par l'espoir que le tort fait à l'infortune sera réparé en ce monde ou dans l'autre. A cette demande, la Révolution n'a pas de réponse ; son vague déisme n'a point de forme déterminée ; il n'a point de culte, il ne peut être ni enseigné, ni pratiqué en commun, il est par conséquent sans efficacité sociale. Dans la situation actuelle de la France, on ne peut guère chercher cette conception précise que dans le catholicisme ou le socialisme.

On ne s'étonnera pas, je pense, de voir le socialisme assimilé à une religion. Est-ce que le bouddhisme avec ses deux ou trois cent millions de fidèles n'est pas une religion foncièrement athée ? Dieu n'est qu'une des explications du monde. Il y en a d'autres. Le socialisme a adopté précisément l'explication dans laquelle tombe la science lorsque, sortant de son domaine, elle essaie de se substituer au sentiment, c'est-à-dire l'explication matérialiste ; et celle-ci forme avec sa manière d'entendre la vie un tout clair et sans lacune. Qu'on ait ses doctrines en sympathie ou en horreur, c'est un fait qu'il est un système spirituel complet : il a sa conception de la destinée humaine et il a sa conception de l'univers ; il est une religion. Il veut supprimer le mal en répartissant les jouissances parmi les hommes suivant une égalité absolue ; et ce projet est sanctionné par l'idée qu'il se fait de l'ordre général des choses. Si le monde gouverné par des lois mécaniques inflexibles tourne toujours dans le même cercle, la sagesse humaine ne peut pas avoir d'autre objet que la satisfaction à tout prix de l'individu. Le monde ne travaillant à rien, il n'existe, en effet, aucun intérêt supérieur auquel un être raisonnable puisse sacrifier la moindre parcelle de ses chances personnelles de bonheur. Les adversaires des socialistes se les représentent volontiers comme des brigands avides de pillage ; il y aurait de la naïveté assurément à douter que les sentiments d'envie

agissent en faveur du socialisme, mais ce serait méconnaître encore bien davantage la nature humaine que de ne pas mettre au premier rang de ses causes de succès la parfaite cohérence logique de ses croyances. C'est par elle qu'il influence tant d'hommes cultivés qui auraient tout à perdre à son avènement. Et c'est parce que ces croyances embrassent l'ensemble des besoins de l'esprit que, avec ses apôtres allant prêcher de centre en centre, ses groupes locaux formant de petites églises, ses petites églises s'organisant en fédérations et ses congrès qui sont des conciles chargés de définir la doctrine et de fixer la discipline, lui aussi, mais avec une continuité que la Révolution n'a pas eue, il procède à la manière des mouvements religieux.

Or, et c'est ce que notre définition du credo révolutionnaire permet enfin de mettre complètement en lumière, toute âme retenue ou gagnée par le catholicisme ou par le socialisme est une âme perdue pour la Révolution.

Nous l'avons vu en commençant : la croyance à l'excellence humaine est la négation de la croyance que la nature de l'homme est corrompue, la croyance au bonheur dans la vie présente est la négation de la croyance que la vie est une pénitence, et la croyance au progrès est la négation de la croyance que la terre est un lieu d'expiation. Entre la conception révolutionnaire et la conception catholique de la destinée humaine l'antagonisme est absolu, et il n'est aucune institution sociale, aucune solution pratique, aucune démarche individuelle au sujet de laquelle elles puissent s'entendre. Toujours où l'une approuve, l'autre blâme. Tous les essais de conciliation tentés, soit par ceux qui s'appelaient républicains catholiques, soit par les catholiques libéraux, ont échoué sans laisser même une trace ; le XIX^e^ siècle est plein des victimes illustres que cette illusion a faites. Qui se donne à une conception se sépare par là même de l'autre.

Quant au socialisme, c'est une hérésie de la Révolution. Il lui a pris le dogme du bonheur dans la vie présente, et de ce dogme seul il a tiré sa conception de la destinée humaine. Il a abandonné les deux autres dogmes de la foi révolutionnaire qui sont inconciliables avec le matérialisme. Les socialistes veulent supprimer la concurrence et ils croient que le monde doit se répéter éternellement ; il n'y a de place ni pour la li-

berté ni pour le progrès dans leur système. Bien qu'issus de la Révolution, ils font donc de leur côté obstacle à son triomphe définitif.

V

Nous arrivons au dernier point qu'élucide notre définition du credo révolutionnaire. On a beaucoup déprécié la Révolution pendant la seconde moitié du XIXe siècle : « expérience manquée », a dit Renan ; « œuvre manquée », a dit Taine ; et ces jugements ne laissent pas que de rappeler combien les grands esprits de Rome comprirent peu le christianisme naissant. Mais du moment que l'on voit dans la Révolution l'application d'une conception nouvelle de la destinée humaine, on peut la situer avec précision dans l'histoire universelle et par suite en déterminer la portée véritable. Pour cela on n'a qu'à la comparer avec les mouvements du même genre.

Si nous nous en tenons à la famille de la race aryenne à laquelle nous appartenons, la conduite des hommes a été successivement gouvernée par quatre de ces conceptions, ce qui partage son histoire en quatre grandes périodes.

Dans la première, l'unité politique était la cité. L'existence du citoyen dépendait de l'opinion de sa ville. On croyait que les morts souffraient dans leurs tombeaux si les vivants ne leur rendaient pas certains honneurs. Et l'on s'imaginait que les Dieux habitaient les montagnes voisines, qu'ils pouvaient être jaloux des hommes dont leur extérieur différait à peine et qu'ils se plaisaient à se déguiser pour se mêler à eux. Par suite, l'idée que l'on se faisait de la destinée était imposée par les motifs les plus prochains et les plus évidents. Elle consistait à obtenir la considération de ses compatriotes, à rechercher s'il se pouvait la gloire qui assurait les commémorations de la postérité et à craindre les dieux. On en déduisait qu'il fallait exercer son corps pour exceller au combat, cultiver son esprit pour briller sur la place publique, avoir sa part de tous les biens que les hommes désirent et savoir en jouir en leur temps, user de sa fortune avec modération pour ne pas porter ombrage aux dieux, avoir le cœur doux avec les malheureux et les étrangers pour ne pas s'exposer à offenser dans l'un d'eux quelque divinité cachée. Ce plan de conduite si simple comportait le développement harmonieux de toutes les

facultés et l'exercice mesuré de toutes les affections. La Grèce lui dut de déployer son génie dans une sereine allégresse de conscience.

Dans le monde hellénique, avec les calamités au prix desquelles se fondèrent les grandes monarchies militaires, et plus tard à Rome, avec les horreurs des guerres civiles, la vie devint un fardeau si pesant que la grande affaire de la philosophie fut désormais d'apprendre à la supporter. Une seconde période commença. Les cités indépendantes avaient disparu et la réalité était trop tragique pour qu'on pût continuer à la croire ordonnée par l'Olympe gracieux et enfantin de la mythologie ; on avait ainsi perdu les deux soutiens de la morale primitive : les sanctions de la vie publique et le souci des dieux. Pour résister au désespoir, les âmes nobles cherchèrent leur point d'appui en elles-mêmes. Scandalisées par la brutalité des passions et par la corruption des mœurs, elles décidèrent de nier que le mal pût les atteindre si elles n'y consentaient point. Le stoïcien essaya de dominer les impressions extérieures par le mépris et l'épicurien par l'indifférence. Tous les deux concevaient la destinée comme un duel entre la volonté et l'émotion : l'émotion opprimait l'homme à la fois par ses séductions et par la souffrance, et la volonté pouvait l'affranchir par l'insensibilité. C'est pourquoi ils s'efforçaient de se détacher de toute recherche du bien-être, de toute existence passionnelle et par conséquent active, même des joies de la famille, même des plaisirs de la curiosité. Tant qu'on avait désiré jouir des biens de ce monde, on avait combattu pour la liberté politique qui en est le premier, puisqu'elle est la garantie de tous les autres ; dès qu'on y renonça, on se résigna aux pouvoirs absolus. Jamais les hommes n'ont fait le sacrifice de leurs inclinations naturelles dans des conditions aussi tristes ; on n'en attendait ni récompense pour soi-même, puisqu'on ne croyait pas à une autre vie, ni utilité pour l'univers, puisqu'on supposait que celui-ci restait toujours le même.

Le christianisme ouvrit le troisième âge en expliquant pourquoi on était malheureux. Il trouva un sens aux choses et c'est ce qui rendit son attrait irrésistible. Il enseigna qu'un Dieu bon gouverne le monde, que les hommes sont ses enfants. S'il les abreuve d'afflictions, ce n'est pas par cruauté ou indifférence, c'est au contraire parce qu'il les aime ; ils ont été égarés par

le péché, la souffrance est un moyen d'expiation qu'il met à leur disposition pour regagner la félicité éternelle, et dans sa miséricorde il leur a envoyé son fils pour leur en donner l'exemple. Je pense qu'il est difficile d'exagérer le service que ces croyances ont rendu à notre race. Je me demande comment, sans ce viatique, elle aurait traversé le terrible défilé du moyen-âge. Sous l'anarchie féodale, la guerre avec son accompagnement d'iniquités, de massacres et de destructions devint permanente et universelle ; des fléaux que l'Antiquité n'avait subis que par exception, tels que les épidémies et les famines, reparurent avec fréquence, faisant d'immenses ravages ; et cependant on ne retomba jamais dans ce morne découragement où avait coulé la décadence romaine. Appuyé sur l'espoir d'une autre vie, l'homme fit tête à toutes les adversités. Plus il était misérable, plus sa destinée lui paraissait claire : il lui fallait franchir sans faiblesse ce pénible passage ici-bas. Qu'était-ce au regard de l'éternité? A peine un moment. Et plus les épreuves en étaient dures, plus il était sûr du ciel. Sous l'empire de cette conviction, non seulement il acceptait avec soumission les maux qui l'assaillaient, mais encore pour mieux faire pénitence il rejetait toutes les jouissances qu'il aurait pu atteindre. Ce retranchement absolu que les philosophes n'avaient que rêvé, le christianisme le réalisa ; il couvrit la terre de monastères où des milliers d'hommes, rompant avec la société et avec la nature par le triple vœu d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, ne s'occupèrent plus que de mortification.

Cet idéal formé par réaction contre l'effroi que causaient les temps affreux avait besoin de cet effroi pour se soutenir ; à mesure que les conditions de l'existence s'adoucirent, il commença à décliner. La terre perdit son aspect de bagne expiatoire, et l'homme, ne se sentant plus puni, ne fut plus porté à se regarder comme un condamné. Il n'était jamais parvenu à vaincre complètement ses instincts. Tout en s'occupant de son âme, il n'avait pas négligé ses intérêts temporels. Il avait trouvé une paix relative dans l'Europe enfin organisée, et toutes sortes de travaux utiles s'en étaient suivis ; il avait découvert presque simultanément l'Amérique, l'Afrique et l'Inde, agrandi démesurément son champ d'action, joint aux productions de la zone tempérée les productions des tropiques,

multiplié ses industries, amassé des richesses de toutes sortes, cultivé à nouveau les lettres et les arts, inauguré la méthode scientifique par de grandes inventions, et il arriva un moment où cette œuvre mondaine qui ne cessait d'améliorer son sort, d'élargir son intelligence et d'affiner ses mœurs lui parut si belle que cette question se posa dans son esprit : est-il possible que de pareils résultats soient un pur néant? Ils préparent une existence plus aisée et plus libre aux générations futures. A mesure qu'ils s'accumulent, la souffrance diminue. Est-ce que ma destinée ne serait pas de détruire le mal au lieu de m'y résigner ?

De même que dans la pensée grecque on relève avant Epicure et Zénon bien des manifestations qui font présager l'ascétisme philosophique, et de même qu'avant le triomphe du christianisme, une longue fermentation religieuse témoigne des besoins qui travaillaient le monde romain, de même à partir de la Renaissance et de la Réforme des signes de toutes sortes annoncent que l'Europe, de plus en plus appliquée au développement de sa civilisation, était en gestation d'une conception de la destinée humaine qui donnât une sanction morale à cette orientation nouvelle. La nécessité était devenue pressante pour elle de mettre ses principes en accord avec ses actes. Et ce fut la Révolution française qui lui apporta le credo qu'elle cherchait.

Ainsi, du début de l'histoire à nos jours, quatre manières de concevoir la vie, et quatre seulement, ont guidé les Aryens d'Europe. Comment, de l'une à l'autre, l'homme va se compléter pour ainsi dire, et comment, si différentes qu'elles soient entre elles, toutes ont concouru à l'éducation et à l'émancipation de l'individu, chacune l'enrichissant à son tour de quelques nouvelles qualités, ce n'est pas le lieu de l'exposer. Il suffit d'en constater la succession pour comprendre la profondeur du mot que Goethe prononça le soir de Valmy. Oui, la Révolution française a commencé pour les races civilisées et perfectibles une ère nouvelle qui est pour elles la quatrième. Et si l'on considère la rapidité d'invasion des doctrines, l'étendue des territoires atteints et la portée des conséquences, il n'y a que le christianisme qui lui soit comparable.

Je pense que toutes ces preuves achèveront de convaincre que l'esprit de la Révolution est vraiment constitué par les

trois croyances à l'excellence humaine, au droit au bonheur dans la vie présente et au progrès. Et cette définition une fois admise, on reconnaîtra qu'il est toute une portion de l'histoire de la Révolution à laquelle on peut dire qu'il n'a pas été touché encore, c'est celle qui doit retracer comment la France a été amenée à divorcer avec la conception de la destinée humaine qui lui avait si longtemps suffi, comment une conception nouvelle s'est formé eet comment, par un travail dont les contemporains ne se rendirent pas compte, tout en le faisant, cette conception transforma si bien les doctrines morales et politiques du temps que lorsque la Royauté s'adressa au pays en 1789, elle se trouva en présence d'une nation inconnue.

PAUL BOURDE.

LA PLASTICITÉ DE BAUDELAIRE

ET SES RAPPORTS AVEC THÉOPHILE GAUTIER

—

Témoignage d'un poète en faveur d'un de ses prédécesseurs les plus glorieux, l'importante étude que M. Ernest Raynaud a consacrée ici même au géant des *Fleurs du mal* est précieuse à enregistrer, comme une preuve de cette consécration souveraine dont Baudelaire est aujourd'hui l'objet et que le cinquantenaire de sa mort invite à proclamer encore plus haut. « Le mérite incontesté de Baudelaire à nos yeux, c'est d'avoir restitué la poésie à sa véritable destinée...La poésie redevient, comme au temps des Grecs, une manifestation divine, un ravissement de l'âme » : ainsi l'écrit excellemment le poète de la *Couronne des jours* et ainsi le pensons-nous après lui.

Par là même Baudelaire, dès son apparition, se séparait de ses contemporains et s'élevait, au moins à ce point de vue, au-dessus des meilleurs d'entre eux. M. Ernest Raynaud n'a pas oublié de le noter. Et il observe, en particulier, qu' « il y a un abîme entre la théorie de Gautier de *l'art pour l'art* et celle de Baudelaire...Gautier restreignait par trop le rôle du poète. Il restait prisonnier des apparences... Baudelaire est un visionnaire. » Autre différence : « La perfection de Gautier est celle d'un ciseleur. Celle que rêve Baudelaire est plus haute. Pour lui le vers est une formule d'incantation... »

Cette opinion-là, nous la partageons aussi et nous tenions à le marquer au commencement de cette étude où nous voulons étudier pourtant les rapports de Baudelaire et de Gautier. Oui, il y a entre ces deux poètes un abîme profond, si profond qu'on ne voit pas à première vue ce qu'il y a de commun en-

tre ce chrétien déchiré et ce païen satisfait, entre ce « ciseleur » et ce « visionnaire », pour reprendre les termes de M. Ernest Raynaud. Mais cet abîme, il est entre les âmes, beaucoup plus qu'entre les talents plastiques, et si, sur ce point, Baudelaire s'est créé un instrument tout personnel, il n'est pas incompréhensible du tout qu'il ait nourri, à l'endroit de Gautier, une admiration sincère.

Mais qu'admirait-il en Gautier ? Le poète impeccable, me dira-t-on. Je n'en peux disconvenir. Ce mérite n'est-il pas encore celui par lequel l'auteur d'*Emaux et Camées* a pu se survivre ? Pourtant il y avait dans les *Premières Poésies* de Gautier une veine de poésie moins impeccable sans doute, mais plus directe, plus émue et, pour tout dire, beaucoup plus voisine de cette poésie, suggestive, que Baudelaire devait restaurer. Et c'est par là, à notre sens, que Gautier a laissé vraiment sur Baudelaire une empreinte, toute extérieure, toute d'apparence encore une fois, mais dont le lecteur minutieux ne peut cependant dénier la passagère réalité.

Ainsi l'opinion résumée par M. Ernest Raynaud dans les lignes que nous citions plus haut, à savoir la différence essentielle qu'on doit faire entre le talent de Gautier et le génie de Baudelaire, cette opinion reste une vérité d'ordre général et s'impose avec la force de l'évidence si l'on ne veut retenir de Gautier qu'*Emaux et Camées*, mais elle souffre quelques atténuations, au moins formelles, si l'on veut bien rouvrir les *Premières Poésies* du bon Théo — et c'est ce que nous nous proposons ici.

§

Dans la première version de la *Dédicace* des *Fleurs du Mal*, Baudelaire disait expressément son désir de rendre hommage « l'auteur d'*Albertus*, d'*España* et de la *Comédie de la Mort* ». *España* étant un livre en prose, nous ouvrirons donc les *Premières Poésies* de Gautier et si *Albertus*, malgré de beaux passages, nous semble vraiment aujourd'hui un bric à brac assez poussiéreux, par contre la *Comédie de la Mort* mérite encore, et plus qu'on ne le croirait, notre attention.

Dans la mort Gautier célèbre, par exemple, l'espoir et le refuge de la vie :

> C'est la seule qui donne aux grands inconsolables
> Leur consolation...

Elle prête des lits à ceux qui, sur le monde,
Comme le Juif errant font jour et nuit leur ronde
Et n'ont jamais dormi...
A tous les parias elle ouvre son auberge...

O surprise! ce n'est pas autrement que Baudelaire la célébrera à son tour. Est-il besoin de rappeler :

C'est la mort qui console, hélas, et qui fait vivre ;
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir
Qui nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir...
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre...
C'est un ange qui tient dans ses doigts magnétiques
Le sommeil et le don des rêves extatiques,
Et qui se fait le lit des gens pauvres et nus...
(*La Mort des Pauvres*).

Comme on le voit, les images de Baudelaire sont les images mêmes de Gautier : consolation, repos, auberge, lit... Cette dernière image, la plus touchante, appartient même doublement à Gautier, car on la retrouve encore dans un autre de ses poèmes, *Ténèbres :*

Le Néant a des lits et des ombrages frais.
La Mort fait mieux dormir que son frère Morphée
Et les pavots devraient jalouser les cyprès...

Mais reprenons la *Comédie de la Mort* : nous allons voir éclore, pour ainsi dire, quelques-uns des thèmes dont Baudelaire devait tirer ses plus pathétiques accents. C'est, par exemple, l'idée que peut-être la mort ne donne ni l'inconscience ni l'oubli, que ni le rêve ni le désir ne s'arrêtent avec le dernier battement de notre cœur, mais que, lucides et impuissants, les morts, secrets témoins du drame de la vie, poussent encore vers lui l'appel de leur désespoir.

Peut-être, aux passions qui nous brûlaient émue,
La cendre de nos cœurs vibre encore et remue
Par delà le tombeau

Et qu'un ressouvenir de ce monde dans l'autre,
D'une vie autrefois enlacée à la nôtre
Traîne quelque lambeau...

Peut-être n'a-t-on pas sommeil et quand la pluie
Filtre jusques à vous, l'on a froid, l'on s'ennuie
Dans sa fosse, tout seul...

Et nous avons déjà l'esquisse du *Remords posthume*, de la *Servante au grand cœur*, du *Revenant*...

La *Servante au grand cœur* offre un exemple particulier de l'influence d'un poète sur un autre poète : la persistance presque inconsciente de certains mots. Gautier avait dit le tourment du cadavre, impuissant témoin des infidélités de sa maîtresse et qui souffre

> De ne pouvoir venir quelque nuit de décembre
> ... se tapir dans sa chambre...

Baudelaire se demandera, lui, ce qu'il trouverait à répondre à la tendre femme qui couva son enfance

> Si, par une nuit bleue et froide de décembre,
> Il la trouvait tapie en un coin de sa chambre...

Rencontre fortuite ? Imitation directe ? Je vois là bien plutôt la puissance mnémonique de vers lus et relus. Des lambeaux sont demeurés adhérents dans la mémoire. Un seul mot, émergeant du subconscient, en entraîne avec lui plusieurs autres auxquels il fut lié, déjà par le rythme et la rime. *Décembre*, *tapi*, *chambre* reviennent ici, et dans l'ordre initial, comme des échos de Gautier fidèlement renvoyés par son lecteur Baudelaire.

On sait encore le parti que les *Fleurs du Mal* ont tiré de certaines images macabres, celle par exemple de la Mort coquette et multiforme qui se costume et se farde ainsi qu' « une actrice fantasque » ; or, elle est dans la *Comédie de la Mort* au début de la deuxième partie : la *Mort dans la Vie*.

Après les strophes de ce poème, les *terce rime* de *Ténèbres* ont profondément marqué l'imagination de Baudelaire. *Ténèbres* est, d'ailleurs, un des beaux poèmes de Gautier. L'ouverture, large et sombre, est une sorte de *largo* funèbre :

> Mon cœur, ne battez plus puisque vous êtes mort.

Résigné peut-être, mais lourd d'amertume, le poète évoque le convoi sans honneur du malchanceux, image de l'artiste hier maltraité par la vie et demain voué par la mort aux rigueurs de l'oubli. L'histoire en offre maints exemples. Maternelle pour ceux-ci, elle n'est pour ceux-là qu'une marâtre. Dès lors, à quoi bon se défendre ? Le monde n'est-il pas coalisé contre vous? Tout mets cache un poison, toute pierre une embûche, toute fleur un reptile. Et le poète juge sa vie d'un œil clairvoyant. Platitude et banalité en font un tableau « encore plus sinistre et plus noir ». Si d'autres, élus du sort, obtiennent la

faveur « de faire jusqu'au ciel monter un monument », lui n'aspire qu'à l'oubli et c'est dans un appel au néant qu'il va s'abîmer, enveloppant l'univers dans les vagues d'un nouveau déluge contre lequel le Christ lui-même ne prévaudra pas.

L'idée même de ce morceau : la malédiction dont le poète est l'objet, a passé dans un des premiers poèmes des *Fleurs du Mal*. Seulement, aux yeux de Baudelaire, il s'agit d'une réprobation domestique, familiale :

> Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
> Crispe ses poings vers Dieu qui la prend en pitié...
> Sa femme va criant sur les places publiques...

Mais, pour être moins universelle, moins « cosmique », cette réprobation n'en est que plus profonde. Trompé, bafoué dans ses affections et ses amours, le chantre inspiré n'en reste pas moins seul. Mais alors, différent encore en cela du héros de Gautier,

> Vers le ciel, où son œil voit un trône splendide,
> Le poète serein lève des bras pieux ;

et, au lieu de la malédiction de tout à l'heure, nous avons ce « cantique d'action de grâces » :

> Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
> Comme un divin remède à nos impuretés...

Malgré ces quelques divergences, *Bénédiction* doit beaucoup à *Ténèbres*. Et je crois qu'il faut rapporter dans une certaine mesure au lamento de Gautier l'idée primitive de l'hymne baudelairien.

A son tour, Baudelaire devait être imité par Mallarmé, avec autant de liberté, il est vrai, qu'il en avait pris lui-même vis-à-vis de Gautier. Le *Guignon* de Mallarmé n'est autre que le sombre cavalier-misère qui saute en croupe derrière le malchanceux, ce « mendieur d'azur ». D'autres se tordent en proie à de terribles souffrances. Mais ce ne sont pas là les plus infortunés. Ils ont un malheur à leur taille. Les vraies victimes, ce sont celles qui traînent sous le joug d'une infortune mesquine et persistante leurs grands cœur saignants,

> Egaux de Prométhée à qui manque un vautour.

Ceux-là ne s'abîment point dans les flots d'un déluge. Il ne s'élèvent pas non plus jusqu'aux cimes de l'action de grâce, mais, un beau soir,

Ces héros, excédés de malaises badins,
Vont ridiculement se pendre au réverbère.

Sans doute, le thème en lui-même appartient au romantisme. Toutefois Mallarmé l'a pour ainsi dire « déromantisé ». Et ainsi les trois poèmes : *Ténèbres*, *Bénédiction*, le *Guignon* restent comme trois états successifs d'une même planche et chacun de ces états correspond à une étape de l'évolution poétique au XIXe siècle. Mais ce qui importe ici, c'est seulement de marquer l'influence de *Ténèbres* sur la poésie baudelairienne et il faut citer encore des exemples.

Le prélude : « Taisez-vous, ô mon cœur », annonce le *Goût du néant*. Et voici le premier rayon du *Coucher de soleil romantique* :

L'étoile toujours fuit, ils lui courent après
Et, le matin venu, la lueur poursuivie,
Quand ils la croient tenir, s'éteint dans un marais...

Enfin on sent très bien ce que certaines strophes ont pu révéler à Baudelaire des évocations mi-réelles, mi-fabuleuses qu'il portait en lui, et comment, mieux que nulles autres, elles ont pu en favoriser pour lui l'éclosion :

L'eau s'avance et nous gagne, et, pas à pas, la vague,
Montant les escaliers qui montent à nos tours,
Mêle aux chants du festin son chant confus et vague (1).

Les phoques monstrueux traînant leurs ventres lourds
Viennent jusqu'à la table et leurs larges mâchoires
S'ouvrent avec des cris et des grognements sourds.

Vers plastiques et avant tout plastiques, sans doute, mais où la plastique repose sur un accompagnement musical, c'est-à-dire un choix de rythmes et de sonorités particulièrement accordés avec elle et faits pour en prolonger l'effet. On sent cela mieux encore en d'autres poèmes de Gautier. *La louange du Sommeil* :

Enfant mystérieux, hermaphrodite étrange
Où la vie au trépas s'unit et se mélange
Et qui n'a de tous deux que ce qu'ils ont de beau...

(1) Ceci n'est pas le seul cas où un poète français ait usé d'une triple allitération en *m* pour marquer la montée des vagues comme à trois échelons successifs. A cet exemple de Gautier, joignons, à titre de curiosité, celui de Corneille :
Les Maures et la mer montent jusques au port (*Le Cid*) ;
et celui de Victor Hugo :
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir (*Les Pauvres Gens*).

Le Triomphe de Pétrarque :

Sous leurs robes d'azur aux lignes ondoyantes
Le ciel et l'horizon dans un baiser charmant
Fondaient avec amour leurs lèvres souriantes...

Enfin dans quelques pièces, de beaucoup les plus rares, où la dominante n'est plus plastique, mais mélodique. Ainsi la *Romance* :

Les pigeons sur le toit roucoulent,
Roucoulent amoureusement
Avec un son triste et charmant ;
Les eaux sous les grands saules coulent...

Ou encore la pièce qui ramène plusieurs fois en refrain ce vers, *leit-motiv* futur du *Voyage* des *Fleurs du Mal* :

Je veux voir des sites nouveaux.

Et surtout ce *Lamento*, charmant avant-coureur du *Madrigal triste*, du *Jet d'eau*, du *Fantôme* :

Un air maladivement tendre,
A la fois charmant et fatal
Qui vous fait mal
Et qu'on voudrait toujours entendre,
Un air comme en soupire aux cieux
L'ange amoureux.

Les belles-de-nuit demi-closes
Jettent leur parfum faible et doux
Autour de vous,
Et le fantôme aux molles poses
Murmure en vous tendant les bras :
Tu reviendras.

Telles sont à peu près les pièces que l'on pourrait choisir comme témoins de l'influence de Gautier sur Baudelaire. Mais qu'on se garde d'oublier, même un instant, l'espèce de multiplication sensible, de transposition mélodique que Baudelaire a données à tous les thèmes qu'il abordait et en particulier aux quelques thèmes qu'il semblait hériter de Gautier.

Quand on rapproche les vers des deux poètes, on s'aperçoit que ceux du second débordent à chaque instant ceux du premier, comme ces feuilles d'acanthe dont les volutes repliées sur une corbeille donnèrent, dit-on, au sculpteur antique l'idée du chapiteau corinthien.

Un peu sèches chez Gautier, les images poussent chez Bau-

delaire une abondante floraison. Gautier disait de la mort :

A tous les parias elle ouvre son auberge ;

Baudelaire élargit l'image en la baignant de mystère :

C'est *l'auberge fameuse inscrite sur le livre...*

De même la vision :

Elle prête des lits à ceux qui sur le monde
Comme le Juif errant font jour et nuit leur ronde,

donne chez Baudelaire :

C'est un Ange qui tient dans ses doigts magnétiques
Le sommeil et le don des rêves extatiques,
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus...

Quelle différence encore entre cette note réaliste confiée à un rythme assez sec :

Peut-être n'a-t-on pas sommeil, et quand la pluie
Filtre jusques à vous l'on a froid, l'on s'ennuie
Dans sa fosse tout seul,

et cette strophe si pleine, si pondérable où les mots semblent se détacher comme des gouttes suintant d'une voûte funéraire :

Lorsque tu dormiras, ma belle ténébreuse,
Au fond d'un monument construit en marbre noir,
Et lorsque tu n'auras pour alcôve et manoir
Qu'un caveau pluvieux et qu'une fosse creuse...
(*Remords posthume.*)

Il y a là tout le suintement du caveau, toute l'humide noirceur souterraine...

Ce qui est vrai de l'assemblage des mots ne l'est pas moins du choix des rythmes.

On a dit que Baudelaire n'avait guère inventé de coupes. Chez lui en tout cas le mouvement du vers et le mouvement de la phrase sont presque toujours en intime concordance, — ce qu'on ne trouve pas dans les livres romantiques. Et c'est là une très heureuse exigence. Peut-on rendre plus sensible l'idée d'une avancée ondulante qu'avec ces douze syllabes :

Et cependant je sens ma bouche aller vers toi.
(*Femmes damnées.*)

Et la strophe suivante, comme elle se tend, comme elle s'étire vers le vers final, geste des bras tendus vers Bacchus imploré :

Il en est, aux lueurs des résines croulantes,
Qui dans le creux muet des vieux antres païens

T'appellent au secours de leurs fièvres hurlantes,
O Bacchus, endormeur des remords anciens !

(*Id.*)

Ainsi de Gautier à Baudelaire il y a moins filtration de quelques thèmes que reprise, élaboration, développement par le second de quelques échos du premier. Gautier est plastique, Baudelaire l'est aussi, mais sa plastique s'appuie sur une mélodie toute nouvelle. Même quand elle reste là même, l'image baigne dans un climat, dans une atmosphère, qui sont le secret apanage de l'auteur des *Fleurs du Mal.*

Car il avait, le rare poète, un sens tellement affiné de la vie intime du vers que, sans briser les moules reçus de ses devanciers, il a renouvelé pourtant ce délicat instrument.

Le vers de Baudelaire se distingue aussitôt. Il est charnu, musclé, sanguin. Il a sa vie propre, parfois indépendante du sens qu'il contient. Les mots y sont liés entre eux par des liens si nombreux et si forts qu'on n'en peut détacher un seul sans blesser tous les autres. Et, dans les beaux passages, l'image n'est jamais une parure, mais l'ordre intime et nécessaire, quelque chose comme l'exhalaison du souffle vital. Car ce vers est un organisme, fruit d'une lente gestation et venu au jour par les voies mystérieuses où filtre aussi la pensée...

§

La pensée ! Qui de nous n'en a observé en lui le travail obscur? Parfois l'image, son interprète, nous apparaît en plein rayonnement. On croit la saisir. Et voici qu'elle disparaît, comme un éclair absorbé par la nuit. L'ombre revient plus épaisse. Mais l'image est-elle définitivement évanouie ? Non. Invisible, elle poursuit en nous son travail. Elle pousse, elle grandit et, par là, elle s'achemine de nouveau vers le jour.

Je la comparerais encore à ces semences entassées au fond des caves. On les a déposées là, porte close. Un jour un filament végétal déborde au soupirail. Et nous découvrons tout à coup la germination lente qui s'est faite dans le souterrain.

Germinations obscures du subconscient ou plutôt brillants météores rayant l'atmosphère de la conscience : telles sont les images. Le rôle du poète, c'est de fixer dans un rythme certain ces points d'apparition des idées qui s'élaborent en nous. Nous ne lui demandons pas de nous associer à cette élaboration obscure, de nous révéler ce processus caché. Mais il doit nous

offrir les jalons lumineux qui nous permettront de refaire, chacun à notre guise, toute une course dans la nuit.

Cette conception diffère un peu de celle des âges classiques. Alors le poète avait la même tâche, car il n'y a au fond qu'une tâche poétique, mais à l'œuvre d'évocation plastique et musicale se mêlait une plus large part d'analyse et d'éloquence. Ces deux éléments se sont détachés peu à peu,— par soustraction,— des éléments exclusivement poétiques, image et rythme :

Tout ce qui met dans l'âme une attente immortelle,

et c'est à ce détachement progressif que Baudelaire aura contribué plus qu'aucun autre à son époque. Car c'est bien depuis lui que nous cherchons avant tout dans un livre de poète, ce que M. André Gide a appelé : « un choix certain de l'expression, dicté non plus seulement par la logique, et qui échappe à la logique », tout ce qui permet au poète-musicien de fixer pour nous « l'émotion essentiellement indéfinissable ».

Baudelaire marque le point poétique où la plastique se conjugue avec la musique pour créer, à égale distance de la peinture et de la musique, un langage nouveau, le langage essentiel de la poésie.

Mais pour cela quels sont les moyens dont il use, et les ressources de la métrique traditionnelle lui ont-elles suffi ? C'est une question technique toujours pendante et du plus vif intérêt.

Les partisans convaincus du vers-libre choisissent volontiers l'exemple de Baudelaire pour nous dire les méfaits de la métrique traditionnelle. Ils rappellent volontiers que Baudelaire ne concevait guère en vers et qu'il éprouvait, à trouver la rime, autant de peine, ou presque, que Boileau lui-même. Gêné par la métrique, l'auteur des *Fleurs du Mal* n'aurait laissé dans son livre qu'un écho diminué de son merveilleux génie.

Que Baudelaire pensât ou ne pensât pas en vers, c'est une question fort délicate. Il est probable que, comme beaucoup de poètes, et des plus grands, il portait longtemps en lui ses mélodies avant de choisir les rythmes auxquels il en confierait l'expression définitive. On a cité souvent ce mot de Racine : « Ma pièce est finie. Il ne manque plus que les vers. » Peut-être Baudelaire aurait-il pu en dire autant. Pour lui toutefois la réalisation plastique était bien plus laborieuse

que pour le grand tragique. Mais au fond les résultats seuls demeurent. Et toute la question se réduit à savoir si Baudelaire a atteint ceux qu'il se proposait.

Par bonheur il est peu de poètes chez lesquels il soit plus facile de suivre les étapes du travail poétique, car nombre de ses poèmes nous sont offerts en deux versions, l'une en prose, l'autre en vers, l'une dans les *Petits poèmes*, l'autre dans les *Fleurs du Mal*. Ce sont deux « états » de la même image. Il est intéressant de les confronter.

Les occasions ne manquent pas. On pourrait prendre : *la Chambre double* et *la Mort des Amants*, *A une heure du matin*, et *l'Examen de minuit*, les *Veuves* et les *Petites Vieilles*, les deux *Crépuscules du soir*. Mais voici peut-être l'exemple le plus caractéristique: l'Eloge du Vin, tiré de l'Etude : *Du vin et du haschich comparés comme moyens d'expression*, et *l'Ame du vin* des *Fleurs du Mal*. A chaque alinéa de la prose correspond une strophe du poème.

Homme, mon bien-aimé, je veux pousser vers toi, en dépit de ma prison de verre et de mes verrous de liège, un chant plein de fraternité, un chant plein de joie, de lumière et d'espérance...

Un soir, l'âme de vin chantait dans les bouteilles :
« Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles,
Un chant plein de lumière et de fraternité.

Je ne suis point ingrat. Je sais que je te dois la vie. Je sais ce qu'il t'en a coûté de labeur et de soleil sur les épaules. Tu m'as donné la vie. Je t'en récompenserai. Je paierai largement ma dette...

« Je sais combien il faut, sur la colline en flamme,
De peine, de sueur et de soleil cuisant
Pour engendrer ma vie et pour me donner l'âme,
Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant.

Car j'éprouve une joie extraordinaire quand je tombe au fond d'un gosier altéré par le travail. La poitrine d'un honnête homme est un séjour qui me plaît bien mieux que ces caves mélancoliques et insensibles...

« Car j'éprouve une joie immense quand je tombe
Dans le gosier d'un homme usé par ses travaux,
Et sa chaude poitrine est une douce tombe
Où je me plais bien mieux que dans mes froids caveaux.

Entends-tu s'agiter en moi et résonner les puissants refrains des temps anciens?... Je suis l'espoir des dimanches. Les coudes sur la

table de famille et les manches retroussées, tu me glorifieras fièrement et tu seras vraiment content...

« Entends-tu retentir les refrains des dimanches
Et l'espoir qui gazouille en mon sein palpitant ?
Les coudes sur la table et retroussant tes manches
Tu me glorifieras et tu seras content.

J'allumerai les yeux de ta vieille femme. Et ton cher petit tout pâlot... je lui rendrai les belles couleurs de son berceau et je serai, pour ce nouvel athlète de la vie l'huile qui raffermissait les muscles des anciens lutteurs.

« J'allumerai les yeux de ta femme ravie ;
A ton fils je rendrai sa force et ses couleurs
Et serai pour ce frêle athlète de la vie
L'huile qui raffermit les muscles des lutteurs.

Je tomberai au fond de ta poitrine comme une ambroisie végétale. Je serai le grain qui fertilise le sillon douloureusement creusé. Notre intime union créera la poésie. A nous deux nous ferons un Dieu et nous voltigerons vers l'infini comme les oiseaux, les papillons, les fils de la Vierge, les parfums et toutes les choses ailées...

« En toi je tomberai, végétale ambroisie,
Grain précieux jeté par l'éternel semeur,
Pour que de notre amour naisse la poésie
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur ! »

Qu'est-ce qui ressort de ce parallèle ? D'abord que tous les mots essentiels se trouvent déjà dans la prose et, qui plus est, en général, les *mots-rimes*. Ceux-ci n'ont donc pas été imposés par des nécessités seulement métriques. Ce ne sont pas des « chevilles », mais, au contraire, des mots plus rares, plus sonores, plus lumineux et qui ont mérité ainsi de figurer aux meilleures places comme des échos fraternels, comme des gouttes de lumière appareillées.

Soumis à une discipline plus stricte, le « poème en vers » s'est épuré encore. Je vois très bien ce qu'il y a gagné. Je ne vois guère ce qu'il y a perdu. Le vers est ici la limite idéale de la prose.

Cependant la forme choisie par Baudelaire est une forme tout à fait régulière, l'une des plus régulières qui soient : stance de quatre vers à rimes entrecroisées. Quand il faudra nous verrons s'éveiller des rythmes plus subtils.

L'*Invitation au Voyage* des *Poèmes en prose* est déjà un poème complet. Poème plus abondant et plus riche peut-être

que son émule des *Fleurs du Mal*. Pourtant, à travers cette admirable prose on sent s'éveiller déjà les sonorités du vers et quand il monte, quand il s'épanouit enfin, c'est comme le bouquet lumineux, la fusée lyrique qui achève le transport de l'esprit et le plaisir du cœur :

Sur des panneaux luisants et sur des cuirs dorés et d'une richesse sombre vivent discrètement des peintures béates, calmes et profondes... Les meubles sont vastes, les miroirs, les métaux, les étoffes... Un parfum singulier, un revenez-y de Sumatra qui est comme l'âme de l'appartement...

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Les trésors du monde y affluent comme dans la maison d'un homme laborieux... C'est encore toi, ces canaux tranquilles.

Un vrai pays de Cocagne où tout est beau, riche, tranquille, honnête : où le luxe a plaisir à se mirer dans l'ordre. Oui, c'est dans cette atmosphère qu'il ferait bon vivre...

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde...

Là tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

On dirait que l'ange a délié les dernières entraves qui le retenaient à terre, on dirait que les dernières chrysalides sont écloses pour s'envoler, papillons...

Ailleurs les rapports sont plus lointains. Mais souvent, dans la prose analytique, on sent s'éveiller déjà, par ses sonorités essentielles, « l'hymne » futur :

... Une certaine Bénédicta qui remplissait l'atmosphère d'idéal et

dont les yeux répandaient le désir de la grandeur, de la beauté, de la gloire et de tout ce qui fait croire à l'immortalité...

A la très chère, à la très belle
Qui remplit mon cœur de clarté,
A l'Ange, à l'idole immortelle
Salut en immortalité !

Et comme, en tous les cas, la phrase s'élance plus sonore et frappe le sol d'un pied plus léger en passant de la prose au vers. C'est là qu'on découvre les étapes qu'il faut franchir pour arriver à cette perfection « celée », dont parlait Moréas.

Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage comme un homme altéré dans l'eau d'une source et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air...

O toison, moutonnant jusque sur l'encolure !
O boucles ! ô parfum chargé de nonchaloir !
Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !

§

Comment soutenir sérieusement que Baudelaire s'est diminué en acceptant la servitude de la métrique traditionnelle ? Pour les vrais poètes cette servitude est aussi le chemin de la libération. Si Baudelaire, lui, peina pour y atteindre, s'il éprouva les angoisses du vers, c'est comme Flaubert souffrit « les affres de la prose », et il n'y a là que l'exemple d'un artiste, scrupuleux jusqu'à l'angoisse, exigeant jusqu'à la torture.

Une note de ses papiers intimes consignait que « le rythme et la rime répondent dans l'homme aux immortels besoins de monotonie, de symétrie et de surprise ». *Symétrie et surprise.* La bonne rime, la vraie rime, la seule tolérable, doit obéir au doigt du poète, comme la note d'un instrument bien accordé, forte ou faible, sonore ou étouffée, attendue et pourtant imprévue, surprenante mais non pas étonnante, écho parfait des plus intimes harmonies.

Pour se bien pénétrer de cette notion, il suffirait de faire l'épreuve inverse : dresser un tableau de mauvaises rimes (et que le choix serait aisé, — rien qu'en s'en tenant aux pseudo-romantiques contemporains) ! On verrait que ces rimes enfreignent

toujours, par excès ou par manque, les quelques lois d'harmonie très simple que nous venons d'exposer.

Si la rime, en elle-même, semble aujourd'hui à quelques bons poètes une parure un peu grossière et un ornement superflu ; si la rime riche est tout à fait intolérable, c'est surtout à cause des excès où l'on s'est porté, chez nous, entre 1850 et 1890, du Romantisme au Symbolisme, en passant par le Parnasse, l'apogée !

Mais qu'après un temps de recueillement, on s'interroge en toute indépendance, et l'on verra si, malgré ses « torts » reconnus par Verlaine lui-même, la rime ne reste pas l'élément non pas essentiel du vers (loin de là !) mais le mieux approprié pour relever les harmoniques un peu sourdes de la langue française.

Ainsi pensait Baudelaire. Et l'on sait que ce large esprit eut tant de clairvoyance des choses de son art qu'on écrirait toute une étude rien qu'en commentant ses notes intimes.

Il écrit par exemple :

Comment la poésie touche à la musique par une prosodie dont les racines plongent plus avant dans l'âme humaine que ne l'indique aucune théorie classique ; que la phrase poétique peut imiter (et par là elle touche à l'art musical et à la science mathématique) la ligne horizontale, la ligne droite ascendante, la ligne droite descendante ; qu'elle peut monter à pic vers le ciel sans essoufflement, ou descendre perpendiculairement vers l'enfer avec la vélocité de toute pesanteur ; qu'elle peut suivre la spirale, décrire la parabole ou le zigzag figurant toute une série d'angles superposés...

Combien d'exemples ne nous viennent pas en mémoire pour illustrer cette prose prophétique !

— Lignes droites, horizontales, ascendantes ou descendantes :

Elle se développe avec indifférence...
Comme montent au ciel les soleils rajeunis
Après s'être lavés au fond des mers profondes...
Sa chair spirituelle a le parfum des Anges...
J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe...

— Lignes courbes :

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large
Chargé de toile, et va roulant
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent...

Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets...
Valse mélancolique et langoureux vertige...

— Lignes zigzagantes :

Emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate...

Ce ne sont là que quelques-uns des effets propres à Baudelaire. Il faudrait y ajouter quelques autres effets, moins linéaux que colorés, moins plastiques que musicaux, et les uns comme les autres tout à fait personnels. Par exemple :

— Le tremblement des reflets :

Son fantôme dans l'air danse comme un flambeau...
Des cocotiers absents les fantômes épars...

— Le grignottement des secondes :

Trois mille six cents fois par heure, la seconde
Chuchote : *Souviens-toi.* Rapide, avec sa voix
D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois...

— Le chuchotement qui s'étouffe :

C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent.
La sombre nuit les prend à la gorge ; ils finissent
Leur destinée et vont vers le gouffre commun...

Et ainsi, d'exemples en exemples, on verrait se dégager toujours mieux l'originalité du « poète-musicien » qui grandit chaque jour. On verrait, toujours mieux, que si, « amant de la Muse plastique », Baudelaire a pu, sans s'abuser, saluer un jour Gautier pour son Maître, il n'en a pas moins marqué d'avance un revirement contre l'école qui allait sortir naturellement des livres et de l'enseignement du premier des Parnassiens.

Et pourquoi?

Parce que, dans les *Fleurs du Mal*, l'image, élaborée et nourrie par quelque chose de plus intime à l'homme que n'est la raison elle-même, a reçu en outre un accompagnement musical qui lui manquait souvent chez les poètes antérieurs et presque toujours chez Gautier. C'est cet accompagnement musical, mêlé au sens rationnel jusqu'à se confondre avec lui et même à se suffire à lui-même, qui prolonge la voix du poète et lui donne cette ampleur mélodique coupée de rappels lancinants, grondements d'orgue interrompus par le son du tocsin, « le tocsin des souvenirs (1) ».

HENRY DÉRIEUX.

(1) Baudelaire : *Œuvres posthumes*, p. 84 *(Mercure de France)*.

ODE LATINE

Ces jours, ces nuits, ah! quels jours ! quelles nuits !
Printemps de sèves purpurines,
angoisses et shrapnells déchirant les poitrines,
fontes d'empire au soleil des midis
avec une rumeur tonnante d'avalanches,
ces jours, ces nuits ont d'émouvants silences
où, ralliés par un même destin,
nous t'écoutons sous la courbe infinie
de nos ciels qui guidaient les pilotes latins :
Italie ! Italie !

France ! Italie ! ô mes sœurs pavanées
sur le lit d'argent-bleu des Méditerranées,
ô désirables corps, jumelles Danaés
qui, dans vos flancs couleur de rose tourangelle
très délicatement veinés
du violet des collines toscanes,
absorbiez la semence vermeille
dans la paix des printemps de naguère et tendiez
si généreusement vers l'Allemagne
des seins lourds d'un suc au millier
de saveurs qui délivrent :

O joie profonde à vivre
d'instinct et de raison,
volupté de poursuivre
les rêves de Platon

selon vos deux génies
qui sortent de la mer
où les dieux d'Ionie
promenaient l'univers
des plus hautes idées
dont vous êtes bandées.
O lois des rythmes sûrs
projetant vos poètes
jusqu'au fond de l'azur ;
collines qui sécrètent
un marbre souverain
où Michel-Ange incise
en raccourcis divins
l'humanité pensive
et que reprend Rodin.
O vertus de vos armes,
pures comme vos jours,
chaudes comme vos larmes,
— grands éclairs tour à tour
d'espoir et de pensée —
qui décrivent, lancées
par des brasr fémissants,
un beau cercle de sang
où nous voyons s'inscrire
toutes les libertés
des peuples qui soupirent,
avec vos libertés
montant plus haut encor
jusqu'à la liberté suprême de sourire
sur le seuil de la mort.

De quel ingrat manteau vous étiez-vous vêtues ?
Face à face, vous n'osiez pas vous mettre nues,
pudeur fausse de sœurs toutes deux aussi belles.
O vaine jalousie ! Votre amant le soleil
vous aime toutes deux d'une même lumière.
Si tu passes à ton cou, France, cette rivière

de diamants royaux : Paris, Nemours, Versailles,
et glissant sur le fil azuré de la Loire
Blois, Luynes, Chaumont, Plessis-les-Tours, Amboise,
comme pour un triomphe, Italie, tu te pares
d'un collier ruisselant de villes qui renvoient
des éblouissements d'art et de rose joie.

Mais ce que nous aimons plus encor que ces pierres
qui la couvrent d'éclats immortels, c'est ta chair
de vivante au sang dru, c'est toi, jeune Italie !
Amazone d'azur, clairvoyante et libre, entre
dans l'arène empourprée où notre sang ruisselle,
accrois de ton élan notre poussée, appuie
à notre épaule d'Alpe une épaule aussi blanche
et forte dans le ciel.

L'antique Europe, votre mère,
de tous les continents nourrice millénaire,
vers vous regarde, avec une angoisse mortelle,
de tous ses yeux de peuples qui supplient ;
c'est en vous que reflue éperdument sa vie,
créatrice obstinée d'un rythme universel
qui des hymnes épars de ses visionnaires
surgis le long des temps du cœur des nations
doit s'élargir sans cesse aux générations
nouvelles, entraînant toute la terre
dans l'orbe immense
où chaque homme à sa place est libre et continue
l'harmonieux déroulement des existences
sur les quatre saisons, fidèles et prévues,
qui, selon son travail et la douceur du ciel,
lui donnent l'or juteux des vendanges pucelles,
l'argent grouillant des ondes poissonneuses,
le blé, le lait, l'étoffe claire où l'amoureuse
coule sa nudité désirable et rosée.
De patrie à patrie s'en vont et viennent les échanges
par navires gonflés qui se saluent de leurs claquantes
oriflammes, bariolées

des diverses couleurs des nations, mêlées
dans un même creuset de jours en fusion
où prend forme l'entente humaine et pacifique,
tandis que s'envolant de leurs calmes maisons
les découvertes salvatrices, les pensées
ivres d'éternité, les cadences lyriques
des créateurs de joie spiritualisée,
s'entrecroisent de capitale à capitale,
traversent le sonore et multiple dédale
des langages,
et se fondent enfin dans l'unité
sereine des esprits qui se dégage
des limites pour rayonner la vérité.

O force intelligente et généreuse ! lie
pour ce grand avenir, impérissablement,
d'un lien qui s'imprime en marbrures de sang
dans vos chairs de printemps éternel, Italie,
France, votre Destin !
Que le cœur de l'Europe étouffé sous l'armure
énorme qu'un Wotan sinistre, à coups d'usines,
forge pour son enfer, soulève vos collines,
écharpes de soleil aux gonflements d'azur,
et respire vos ciels latins !

De Marseille à Messine
croissent les oliviers.
O guerrières divines,
c'est pour que vous tressiez
une couronne immense
au front de vos armées,
dont la marche rythmée
aura la prescience
du jour où montera
comme votre soleil
la seule paix vermeille
et juste, qui sera

selon vos deux génies
à jamais fraternels,
une chaude harmonie,
une danse immortelle
des libertés blessées,
des lucides pensées,
de la douceur de vivre,
du plaisir de poursuivre
son rêve et de l'atteindre
par delà les étreintes
des flaireurs de la mort.
O ruisselantes d'or
et de sang, gardiennes
de la vie et du jour,
que votre âme en amour
soit l'âme européenne !

PAUL AESCHIMANN.

QUELQUES LETTRES
DE MICHEL-ANGE

—

Bien que cela puisse paraître fort étrange, et malgré tout l'intérêt qu'elles présentent, les lettres de Michel-Ange n'ont jamais été intégralement traduites en français. Alors que, dès leur apparition, ses poésies, promptement répandues par ses amis, trouvaient de chauds admirateurs, sa correspondance, même en Italie, semble avoir été négligée. Et cependant, tout autant et même peut-être plus que ses sonnets, elle nous donne de nouveaux et curieux aperçus, non seulement du caractère de ce merveilleux génie, mais aussi de la vie italienne à son époque.

Vasari, dans la *Vie de Michel-Ange*, insère seulement les lettres qui lui furent personnellement adressées. Gaye, dans le *Carteggio*, en publie quelques autres ; mais ce n'est qu'en 1875 que parut le premier recueil sérieux publié par M. Milanesi, à l'occasion du centenaire du grand artiste. Cette publication renferme toutes les lettres et fragments de lettres retrouvés jusqu'à ce jour. En 1913, la collection populaire italienne « Scrittori nostri » les réunit toutes en deux petits volumes afin de les rendre accessibles au grand public. M. Papini, qui fut chargé de cette dernière édition, nous parle de plusieurs lettres dont personne n'a jamais pu jusqu'ici obtenir communication. Quelques-unes, dit-il, enfermées à la Galerie Buonarroti à Florence, sont rendues inaccessibles par suite de clauses mystérieuses d'un mystérieux testament, ou, plutôt, par la mauvaise volonté de ceux qui en ont la garde. Le docteur Karl Frey qui a pu, soit grâce à la haute influence d'un ministre, soit avec la complicité d'un subalterne, pénétrer dans les archives michelangelesques, n'a réussi qu'à rendre la consigne plus sévère encore.

En France, Piot en a publié un très petit nombre dans le *Cabinet de l'Amateur*. Dans la traduction des *Vite* de Vasari par Leclanché on retrouve les lettres adressées par Michel-Ange à son ami, et dans

Michel-Ange poète et épistolier de M. Alex. Sturdza, celles adressées à Vittoria Colonna. M. Boyer d'Agen (*Œuvre littéraire de Michel-Ange*), sur 495 lettres n'en traduit que 50 intégralement, et pour celles adressées à Vasari donne la traduction de Leclanché. Il ajoute à cela des extraits plus ou moins étendus de seulement 47 autres prises au hasard. M. Romain Rolland : *La vie de Michel-Ange*, a eu beaucoup plus souvent recours aux poésies qu'aux lettres, et les quelques passages qu'il a empruntés à celles-ci sont très courts et relativement peu nombreux.

La nouvelle traduction que nous donnons ici d'un certain nombre de lettres jusqu'ici inconnues en France a été faite d'après l'édition du centenaire, et nous remercions M. Lemonnier de nous avoir aimablement accordé l'autorisation de faire ainsi connaître, autrement que par des extraits trop hâtivement choisis et forcément incomplets, la vie familière et intime du grand maître florentin.

A LA FAMILLE

I

A Buonarroto di Lodovico di Buonarroto Simoni à Florence.
A remettre en la boutique de Lorenzo Strozzi,
Arts de la laine à la Porta Rossa.

[Bologne, 19 décembre 1506.]

Buonarroto. — J'ai reçu, aujourd'hui ce 19 décembre, la lettre où tu me recommandes Pietro Orlandini (1) pour que je m'emploie à lui avoir ce qu'il me demande. Il m'écrit de lui faire faire la lame d'une dague et de faire en sorte que ce soit une chose admirable. Pourtant je ne sais si je pourrai le servir vite et bien ; d'abord parce que ce n'est pas ma profession, ensuite parce que je n'ai pas le temps de m'en occuper. Cependant je m'efforcerai à ce que d'ici un mois il soit servi, et du mieux que je pourrai.

J'ai compris toutes vos affaires, surtout celles de Giovansimone (2). Je suis content qu'il s'occupe à ta boutique et qu'il ait la volonté de bien faire, parce que j'ai le désir de l'aider autant que vous autres ; et, si Dieu m'aide comme il l'a toujours fait, j'espère au carême avoir achevé ce que j'ai à faire ici (3), et retourner à Florence faire ce que je vous ai promis.

(1) Aldobrandini.
(2) Frère cadet de Michel-Ange.
(3) La statue en bronze de Jules II.

Tu m'écris que Giovansimone veut mettre de l'argent dans une boutique. Il me semble qu'il devrait attendre encore quatre mois et faire ainsi d'une pierre deux coups. Je sais que tu me comprends, cela suffit. Dis-lui de ma part qu'il s'applique à faire pour le mieux ; si cependant il voulait de l'argent comme tu me l'écris, il faudrait prendre celui de Florence, parce qu'ici je ne peux rien encore lui envoyer. Je reçois des prix dérisoires pour ce que je fais, encore n'est-ce pas sûr, et il pourrait m'arriver une chose qui me perdrait. Pourtant je vous encourage à prendre patience pendant quelques mois, jusqu'à ce que je retourne là-bas.

Je ne conseille pas à Giovansimone de venir, car j'habite ici dans une mauvaise chambre ; j'ai acheté un seul lit dans lequel nous sommes déjà quatre personnes, et je n'aurais pas la possibilité de le recevoir comme il le demande. Mais s'il veut cependant venir, qu'il attende que j'aie achevé la statue que je fais ; je demanderai à Lapo et à Lodovico (1) de m'aider et lui enverrai un cheval pour qu'il ne vienne pas comme une bête. Rien d'autre. Priez Dieu pour moi et pour que tout aille bien.

MICHELAGNIOLO
sculpteur à Bologne.

II

Au même.

[Bologne, 26 mars 1507.]

Buonarroto. — J'ai eu il y a plusieurs jours une lettre de toi par laquelle j'appris toute l'histoire de la dague de Piero Aldobrandini. Je te préviens que si ce n'était par affection pour toi, je le laisserais pérorer tant qu'il voudrait. Sache que la lame que j'ai envoyée et que tu as reçue est faite sur la mesure donnée par Piero. Il m'en envoya une en papier dans une lettre et m'écrivit de la faire faire exactement de la même façon. Je fis ainsi. S'il voulait une dague il ne devait pas m'envoyer la mesure d'un poignard ; mais à ce propos je veux t'écrire ce que j'ai voulu taire jusqu'ici : c'est que tu n'aies plus de rapports avec lui, car il n'est pas une fréquentation pour toi. Il suffit. S'il venait chez toi pour la susdite lame, ne la lui donne pas ; fais-lui bon visage et dis-lui que je

(1) Aides de Michel-Ange.

l'ai donnée à un de mes amis. Il suffit. Sache qu'ici elle m'a coûté dix-neuf carlins plus treize liards d'impôt.

Mon affaire va bien, grâce à Dieu, et j'espère couler ma statue d'ici un mois. Priez Dieu pour que la chose se termine bien et que je retourne vivement à Florence, car je suis décidé à faire ce que je vous ai promis. Réconforte Giovansimone et dis-lui de m'écrire quelquefois, dis à Lodovico (1) que je me porte bien et que je le préviendrai avant de couler ma figure. Il le saura de toute façon. Recommande-moi à Granaccio (2) qnand tu le verras. Je n'ai rien d'autre à te dire. Ici la peste commence et quoiqu'il n'y en ait pas encore beaucoup, elle est mauvaise. Où elle entre personne ne reste. D'après ce que l'on m'a dit, il y en a peut-être dans quarante maisons.

MICHÊLAGNIOLO
sculpteur à Bologne.

Si tu avais donné la dague à Piero ne lui dit rien d'autre, mais si tu ne la lui as pas donnée, ne la lui donne pour rien au monde.

III

A Lodovico di Buonarroto Simoni à Florence.

[Rome, août 1508.]

Très vénéré père. — J'ai appris par votre dernière lettre comment vont les affaires là-bas, et comment se conduit Giovansimone. Depuis dix ans je n'ai pas eu de plus mauvaise nouvelle que le soir où je lus votre lettre. Je croyais avoir arrangé leurs affaires pour qu'avec l'aide que je leur avais promise ils puissent avoir une bonne boutique. Dans cet espoir je pensais qu'ils s'appliqueraient à devenir habiles et à apprendre leur métier pour pouvoir s'établir quand le moment serait venu. Or je vois qu'ils font tout le contraire, surtout Giovansimone. Je me suis aperçu que faire le bien ne sert à rien, et si je l'avais pu, le jour où j'ai reçu votre lettre je serais monté à cheval, et maintenant j'aurais tout arrangé. Ne pouvant le faire, je lui ait écrit une lettre comme je crois devoir l'écrire, et si d'ici quelque temps il ne change de conduite ou s'il prend à la maison ne fût-ce qu'un fêtu ou fait une chose qui vous déplaît, je vous prie de me le dire, car je tâcherai d'avoir une

(1) Son père.
(2) Peintre.

permission du Pape et irai là-bas lui montrer son erreur. Je veux que vous soyez certain que toutes les fatigues que j'ai toujours endurées ont été bien plus pour vous que pour moi-même. Ce que j'ai acheté, je l'ai acheté pour que ce soit à vous durant votre vie ; si vous n'aviez pas été là, je ne l'aurais pas acheté. Si donc il vous plaît de louer la maison et d'affermer la terre, faites-le à votre gré, et avec cette rente et ce que je vous donnerai, vous vivrez comme un seigneur. Si je n'allais pas là-bas l'été prochain, je vous dirais de le faire maintenant, et de venir demeurer avec moi. Mais ce n'est pas le moment, parce que l'été on reste peu ici. J'ai pensé reprendre l'argent que j'avais sur la boutique et le donner à Gimondo (1) pour qu'avec Buonarroto ils s'associent du mieux qu'ils pourraient. Vous loueriez les maisons et la ferme de Pazolatico ; avec le revenu et ce que je vous donnerais en plus, vous pourriez vous retirer soit à Florence, soit hors de Florence, en quelque endroit où vous seriez bien, tenir à distance celui qui veut commander, et laisser ce vilain avec le cul en main. Je vous prie de réfléchir à vos projets. Lorsque vous saurez ce qu'il vous convient de faire, je vous aiderai dans la mesure du possible. Prévenez-moi. Au sujet de Cassandre on m'a déconseillé de ramener ici le procès. On m'a dit que la dépense serait trois fois plus forte ici que là-bas ; et c'est certain, car ce qui se fait là-bas avec un grosso ne se fait pas ici avec deux carlins. Une autre raison est que je n'ai aucun ami à qui me fier, et que je ne peux m'occuper d'une pareille chose. Il me semble, si vous voulez vous en occuper, qu'il faut aller par la voie ordinaire comme le veut la raison. Défendez-vous comme vous le savez et le pouvez et l'argent qu'il faudra dépenser ne vous manquera pas tant que j'en aurai. N'ayez pas peur, car ce n'est pas de cela que dépend la vie. Rien d'autre. Avisez-moi comme je vous l'ai dit plus haut.

Votre MICHELAGNIOLO.

IV

A Lionardo (2) di Buonarroto Simoni, à Florence.

[Rome, 23 mars 1549.]

Lionardo. — Je t'ai mis au courant dans ma dernière let-

(1) Frère cadet de Michel-Ange.
(2) Neveu de Michel-Ange.

tre de ma maladie de la pierre qui est très douloureuse, comme le sait celui qui en a été atteint. Depuis on m'a fait boire une certaine eau qui m'a fait rejeter par l'urine une matière grosse et blanche, avec quelque morceaux et fragments de pierre ; je vais beaucoup mieux, et j'espère bien que d'ici peu j'en serai complètement délivré ; ceci grâce à Dieu et à quelques bonnes personnes. Je vous tiendrai au courant de ce qui m'arrivera. Pour l'aumône dont je t'ai parlé, il n'y a rien à ajouter, car je sais que tu chercheras consciencieusement.

Cette maladie m'a fait penser à mettre en ordre mes affaires spirituelles et temporelles plus tôt que je ne l'aurais fait; j'ai commencé un brouillon de testament qui me semble bien, si je peux je l'écrirai et vous l'enverrai dans ma prochaine lettre pour que vous me disiez ce que vous en semble ; mais je voudrais bien que les lettres aillent par la bonne voie. Rien d'autre pour l'instant.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

V

Au même.

[Rome, 16 août 1550.]

Lionardo. — Tu m'écris dans ta dernière lettre que Cepperello veut vendre la ferme voisine des nôtres à Settignano, et que cette femme en a la jouissance pour toute sa vie, de sorte qu'elle y restera jusqu'à sa mort. Si Cepperello trouvait à la vendre maintenant, ce ne serait qu'à un prix en rapport avec le temps que cette femme peut vivre, puisque l'on n'entrerait en jouissance qu'après sa mort. Il ne me semble pas que l'on doive conclure l'affaire, à cause des complications qui pourraient arriver et qui seraient dangereuses, puisque nous ne serions pas propriétaires. C'est pourquoi il faut attendre qu'elle meure. Si Cepperello vient me parler, je lui dirai ce que je pense. Je ne suis pas prêt à aller le trouver.

Tu m'as écris que tu avais compris pour les deux Brefs ; si tu vois que tu peux les envoyer par un homme de confiance qui me les remette, envoie-les : sinon laisse-les tranquilles.

Quant à ton mariage, tu me dis qu'auparavant tu veux venir me parler de vive voix. A cause de ma maison j'ai beau-

coup de mal et de grandes dépenses comme tu le verras. Je ne te dis pas pour cela de ne pas venir, mais il me semble que tu dois laisser passer la mi-septembre ; à ce moment tu pourrais me trouver une servante qui soit honnête et propre, bien que ce soit difficile, parce que toutes sont des putains et des souillons. Préviens-moi, je donne dix jules par mois. Je vis pauvrement mais je paie bien.

Ces jours-ci on m'a parlé pour toi de la fille d'Altovito Altoviti ; elle n'a ni père ni mère et est au couvent de San Martino. Je ne la connais pas et ne sais que te dire à ce sujet.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

VI

Au même.

[Rome, 20 février 1552.]

Lionardo. — Ces jours-ci avec ton oncle, j'ai parlé de ton mariage. Il m'a dit qu'il s'étonnait beaucoup que tu te sois retiré, car il estimait que quelque méchant ladre t'en avait détourné pour profiter de cette fortune ou pour en hériter ; il m'a semblé bon de te rapporter ces paroles.

Maintenant, pendant que j'écris, on m'apporte la lettre dans laquelle tu me parles de la fille de Carlo di Giovanni Strozzi. J'ai connu Giovanni Strozzi quand j'étais enfant ; c'était un homme de bien, je n'ai rien d'autre à t'en dire. J'ai connu aussi Carlo. Je crois que ce pourrait être une bonne chose.

Quant aux domaines dont tu me parles, ils ne me plaisent pas parce qu'ils sont près de Florence. Il me semble qu'à Chianti cela conviendrait mieux. Si tu y trouvais quelque chose de sûr, il faudrait le prendre et ne pas regarder à deux cents écus.

Au sujet de ton mariage, je ne peux rien te dire, parce que je ne connais aucun Florentin, et encore moins d'autres.

Je suis vieux comme je te l'ai écrit dans ma dernière lettre, et pour ôter toute vaine espérance à quiconque pourrait en avoir je pense faire mon testament et laisser tout ce que j'ai là-bas à Gismondo mon frère et à toi mon neveu, sous condition que l'un ne puisse rien faire sans le consentement de l'autre. Si vous restiez sans héritiers légitimes, tout irait à San

Martino, c'est-à-dire que l'on donnerait les rentes pour l'amour de Dieu, à de pauvres honteux, ou à des citoyens indigents, ou autrement en faisant pour le mieux, comme vous me le conseillerez.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

VII

Au même.

[Rome, 8 décembre 1554].

Lionardo.— J'ai reçu les paniers que tu m'as envoyés, c'est-à-dire douze fromages. Ils sont très beaux et très bons. J'en ai donné quelques-uns aux amis et le reste est pour la maison. Rien d'autre à te dire à ce sujet. Quant à ma santé, eu égard à mon âge, elle ne me semble pas pire que celle des autres du même âge. Je vous ai tous en grande affection ainsi que Cassandre(1).Recommande-moi à elle et dis-lui que je prie Dieu pour qu'elle fasse un autre beau garçon. Rien d'autre.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

VIII

Au même.

[Rome, 31 octobre 1556.]

Lionardo,mon très cher neveu. — Voici plusieurs jours que j'ai reçu ta lettre, à laquelle je n'ai pas répondu plus tôt parce que je n'en ai pas eu le loisir. Maintenant je répondrai à tout pour que tu ne t'étonnes pas et comprennes. Voici plus d'un mois, le travail de la fabrique de Saint-Pierre étant suspendu, je me disposai à aller à Lorette faire mes dévotions. Etant à Spolète je me suis trouvé un peu fatigué, et m'y suis arrêté quelques jours (2) pour me reposer. Une fois là je ne pus continuer comme j'en avais l'intention, car un homme me fut mandé en poste pour que je retourne à Rome. Pour ne pas désobéir, je me mis en route et retournai à Rome, où je suis grâce à Dieu; et ici nous vivons à la grâce de Dieu, à cause des circonstances fâcheuses dans lesquelles nous nous trouvons (3). Je ne m'étendrai pas davantage, sinon pour dire

(1) Femme de Lionardo.
(2) Quarante jours environ.
(3) Rome était menacée par les troupes espagnoles qui, ayant à leur tête le duc d'Alva, partirent de Naples le 1er septembre et envahirent les Etats de l'Eglise.

qu'ici on espère la paix. Qu'il en soit comme Dieu le veut. Sois attentif à rester en bonne santé, en priant Dieu de nous aider.

Comme ton père
MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

IX

Au même.

[Rome, 25 juin 1553.]

Lionardo.— J'ai reçu le trebbiano (1) avec ta lettre et celle de Francesca. Je n'ai pas répondu avant, parce que la main ne me sert plus à écrire. J'ai dit la même chose au Seigneur ambassadeur (2) du Duc. Je te remercie de la lettre de messer Giorgio (3). Pour m'excuser, dis à messer Giorgio que je suis vieux. Je me recommande à vous.

Moi MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

SUR L'ART

X

A Domenico Buoninsegni, Rome

[Carrare, 2 mai 1517.]

Messer Domenico. — Depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, je n'ai pu arriver à exécuter le modèle (4) que je vous avais promis de faire. Il serait trop long de vous écrire le pourquoi. J'en avais d'abord ébauché un petit, en terre, dont je me servais ici; bien qu'il fut tordu comme un beignet, je voulais tout de même vous l'envoyer pour que vous croyiez bien que je ne voulais pas vous tromper.

J'ai plusieurs choses à vous dire. Ayez un peu de patience pour me lire, c'est important. Voici ce dont il s'agit. Je me sens capable de faire pour la façade de Saint-Laurent une œuvre qui soit le miroir de l'architecture et de la sculpture

(1) Vin blanc d'Italie.
(2) Averardo Serristori qui, ayant constaté que Michel-Ange avait complètement perdu la mémoire, demanda au Pape de faire dresser une liste complète des dessins et des œuvres qui se trouvaient dans la maison de l'artiste pour qu'après sa mort rien ne soit dérobé.
(3) Vasari.
(4) Pour la façade de Saint-Laurent.

de toute l'Italie. Mais il faut que le Pape (1) et le Cardinal (2) se décident vivement, s'ils veulent, oui ou non, que je la fasse. S'ils le veulent, il faut en arriver à une conclusion, c'est-à-dire m'allouer un forfait, et se fier entièrement à moi pour tout (3), ou bien qu'ils s'arrangent comme ils le voudront, d'une autre manière que je ne vois pas. Vous comprendrez le pourquoi de ceci.

Comme je vous l'écrivis, et depuis que je vous écrivis, j'ai retenu beaucoup de marbres, donné beaucoup d'argent ici et là, et j'ai fait extraire des matériaux en divers lieux. A plusieurs endroits où j'ai fait des dépenses, les marbres tirés ne me conviennent pas. Vu les grandes dimensions dont j'ai besoin et la belle qualité que je veux, on peut facilement se tromper. A un rocher que j'avais déjà fait tailler, j'ai trouvé du côté de Poggio plusieurs manques que l'on ne pouvait pas deviner; de sorte que je ne pus réussir à en tirer deux colonnes comme je le voulais; et j'y ai dépensé la moitié de ce que j'avais. Etant donné la quantité des marbres, il n'était pas nécessaire qu'il m'arrivât beaucoup de semblables malchances pour que la dépense monte à plusieurs centaines de ducats. Il m'est impossible de calculer, et je ne pourrai guère rendre compte de ma dépense totale, tant que je n'aurai pas les marbres que j'ai demandés. Je ferais volontiers comme maître Pierre Fantini (4), mais je n'ai pas autant de pommade qu'il le faudrait. De plus je suis vieux (5), et il ne me semble pas utile de perdre tant de temps, pour économiser au Pape 2 ou 300 ducats de marbres. Je suis si pressé à Rome pour mon travail (6) qu'il me faut prendre de toute manière un parti.

(1) Léon X

(2) Jules de Médicis, plus tard pape Clément VII.

(3) Un traité fut signé le 18 janvier 1518 par lequel Léon X chargeait Michel-Ange d'élever la façade de Saint-Laurent dans un délai, de huit ans et pour la somme de 40.000 gros ducats d'or. Cette façade devait comprendre : 1° un ordre inférieur composé de huit colonnes cannelées de onze brasses de haut et des bas-reliefs. En retrait, sur chaque face latérale, deux colonnes et entre elles une statue en ronde-bosse; 2° un ordre supérieur, composé de huit pilastres de six à sept brasses. Sur la façade, quatre statues de bronze, assises; sur chaque côté deux pilastres et une statue; 3° la corniche supérieure portant un entablement avec huit pilastres par devant et deux sur les côtés; quatre niches sur la façade et une sur chaque côté pour six statues de marbre de cinq brasses et demi.

(4) Expression proverbiale. Le médecin Fantini donnait aux malades non seulement ses conseils, mais aussi les onguents qui devaient les guérir.

(5) Michel-Ange avait alors 42 ans.

(6) Michel-Ange était vivement pressé par le Cardinal Aginensi de terminer le tombeau de Jules II.

Voici ce que j'ai décidé. Si je savais ce que j'ai à faire et le prix donné, je n'hésiterais pas à risquer 400 ducats, car je n'aurais pas de compte à rendre. Je choisirais ici trois ou quatre hommes parmi les meilleurs qui soient et leur commanderais tous les marbres. Il faudrait que la qualité des marbres soit la même que ceux que j'ai tirés jusqu'à maintenant; ils sont admirables, bien qu'il y en ait peu. Pour cela faire et le salaire qu'il y aurait à donner, j'aurais pleine confiance en Luca; avec les marbres que j'ai, et que je ferais amener à Florence, on pourrait commencer à travailler pour le Pape (1) et pour moi (2). N'ayant pas fait le susdit arrangement avec le Pape, cela ne peut se faire, et quand même je le voudrais, je ne pourrais amener à Florence les marbres destinés à mon œuvre, car il me faudrait ensuite les ramener à Rome. Mais il me faut aller tout de suite à Rome pour travailler, parce qu'on m'y réclame comme je l'ai dit.

La dépense pour la façade, comme j'entends la faire et l'exécuter, tout compris, et de façon à ce que le Pape n'ait plus à s'occuper de rien, ne peut, suivant le devis que j'ai fait, être moindre de 35.000 ducats d'or. Je mettrai six ans à la faire. En plus, d'ici six mois il me faudra, à cause des marbres, au moins mille autres ducats. Si cela ne convient pas au Pape, il faut ou que les dépenses que j'ai commencé à faire ici pour la susdite œuvre restent à mon compte et à ma charge et que je rende les mille ducats au Pape, ou qu'il trouve quelqu'un qui continue l'entreprise, parce que pour plusieurs raisons je veux m'en aller d'ici de toute façon.

Quant au prix, si une fois l'œuvre commencée je reconnaissais que je peux la faire pour moins, j'agis avec tant de bonne foi envers le Pape et le Cardinal, que je les préviendrais beaucoup plus vite que si le dommage était pour moi; mais j'entends la faire le plus vite possible de façon à ce que la somme fixée soit suffisante.

Messer Domenico, je vous prie de me répondre fermement la volonté du Pape et du Cardinal, et ceci me fera très grand plaisir, entre tous les autres que vous m'avez faits.

(1) Pour la façade de Saint-Laurent.
(2) Pour le tombeau de Jules II.

XI

Au même.

[Florence, mars 1518.]

Domenico. — Les marbres extraits sont beaux, et ceux qui sont bons pour l'œuvre de Saint-Pierre sont faciles à tirer, et plus près de la mer que les autres, c'est-à-dire dans un lieu appelé la Corvara. De cet endroit à la mer on n'a pas à faire la dépense d'une route, sinon en ce peu de marais qui est près de la mer; mais pour avoir des marbres comme ceux dont j'ai besoin pour mes statues, il faut élargir la route déjà faite, de Corvara jusqu'à Seraveza sur environ deux milles. Sur un mille environ au moins, elle est complètement à faire, il faut la tailler dans la montagne avec des pics, jusqu'à l'endroit où l'on pourra charrier les susdits marbres. C'est pourquoi, si le Pape ne fait arranger que ce dont il a besoin pour ses marbres, c'est-à-dire le marais, je n'ai pas la possibilité d'arranger le reste, et je ne pourrai pas avoir de marbres pour mon travail. S'il ne le fait pas, je ne pourrais pas m'occuper, comme je le voudrais, des marbres de Saint-Pierre comme je l'ai promis au Cardinal; mais le Pape faisant le tout, je pourrais faire tout ce que j'ai promis.

Je vous ai écrit tout ceci dans d'autres lettres. Maintenant agissez avec prudence et habileté. Je sais que vous me voulez du bien. Je vous prie d'arranger la chose à votre idée avec le Cardinal, et de me répondre bientôt pour que je puisse prendre un parti. Si cela ne s'arrange pas, je retournerai chez moi à Rome. Je n'irais pas à Carrare, parce qu'en vingt ans je n'aurais pas les marbres dont j'ai besoin. Je m'y suis fait beaucoup d'ennemis à cause de cette affaire, et pour retourner là-bas, il me faudrait beaucoup d'audace, ainsi que nous l'avons dit ensemble.

Je vous préviens que ceux de l'Œuvre (1) ont déjà fait de grands projets sur cette affaire des marbres quand elle me fut accordée. Je crois qu'ils ont déjà réglé les prix, et les impôts, et les droits de passage, et que les notaires, archi-notaires, pourvoyeurs, sous-pourvoyeurs ont déjà pensé à s'engraisser malhonnêtement en ce pays. Pensez-y donc, et faites votre possible pour que cette affaire ne tombe pas dans leurs mains,

(1) De Sainte-Marie-des-Fleurs.

parce qu'après il serait plus difficile d'en avoir d'eux que de Carrare. Je vous prie de me répondre de suite ce que vous pensez que je doive faire. Recommandez-moi au Cardinal. Je suis ici comme son représentant, c'est pourquoi je ne ferai rien, sinon ce que vous m'écrirez, car je pense que c'est son intention.

Si, quand je vous écris, je ne le fais pas aussi correctement qu'il conviendrait, ou si quelquefois je n'emploie pas le mot exact, excusez-moi, mais j'ai un grelot pendu aux oreilles, qui ne me laisse pas penser à ce que je veux.

Votre MICHELAGNIOLO,
sculpteur à Florence.

XII

Au cardinal Jules de Médicis, à Rome.

[Florence, 15 juillet 1508.]

Révérendissime Monseigneur. — Espérant recevoir cette année une certaine quantité de marbre pour l'œuvre de Saint-Laurent à Florence, et ne trouvant ni dans Saint-Laurent, ni dehors à proximité d'atelier convenable pour les travailler, j'ai été forcé, pour en bâtir un, d'acheter un morceau du terrain de Sainte-Catherine au chapitre de Sainte-Marie-des-Fleurs (1). Ce terrain me coute trente gros ducats environ. Le dit Chapitre m'a fait attendre deux mois pour l'avoir. Ils me l'ont fait payer 60 ducats de plus qu'il ne vaut. Pour me prouver que ce n'était pas leur faute, ils me disent qu'ils ne peuvent pas transgresser les clauses de la Bulle de vente qu'ils ont reçue du Pape.

Si maintenant le Pape fait des Bulles qui donnent le droit de voler, je prie Votre Révérendissime Seigneurie de m'en faire donner une, à moi aussi, parce que j'en ai beaucoup plus besoin qu'eux. Si ce n'est pas l'usage de le faire, je la prie de me faire rendre raison de la façon suivante : le terrain que j'ai pris ne me suffit pas pour ce dont j'ai besoin, et le Chapitre en a, derrière celui-ci, une certaine quantité ; je prie Votre Seigneurie de m'en faire donner une autre parcelle qui me dédommagerait de ce qu'ils m'ont pris en trop sur ce que j'ai acheté. S'ils avaient à me rendre, je ne leur demanderais rien.

En ce qui concerne l'œuvre (2), les début sont difficiles...

(1) Le terrain avait été acheté le 14 juillet 1518.
(2) La façade de Saint-Laurent.

XIII

A Berto da Filicaia, à Florence.

[Seraveza, août 1518.]

Berto. — Je me recommande à vous et vous remercie des services et bienfaits que j'ai reçus de vous, et me tiens entièrement à votre disposition, avec tout ce que j'ai, ce que je sais et ce que je peux. Les affaires d'ici vont très bien. La route est pour ainsi dire finie; il reste peu de choses à faire. Il reste à abattre quelques rochers ou plutôt des grottes. L'une est à l'endroit où aboutit la route qui va du fleuve au vieux chemin de Rimagno. L'autre grotte est un peu après Rimagno, en allant à Seraveza; c'est un gros rocher qui est en travers de la route, et l'autre est aux dernières maisons de Seraveza, en allant vers la Corvara. De plus il faudrait aplanir à coups de pics en quelques endroits. Cela serait vite fait, et demanderait quinze jours si j'avais des tailleurs de pierre qui vaillent quelque chose. Il y a peut-être huit jours que je suis allé au marécage. A ce moment on le remplissait le plus qu'on pouvait. J'espère, si on a continué, que maintenant c'est fini. Quant aux marbres, la colonne que j'ai tirée en bas, dans le canal, à cinquante brasses de la route est saine et sauve. Ce fut une chose bien plus difficile que je ne pensais que de la mettre en bas. Un homme a eu un accident en la transportant, il a été écrasé et est mort sur le coup ; moi-même je risquai d'y perdre la vie. L'autre colonne était presque ébauchée. J'y ai trouvé une fêlure qui me l'a écourtée; elle était si grande que pour l'éviter il m'a fallu creuser plus avant dans la colline ; ainsi ai-je fait. J'espère que maintenant elle sera bien; on est en train de continuer le travail. Il ne m'arrive rien d'autre. Je vous prie, en parlant à la magnificence de Jacopo Salviati, de m'excuser si je ne lui ai pas écrit. Je n'ai encore pas eu à lui écrire des choses qui me plaisent; c'est pourquoi je ne l'ai pas fait. Le lieu où l'on tire la pierre est ici très escarpé, et les hommes sont très ignorants en cette matière. C'est pourquoi il faut une grande patience pendant quelques mois, jusqu'à ce que les montagnes soient civilisées, et les hommes instruits. Après, cela ira plus vite; l'important est que, de toute façon, je fasse ce que j'ai promis, et, si Dieu m'aide, je ferai la plus belle œuvre qui fut jamais faite en Italie.

Depuis que j'ai écrit, les hommes de Pietrasanta, qui prennent à la carrière une certaine quantité de marbre depuis environ six mois, m'ont répondu qu'ils ne veulent plus tirer de pierre ni me rendre les cent ducats que je leur ai donnés. Ils ont fait, me semble-t-il, une bonne affaire, et je ne pense pas qu'ils l'aient faite sans protection, de sorte que je forme le projet de m'adresser aux Huit (1), et de leur demander la punition de cette volerie. Je ne sais si cela peut se faire. J'espère que la magnificence de Jacopo Salviati me fera rendre raison.

XIV

Au révérendissime Monseigneur de Médicis à Rome.

[Florence septembre 1518.]

Révérendissime Monseigneur. — Pour l'œuvre de Saint-Laurent on tire beaucoup de pierres à Pietra Santa. Ayant trouvé les Carrarais plus conciliants que de coutume, j'ai encore donné ordre de tirer une grande quantité de marbres, de sorte qu'aux premières eaux j'espère en avoir une bonne partie à Florence, et ne pas manquer à ce que je vous ai promis. Dieu m'en fasse la grâce, parce que je ne désire rien d'autre au monde que de vous plaire. Je crois que j'aurai besoin, d'ici un mois, de mille ducats. Je prie votre Révérendissime Seigneurie de ne pas me laisser manquer d'argent.

Je préviens encore Votre Seigneurie Révérendissime que j'ai cherché et n'ai pas encore trouvé une maison où je puisse faire mon œuvre, c'est-à-dire les figures de marbre et de bronze. Matteo Bartoli m'a trouvé ces jours-ci un logis admirable et commode pour faire un atelier convenable. C'est sur la place qui est devant l'église d'Ogni Santi. Les frères, d'après ce que m'a dit Matteo, consentiraient à me vendre les droits qu'ils ont dessus, et tout le monde en serait content, comme me l'a dit Matteo qui est des Syndics. Personne n'aurait à faire opposition, sinon les officiers de la Tour qui sont maîtres du mur d'Arno, auquel sont appuyées toutes les maisons du Bourg d'Ogni Santi. Ceux-ci me donneront à moi aussi la permission d'y appuyer l'atelier que je ferai. Il reste seulement que les Frères auraient aimés avoir une lettre de votre Révérendissime Seigneurie, attestant qu'elle approuve cette chose, et tout serait fait. Lors donc qu'il lui semblera bon

(1) Conseil florentin.

d'en faire écrire deux, soit pour les frères, soit pour Matteo, qu'elle le fasse.

Le serviteur de Votre Seigneurie Révérendissime.

MICHELAGNIOLO.

XV

A Pietro Urbano (1), *à la maison Michelagniolo, sculpteur à Florence.*

[Seraveza, 20 avril 1519.]

Pietro. — Les affaires vont très mal. Voici la chose : samedi matin je me mis à faire hisser une colonne, avec grandes précautions. Rien ne manquait. Quand elle fut élevée d'environ cinquante brassées, un anneau de la louve qui la soutenait se rompit, et la colonne s'en alla dans le fleuve en cent morceaux. Donato avait fait faire cet anneau par son compère le forgeron Lazzero ; quant à sa valeur, sans aucun doute il paraissait excellent et capable de supporter quatre colonnes. Quand il se fut rompu nous avons vu la grande fourberie ; l'intérieur n'avait aucune solidité, la partie résistante du fer n'était pas plus épaisse que le dos d'un couteau, de sorte que je m'étonne qu'il ait même pu résister autant. Tous ceux qui étaient autour se trouvèrent en très grand danger de mort, et une admirable pierre est perdue. Ce carnaval-ci j'avais chargé Donato de s'occuper de ces fers ; il devait aller à la forge et en choisir qui fussent doux et bons. Tu vois comme il m'a traité. En enlevant la colonne, les montures des moufles se sont brisées aussi à l'anneau ; les moufles elles-mêmes ont été sur le point de se rompre. Elles sont cependant deux fois plus fortes que celles de l'Œuvre ; si elles avaient été en bon fer elles auraient soutenu un poids infini. Mais le fer était cru et mauvais ; on ne pouvait faire pire. Il est clair que Donato s'entendait avec son compère. Et moi qui l'envoyais à la forge ! Il m'a servi comme tu le vois.

Il faut prendre patience, je serai à Florence pour les fêtes et commencerai à travailler, s'il plaît à Dieu.

Recommande-moi à Francesco Scarfi.

MICHELAGNIOLO,
à Seraveza.

(1) Aide et serviteur de Michel-Ange. Il conduisit à Rome le Christ de la Minerve. Chargé de le terminer, il le gâta irrémédiablement par sa maladresse.

XVI

Au pape Paul III (1).

[Rome, 1544.]

Très saint Père. — Comme Votre Sainteté l'a vu par le chapitre de Vitruve (2), l'architecture n'est pas autre chose que l'ordonnance, la disposition, la beauté des formes, la proportion des parties entre elles, la bienséance, et la distribution (3).

Premièrement : ici (4) il n'y a aucune ordonnance, parce que l'ordonnance (5) est la juste adaptation (6) de toutes les parties d'un bâtiment, considérées soit séparément, soit dans leur ensemble, soit dans les rapports qu'elles ont entre elles. Ici, au contraire, tout est désordre parce que les parties de cette corniche sont disproportionnées entre elles, et n'ont aucun rapport les unes avec les autres.

Secondement : ici il n'y a aucune disposition. La disposition (7) est une manière élégante de placer chaque chose, suivant la qualité et la destination du bâtiment. Ici il n'y a aucune qualité pour l'œuvre faite, du moins suivant les règles de Vitruve, et cette corniche ne peut, tout au plus, être autrement qualifiée que de barbarie.

Troisièmement : la beauté des formes (8), est la convenance

(1) Cette lettre fut écrite au sujet de la construction du Palais Farnèse, commencé en 1514 d'après le plan d'Antonio San Gallo le jeune par le Cardinal Alexandre Farnèse, élu pape sous le nom de Paul III (1534-1543).

(2) Le chapitre de Vitruve auquel Michel-Ange fait allusion est, de l'avis des commentateurs, tellement obscur que beaucoup d'entre eux ont renoncé à l'expliquer. Michel-Ange s'était contenté de traduire ce texte presque mot à mot sans toujours bien comprendre le sens exact du mot latin qu'il remplaçait, quelquefois un peu au hasard, par un correspondant italien. Nous avons pensé qu'il serait intéressant de comparer les deux textes et nous empruntons les citations à l'excellente traduction de Perrault publiée par Firmin Didot.

(3) Texte de Vitruve : « L'ordonnance, la disposition, l'eurythmie ou proportion, la bienséance et la distribution. »

(4) Dans cette lettre Michel-Ange fait une critique peu bienveillante du projet de San Gallo.

(5) Vitruve : « L'ordonnance est ce qui donne à toutes les parties d'un bâtiment leur juste grandeur par rapport à leur usage, soit qu'on les considère séparément, soit qu'on ait égard à la proportion ou symétrie de tout l'ouvrage. »

(6) Vitruve : « Ordinatio est modica membrorum operis commoditas, etc... » que Michel-Ange traduit : « L'ordinazione è una piccola comodità de membri dell'opera. » Or ici le mot *modica* a le sens de *ce qui est juste* ou *proportionné* et non celui de modique, petit, *piccola*.

(7) Vitruve : « La disposition est l'arrangement convenable de toutes les parties en sorte qu'elles soient placées selon la qualité de chacune. »

(8) Vitruve : « L'eurythmie est cette beauté agréable aux yeux qui résulte de l'assemblage de toutes les parties de l'œuvre, lorsque la hauteur répond à la largeur et la largeur à la longueur, le tout ayant la juste mesure. »

de la composition des parties en vue. En cet ouvrage on ne voit aucune convenance, tout est inconvénient. Le premier inconvénient est d'exiger une si grosse dépense que l'on risque de ne jamais voir cette œuvre terminée.

Le second inconvénient est que cette corniche menace de jeter à terre la façade du palais. Du reste il y a trois sortes de corniches, la dorique, l'ionienne, la corinthienne. Celle-ci n'appartient à aucun de ces trois ordres, elle est bâtarde.

Quatrièmement : un rapport harmonieux (1) doit exister entre l'œuvre entière et chacune de ses parties, de sorte que chaque partie prise séparément répond à l'aspect général de l'ensemble, suivant la mesure de cette partie. Dans cette corniche il n'y a aucune partie dont la mesure soit en proportion avec celle de la corniche entière. Les corbeaux sont trop petits et trop peu nombreux pour une grandeur pareille ; la frise est trop petite pour une si grosse masse, et le bandeau inférieur bien trop étroit pour un aussi grand volume.

Cinquièmement : il y a la bienséance (2) lorsque dans l'œuvre on voit une correction qui prouve que tout a été combiné sous la souveraine autorité de la convenance.

Dans cette corniche il n'y a aucune convenance, au contraire tout est inconvenance. Cela se voit d'abord dans ce grand fronton placé sur une si petite façade. Le fronton est plus grand que le reste et n'est pas proportionné avec si peu de hauteur. Autre inconvenance : la dimension du module ne va pas avec la dimension de l'amortissement. C'est autre chose qu'il faut faire.

Sixièmement : distribution. La distribution (3) consiste à diviser les lieux d'une façon appropriée à la quantité des choses qui doivent y être placées. Ici on voit que rien n'a été bien partagé, mais tout a été divisé au hasard, et suivant le caprice du moment ; dans un endroit, on a été prodigue à l'excès, dans un autre, on a été avare à cet égard. Voilà tout ce que

(1) Vitruve : « La proportion aussi est le rapport de l'œuvre tout entière avec ses parties et celui qu'elles ont séparément avec l'idée du tout suivant la mesure d'une certaine partie, car de même que dans le corps humain il y a un rapport, une convenance entre le coude, le pied, la paume de la main, ainsi dans les ouvrages qui ont atteint la perfection, un membre en particulier fait juger de la grandeur de l'œuvre. »

(2) Vitruve : « La bienséance est une qualité qui résulte de la parfaite correction de l'édifice où il n'y a rien qui ne soit approuvé et fondé sur quelque autorité. »

(3) Vitruve : « La distribution consiste à faire le meilleur emploi possible des matériaux et des terrains en suivant les règles d'une économie bien entendue. »

je dois dire à Votre Sainteté, dont je baise humblement les pieds. Si je ne suis pas allé voir Votre Sainteté, c'est parce que je suis malade, et que toutes les fois que je suis sorti, j'ai eu une rechute.

Il est une autre sorte de distribution (1), quand en élevant le bâtiment on tiendra compte de l'usage qu'en veut faire le père de famille. Suivant l'argent que l'on pourra dépenser, suivant l'élégance et la beauté qu'on leur donnera, les constructions devront être plus ou moins hautes. Il faudra disposer les maisons de ville autrement que les propriétés de la campagne, où elles sont faites pour recevoir les récoltes. Tout autres doivent être celles des hommes d'affaire ; tout autre celles des gens riches et délicats ou des seigneurs dont les fonctions sont de gouverner la république ; chacune d'elle devra être adaptée à l'usage auquel elle est destinée. La distribution des édifices doit sans faute être faite pour qu'ils conviennent au rang des personnes qui les habitent (2).

A QUELQUES AMIS

XVII

Au prudent jeune homme Gherardo Perini (3), *à Pesaro.*

[Florence, février 1522.]

Tous vos amis et moi avec eux, mon très cher Gherardo, et plus que tous, ceux que vous savez vous aimer davantage, se sont grandement réjouis en recevant du très fidèle Zampino votre dernière lettre qui nous donne de très bonnes nouvelles

(1) Vitruve : « Une autre partie de la distribution est d'avoir égard, dans la construction d'un bâtiment à l'usage auquel on le destine, à l'argent qu'on y veut employer, et à la beauté que l'on veut qu'il ait, parce que suivant ces diverses considérations, la distribution doit être différente, car il faut distribuer une maison de ville autrement qu'une maison de campagne, laquelle doit être appropriée aux usages domestiques d'une telle propriété. La maison qu'on bâtit pour gens d'affaire doit être autrement disposée que celle qu'on fait pour des gens heureux et délicats ou pour des grands personnages dont les fonctions sont de gouverner l'Etat. Il faut enfin ordonner diversement les édifices selon les différentes conditions de ceux pour lesquels on bâtit. »

(2) A la suite de cette lettre, San Gallo étant mort, le Pape chargea Michel-Ange de continuer les travaux du palais Farnèse. Une partie des pierres fut prise au Colisée et au théâtre Marcellus. Michel-Ange voulait construire une seconde cour qu'il aurait décorée des antiques de la collection Farnèse (maintenant à Naples) et relier le tout par un pont sur le Tibre conduisant à la Farnésine. La mort l'empêcha de réaliser ce projet.

(3) D'après Romain Rolland (Cahiers de la quinzaine), c'est vers 1522 qu'il rencontra Gherardo Perini, « le plus ancien de ses amants idéaux, de ses rêves vivants... »

de votre santé. Et bien que l'amabilité de votre lettre exige une réponse, je ne me sens pas capable de la faire. Je vous dis seulement ceci : que nous tous vos amis sommes également en bonne santé ; et tous nous nous recommandons à vous, spécialement ser Giovan Francesco (1) et le Piloto (2).

Espérant que vous serez bientôt ici, je pourrai vous faire cette réponse de vive voix, plus explicitement, et vous parler en détails de choses qui pour moi sont importantes.

Au jour je ne sais lequel, en février selon ma servante.

Votre fidèle et pauvre ami (3).

XVIII

A messer Tommaso dei Cavalieri (4), *à Rome.*

[Florence, 1er janvier 1533.]

Inconsidérement, messer Tomao mon très cher Seigneur, je me mets à écrire à Votre Seigneurie, non pas pour répondre à une lettre reçue de vous (5), mais plutôt cédant à un premier mouvement, comme si j'avais à passer à pied sec ou par un gué comme un petit fleuve n'ayant que très peu d'eau. Quand j'ai eu quitté la plage, ce n'est pas un petit fleuve que j'ai trouvé, mais l'océan avec d'énormes vagues est apparu devant moi ; si bien que si je le pouvais, pour ne pas être entièrement submergé, je retournerais volontiers à la plage que je quittai d'abord. Mais puisque je suis là, je me ferai un cœur de roc et j'irai en avant. Si je n'ai pas l'art de naviguer sur l'onde, à travers la mer de votre précieux génie, celui-ci m'excusera et ne méprisera pas mon insuffisance ; il n'attendra pas de moi ce que je n'ai pas.

Celui qui est unique en tout, en aucune chose ne peut avoir de compagnon. C'est pourquoi Votre Seigneurie, lumière de notre siècle, unique au monde, ne peut se satisfaire de l'œuvre d'aucun autre, puisqu'il n'a ni semblable, ni égal. Et cepen-

(1) Francesco Fattucci, chapelain de Sainte-Marie-des-Fleurs.

(2) Giovanni di Baldassare surnommé le Piloto, orfèvre florentin qui accompagna Michel-Ange lors de sa fuite à Venise pendant le siège de Florence.

(3) Michel-Ange signe son nom et son prénom en dessinant un ange, c'est-à-dire une tête et deux ailes, et trois boules, deux appareillées et une posée dessus. (Le pape Léon X en 1515 avait octroyé aux Buonarroti le droit de placer dans leurs armes les boules de Médicis.)

(4) Michel-Ange connut Cavalieri, gentilhomme romain faisant de la sculpture, pendant l'automne de 1532. Une vive amitié les lia, qui ne se démentit jamais. Cavalieri assista aux derniers moments de Michel-Ange.

(5) Le matin même il avait reçu la première lettre de Cavalieri.

dant si, parmi les choses que j'espère et promets de faire, quelqu'une lui plaisait, je la trouverais beaucoup plus favorisée que bonne par elle-même.

Si jamais, comme je l'ai déjà dit, je savais être certain qu'une chose quelconque pût plaire à Votre Seigneurie, je lui consacrerais tout le temps présent, et tout celui qui me reste à vivre. Et je souffre infiniment de ne pouvoir reprendre le passé, afin de vous servir beaucoup plus longtemps que je ne pourrai le faire seulement avec l'avenir qui sera court parce que je suis trop vieux. Que vous dirai-je de plus ? Lisez le cœur et non la lettre, parce que « la plume ne peut pas traduire exactement la bonne intention ».

J'ai à m'excuser de ce que, dans ma première lettre, je me suis montré étonné et surpris de votre étrange talent. Je m'en excuse ici, parce que j'ai reconnu depuis dans quelle erreur je fus. On doit tout autant s'émerveiller de voir Rome produire des hommes divins, que de voir Dieu faire des miracles.

[Il existe deux autres versions presque identiques de la lettre précédente ; nous ne citons ici que la première :]

Très inconsidérément je me mets à écrire à Votre Seigneurie ; et je serais très présomptueux de l'entreprendre, si ce n'était pour moi un devoir de répondre à la lettre que j'ai reçue de vous. Combien plus depuis que j'ai reconnu mon audace, après avoir lu et avoir apprécié celle que votre Grâce m'a écrite. Bien loin de me paraître à peine né comme vous me le dites dans votre lettre, il me semble, au contraire, que vous avez eu mille autres vies en ce monde. Quant à moi, je ne me croirais pas né ou en réalité je me croirais mort-né et me jugerais la disgrâce du ciel et de la terre, si par votre lettre je n'avais vu et été convaincu que Votre Seigneurie voulut bien accepter une de mes œuvres. Cela m'a causé un très grand étonnement et non moins de plaisir ; et s'il est vrai que vous sentez en vous, comme vous me l'exprimez, de l'estime pour mon œuvre, s'il arrive qu'une d'elle satisfasse votre désir et qu'elle lui plaise, je la tiendrai pour beaucoup plus heureuse que bonne. Je n'en dirai pas plus.

Il convient de laisser dans la plume plusieurs choses à répondre pour ne pas vous ennuyer, et Pierantonio, le porteur de cette lettre, saura et voudra bien suppléer à ce qui manque.

En ce premier jour — pour moi si heureux — de janvier.

Il serait juste de nommer par leur nom les choses qu'un homme donne à celui qui les reçoit, mais par bienséance je ne le fais pas ici.

XIX

A Frère Sebastiano del Piombo.

[Florence, juillet 1533.]

Mon cher compère. — J'ai reçu les deux madrigaux (1) et ser Giovano Francesco les a fait chanter plusieurs fois. D'après ce qu'il me dit, on les tient pour d'admirables choses en ce qui concerne le chant ; les paroles ne méritaient pas de telles louanges. Vous l'avez voulu ainsi, cela m'a fait à moi-même un très grand plaisir. Dites-moi, je vous prie, comment je dois me conduire envers celui qui a fait la musique. Je tiens à paraître le moins possible ignorant et ingrat.

De l'œuvre d'ici (2), je n'écrirai rien d'autre pour l'instant, parce qu'il me semble en avoir parlé suffisamment ces jours-ci. Je me suis ingénié, autant que je l'ai pu, à imiter la manière et le style de Figiovanni (3) dans tous les détails, parce qu'il me semble très commode à qui veut dire beaucoup de choses. Ne montrez pas ma lettre.

Vous avez donné la copie des susdits Madrigaux à messer Tomao (4), je vous en suis très obligé, et vous prie, si vous le voyez, de me rappeler à son souvenir un nombre infini de fois. Quand vous m'écrirez, parlez-moi de lui pour me le tenir présent à l'esprit. Si je ne devais plus y penser, je crois qu'immédiatement je tomberais mort.

XX

A messer Tommaso dei Cavalieri, à Rome.

[Florence, 28 juillet 1533.]

Mon cher Seigneur. — Si je n'avais pas cru vous avoir donné la certitude du très grand et incomparable amour que je vous porte, le grave soupçon que je vois dans votre lettre, où vous semblez croire que je ne vous ai pas écrit parce que

(1) Madrigaux de Michel-Ange mis en musique par Costanzo Festa et Concilion, chanteurs de la chapelle du Pape.
(2) Tombeaux des Medicis.
(3) Michel-Ange parle ici de ses poésies.
(4) Tommaso dei Cavalieri.

e vous oubliais, ne m'aurait pas paru étrange et ne m'aurait pas étonné. Mais ce n'est pas chose nouvelle ni qui puisse provoquer l'étonnement, tant d'autres choses allant à l'envers, que celle-ci elle-même aille à rebours. Ce que Votre Seigneurie me dit, je pourrais le lui retourner, mais peut-être le fait-elle pour m'éprouver, ou pour rallumer un feu nouveau et plus ardent, si plus ardent il peut être. Mais qu'il en soit comme vous voulez. Ce que je sais, c'est qu'à cette heure je ne peux pas plus oublier votre nom que l'aliment qui le fait vivre. Et même, oublierais-je la nourriture qui me fait vivre, et qui misérablement ne nourrit que mon corps, plutôt que votre nom qui nourrit le corps et l'âme, remplissant l'un et l'autre de tant de douceur que je ne peux sentir ni l'ennui ni la crainte de la mort, tant que je le garde en ma mémoire. Si mes yeux avaient aussi leur part, pensez en quel état je me trouverais.

[De l'autre côté de la feuille est la variante suivante :]

... et si cependant vous en étiez certain et vous l'êtes, vous auriez dû, et vous devez penser que celui qui aime a très grande mémoire et peut autant oublier les choses qu'il aime ardemment qu'un affamé la nourriture qui le fait vivre; et même un homme oubliera-t-il beaucoup moins l'objet aimé que l'aliment qui le nourrit, parce que celui-là nourrit le corps et l'âme; le premier avec une très grande sobriété, et l'autre avec une heureuse tranquillité, et dans l'attente d'éternel salut.

XXI

A messer Luigi del Riccio (1), mon cher Seigneur et fidèle ami.

[Rome 1542.]

Messer Luigi, mon cher Seigneur. — Mon amour a ratifié le don que j'ai fait de moi-même; quant à l'autre contrat que vous savez, je ne sais maintenant ce qu'il faut en penser. Je me recommande à vous, et à messer Donato et au troisième, après ou avant, comme vous voudrez.

Votre, bien torturé,

MICHELAGNIOLO BUONARROTI,

Vieux souvenir d'un feu qui n'a pas été reconnu.

Traduit de l'italien par M. C. MARTIN.

(1) Un des meilleurs amis de Michel-Ange.

ASPECTS SENTIMENTAUX

DU

FRONT ANGLAIS[1]

Say, is there Beauty yet to find ?
And Certainty ? and Quiet kind ?
Deep meadows yet, for to forget
The lies, and truths, and pain ?... oh ! yet
Stands the church clock at ten to three ?
And is there honey still for tea ?

(RUPERT BROOKE.)

MIRAGES

Du monticule de débris qui fut jadis un moulin-à-vent on découvre ce que les guides futurs appelleront un beau point de vue sur le champ de bataille.

Le sol est creusé de tranchées que recouvre maintenant une végétation sauvage exaltée, et toute une ville souterraine aux voies obscures s'étend sous nos pas.

Le beau soir. C'est l'heure du réciproque bombardement vespéral, grondement ininterrompu que ponctuent parfois de coups plus forts les grosses pièces cachées sous des feuillages.

Le beau soir se change en belle nuit. La campagne vallonnée et médiocrement décorative a disparu. Une uniforme teinte gris bleuté recouvre toutes choses. Et les bruits s'amplifient. Des murmures s'élèvent.

Immédiatement derrière nous des soldats jouent au cricket (c'est l'heure où, dans les campagnes anglaises, des jeunes gens flâneraient, les jeux finis, bras nus; ah! flanelles blanches et

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 437.

azons verts et soir infiniment, pacifiquement tendre; ils se-aient en retard pour dîner), et le bruit sec de la balle contre « bat » détone parfois entre deux arrivées d'obus. Guerre sports encore. Toujours. Contraste presque trop évident, tendu, qui fait « note d'époque », comme l'on voit, sur des ravures anciennes, des soldats empanachés qui jouent aux és, se servant, comme d'une table, d'un tambour.

Cependant, des pays nouveaux s'offrent à nos yeux consen-nts. O charme amer des mirages !

La nuit n'a point apporté de fraîcheur et la poussière plane mme un brouillard au-dessus du village invisible. On la evine plutôt.

Non ! C'est la brume... A la marée montante, le vent du rge la dissipera. Regarde, regarde, mon camarade, voici les mières du port, et le phare au bout de la jetée commence de riller; et ces petites lueurs, c'est la côte, n'est-ce pas? De l'au-e côté de la baie, il y a des rochers roses couverts d'algues unâtres ; et quand la vague les agite doucement et les dé-lace, on voit qu'elles sont brunes à leurs racines comme les heveux d'une femme qui a cessé de se teindre. Il y a aussi u sable très blanc et très fin; comme il étincelait au soleil autre jour et qu'il était tiède !...

Comment, encore un feu d'artifice ?

Mais non, ces fusées multicolores, cette lueur blafarde, ces latements rougeâtres, quelles scènes n'éclairent-ils pas ? La te prochaine, on ne peut encore y aborder et les vagues ne nt point marines, mais humaines, qui s'y brisent sur des rocs uleur de sang. Feux de bivouac sur la colline, ô vision déchi-e ! Tant de liens nous rattachent et nous ne pouvons plus us échapper.

Près d'un shrapnel qui éclate trop haut, au-dessus d'un is déchiqueté, passe une étoile filante, ah ! si pathétique, probable et sans but. Effet, on peut le dire, manqué. Ah ! uvre Nature, ton tonnerre même et tes éclairs, tes manifes-tions les plus cataclysmales...

—

AMBULANCE

L'ancienne église, désaffectée, devenue cinéma, puis maga-n d'approvisionnements, puis salle de récréation de la Y.

M.C. A., s'avère maintenant un décor assez théâtral d'ambulance avancée.

Un rideau de toile khaki divise en deux parties la nef : à droite, les blessés qui arrivent attendent d'être pansés ; à gauche, ceux déjà soignés, l'heure de l'évacuation vers les hôpitaux de l'arrière. Paisiblement. Assis sur les bancs de chêne, ils se tiennent comme des enfants très sages.

Tandis que dans le chœur des médecins en toile blanche évoluent, se penchent et s'agenouillent, comme firent jadis sur ces mêmes dalles des prêtres en surplis. On n'entend ni cris ni gémissements et, seulement, de temps à autre, le sifflement d'une respiration précipitée ou celui d'un obus qui passe au-dessus de nous.

Et ils sortent, ces soldats, seuls ou soutenus, et, s'arrêtant devant une porte de confessionnal campée sur deux tréteaux qui sert de buffet improvisé, ils se réconfortent d'une tasse de bouillon ou d'un sandwich, et réclament la classique cigarette qui ne quitte jamais leurs lèvres, — dernière attitude voulue de ceux même qui souffrent atrocement.

Bientôt, convalescents, et tout habillés de langueur, ils souriront à cette campagne anglaise que Stendhal décrivait comme la plus attendrissante du monde.

Au dehors, parmi le brutal contraste d'ombres et de lumière crue que créent les lampes à acétylène, romantiquement couchés sur les pierres tombales qui entourent la vieille église des blessés saxons, eux aussi, attendent leur tour de pansement.

—

PAR UNE NUIT CALME

Pendant trente-six minutes il ne se passa rien, après quoi il y eut un grand nombre de fusées éclairantes, dont trois rouges en rapide succession. Ensuite on vit s'élever une grande colonne de fumée d'un noir assez intense qui, quarante-trois secondes plus tard, tourna graduellement au blanc. Bruit d'explosion. Silence.

A droite, deux fusées encore, de couleur verte. Silence toujours. Nulle canonnade et à peine de rares coups de fusil. Dans leur tranchée, les Allemands causent ; on entend distinctement le bruit des voix, et leurs rires rauques.

A quatre heures cinq,un coq chanta. Lueur livide d'un jour sans soleil qui commence : les tranchées crayeuses, les herbes jaunissantes, les chemins gris-pâle, quelques fleurs blanches émergent les premières de l'obscurité. Sons de cloches lointaines. (Ah ! dans ce village la vie continue, paisible, fraternelle,dans des villes aussi; et nous la trouvions quotidienne...) Des pas qui s'approchent. La relève.

—

MOODS

Ces papiers salis, froissés, ces fragments à qui destinés, manifestations d'une âme à la fois amusée, inquiète et ardente, — un irrévocable anonymat magnifie pour ainsi dire leur qualité et leur donne une importance en somme testamentaire ; car quelle tranchée ou quelle tombe abrite celui qui prit soin de noter ces phrases, anxieux de calmer son émotion ou de s'expliquer à soi-même, étiqueté soigneusement par une citation, son état d'esprit du moment ?

Il y avait d'abord sur une première page un « essai de justification des procédés allemands d'après des documents très anciens et irréfutables » et que seuls les adeptes du « Higher Criticism » oseraient critiquer, — quelques lignes du Deutéronome :

« Et après que l'Eternel ton Dieu t'aura livré la ville, tu en feras passer tous les mâles au fil de l'épée. Mais tu prendras pour toi les femmes, les enfants, tout ce qui sera dans la ville, tout son butin, tout le bétail, et tu mangeras les dépouilles de tes ennemis que l'Eternel ton Dieu t'aura livrées »,

suivies de l'exclamation que Dostoievski met dans la bouche d'un des frères Karamazov :

« Non, la vie est pleine, la vie est belle sous terre aussi. Tu ne croirais pas, Alexey, à quel point cette avidité de vivre s'est emparée de moi. Qu'est-ce que la souffrance ? Je ne la crains pas, quoiqu'elle soit inépuisable. Il me semble que j'ai tant de force en moi qu'il me serait facile de vaincre toutes les souffrances, pourvu que je puisse sans cesse me dire : je suis. »

Moods encore le :

« Dans les jardins — de nos instincts — allons cueillir —

de quoi guérir » (en français cette fois), parallèle sans doute à quelle semblance d'aventure.

Et des fragments de journal : nulle autre distraction pendant ces repos que les harmoniums non inviolables et navrants qu'on rencontre dans les horribles petites églises d'ici avec un maître-autel Louis XIV, et qu'on étonne d'un bout de Petrouchka ou de Bach. — Etre tué par un maître d'hôtel du Savoy à qui, jadis, on aura peut-être donné un pourboire trop généreux ; quelle lamentable comédie !

Puis un commencement de parodie, française encore : « Ou si ces guerres, dont tu gloses, figurent un souhait de tes sens fabuleux, Fauve !... »

Et cette finale, sanglotante et inachevée apostrophe : Ecoute, il y a tant de choses que je voudrais te dire. Non, il ne suffirait pas de les dire ; il faudrait, je voudrais les crier...

O vie inachevée aussi, jeunesse qu'on devine certainement éclatante qui ne jouira plus de la « douce clarté du jour » ! Inconnu qu'on aurait aimé, — ces quelques phrases qui te plurent, en guise de fleurs, parmi les blés qui un jour te recouvriront.

—

L'ARRIVÉE DES PRISONNIERS

Dans la nuit, dans la pluie, ils arrivent à pas pesants, bottes boueuses et tuniques déchirées ; une barbe de plusieurs jours leur fait la figure plus tirée et plus sale ; et ils entrent craintivement dans la cour de ferme où ils vont passer la nuit, encadrés par les sabres de l'escorte qui, lorsqu'ils se heurtent à la projection d'une torche électrique, brillent brutalement.

Leurs yeux gardent une expression un peu hagarde d'avoir vu tant d'horreurs confuses. Impression de peurs obscures et de combats sans salut. Certains sont placides. A quoi pensent-ils ? Pensent-ils même ? Mais d'autres manifestent une évidente satisfaction de ne plus être là-bas ; saufs enfin, si captifs.

Il y en a de très jeunes, imberbes, avec des yeux clairs d'enfant, et il y en a des vieux avec des figures glabres et des lunettes presque intellectuelles, et d'autres aux mains calleuses de paysan.

Avant de les interroger, on leur fait vider leurs poches, et,

au besoin, on les fouille. Lamentable étalage. Voici des crayons aux couleurs allemandes, des bouts de ficelle, des enveloppes maculées, des couteaux, des morceaux de pain, des cartes postales illustrées, ah ! si parfaitement laides, ciels bleus et montagnes vertes. Voici un étui en métal qui porte d'un côté une Croix de Fer et de l'autre un portrait de Hindenburg (et à l'intérieur une boîte d'allumettes avec ces mots : « Protégez la main-d'œuvre belge »). Des cartes postales encore, mais oui, transparentes ; et des photographies de famille, des souvenirs pitoyables.

En apparence impassibles, les policemen trient tout ce butin, mettant de côté les renseignements utiles. Leur brusquerie masque-t-elle une émotion lorsqu'ils rendent aux prisonniers ces épaves de leur vie intime ?

Presque sympathiquement on les réconforte de thé chaud, de « *bully beef* » et de biscuits ; puis on les interroge.

Et, attendant leur tour, ceux qui ont habité l'Angleterre se lancent, timidement d'abord, dans des conversations en anglais avec leurs gardiens. S'enhardissant, ils sentimentalisent ensemble sur « Blighty » et les joies de la paix. Le *sporting spirit* anglais peut se permettre ce luxe.

—

BOIS MORT

Partout ailleurs, quand les vents successifs secouent les arbres, les feuilles jaunissantes commencent de tomber. Mais ici, dans cette contrée étrange et chaotique, où le terrain se montre paré de trous en forme d'entonnoir, de tranchées d'une blancheur inattendue, de redoutes garnies de sac de terre, de caves béantes, de végétation artificielle et d'effrayants « bunkers », — les saisons n'ont plus d'influence.

Ici, il y a quelques semaines à peine, ce fut la clameur immense de la bataille. Maintenant les herbes et les orties recouvrent déjà des tas de pierres pas très hauts qui furent des demeures. Et cela ne semble pas très étrange ni cette vaste désolation.

Ce qui étonne, ce n'est pas le village reconquis, écras épar le bombardement et le combat, ni que des centaines de corps soient enterrés sous ces décombres que nous foulons, mais l'aspect de ce petit bois.

La route le partage en deux parties inégales et des branches charmantes l'ombrageaient jadis. Sans doute en cet endroit le sol n'était jamais très sec, et l'herbe des talus se mélangeait de mousse. Et ces arbres maintenant, pathétiquement inoubliables, troncs déchiquetés, branches brisées, écorce blessée, sans une feuille, squelettes d'eux-mêmes, mais debout avec des allures presque grotesques de fagots en fort mauvais état fichés en terre, pour simuler un bois d'hiver, par un camoufleur peu habile.

—

CONVERSATION

Ces soldats qui conversent, couchés sur le talus d'un petit canal latéral et stagnant, s'ils s'attristent, se plaignent et exhalent leur mauvaise humeur en un langage véhément d'une richesse en jurons vraiment inimaginable, ce n'est point qu'ils soient découragés; mais la poussière plus dense, les mouches plus innombrables, la journée plus étouffante encore que d'habitude, et une inconsciente sentimentalité les forcent de se soulager ainsi. (Et cet orage qui n'éclate pas.)

Leurs paroles banales, leurs considérations sur la guerre voilent d'autres pensées dont ils ignorent la qualité et presque l'existence.

Nostalgie informulée de ces âmes obscures.

... Matches de cricket à l'Oval, soirs tendres et paresseux sur la Tamise encombrée, coquillages au vinaigre des thés de Margate, odeur puissante et délicieuse des grands bars aux lumières violentes, bruits invisibles dans le brouillard de novembre, soleil de juin sur l'herbe presque trop verte des Parks, et cette étonnante Oxford street. Et Londres, Londres un samedi soir...

Tandis que dans l'eau attristée, à peine liquide de ces canaux, se reflètent les ciels lourds et les nuages d'ici, gras comme des vaches flamandes.

—

LA MAISON ABANDONNÉE

Personne ne nous reçoit sur la marche de la porte ouverte. Quelle tranquillité effarante règne à l'intérieur. Voici la table encore servie, les restes d'un repas inachevé, une bouteille où

du vin achève de moisir. Des gestes familiers, cruellement interrompus, semblent hanter la demeure et la peupler de fantômes. Silence étouffant que les gloussements des poules ne troublent même plus. Et l'horloge a cessé de vivre.

Quelques rats s'éparpillent au bruit de nos pas. Ce sont eux les seuls locataires.

Mais quand et vers quel ailleurs se sont-ils enfuis, égarés et pleurants, ceux dont la forme se moule encore au creux des matelas en paille d'avoine? Savent-ils que leur maison presque intacte se meurt de leur départ, et que l'herbe commence déjà entre les pierres du seuil sa lente invasion?

—

LA ROUTE

Elle est droite et belle. Elle est sonore. Escortée de hauts arbres et de poteaux télégraphiques calmes, solides, qui n'ont pas l'air improvisé de ceux de *là-bas*, elle va vers le rivage.

L'herbe reste verte qui l'encadre, les pâtures inviolées et ces bois pacifiques sans batteries cachées ni tentes camouflées. Voici des fermes, des auberges, des bœufs, des champs qui regardent passer la route. Oh! que c'est donc la grand'-route! Elle ne saurait aller que vers la mer. Et on dirait qu'elle n'a pas le sens de l'heure présente.

Au bout de ce ruban qui se déroule, kilométriquement blanc, il y a des faubourgs, une ville, un port, une plage.

Ces villas assez ridicules, endormies, persiennes pathétiquement closes, qu'attendent-elles? Elles ont leur allure habituelle de villas qui, l'hiver, attendent la saison d'été et non pas quelque chose d'autrement important. Rien de plus.

La mer est grise. Des mouettes volent, plongent et repartent. Au coucher du soleil, il va recommencer à geler.

Jadis, certains soirs tièdes, nous regardions deux petites lumières qui brillaient sur la côte anglaise. Ces souvenirs sont bien attendrissants. Pour un peu, bêtement, je m'étonnerais de l'indifférence des choses inanimées. Ah! retournons vers le Mess amical au lieu de frissonner en sentimentalisant sur ce sable glacé.

Voici la route sonore. Elle va toujours, fidèle, vers le rivage comme une noble rivière infaillible dont, pour rentrer, il nous faut remonter le tranquille courant. Et si nous n'en

voyons pas les phares, la côte anglaise est toujours là. (Dirai-je qu'elle est « un peu là »?)

Elle attend, elle attend, presque sans impatience, comme la villa d'été endormie sur la dune, le retour d'une heureuse et paisible saison dont toutes les heures seront claires.

Mais elle ne dort pas, elle veille.

BERTIE ANGLE.

EN PENSANT A DEMAIN.....

RÉFLEXIONS SUR UNE VIEILLE PRÉFACE

—

Je ne crois pas au don de prophétie. Et si l'événement, d'aventure, vient sanctionner telle prévision — espérance ou crainte, — mon plaisir est de la chicaner pour le bonheur qu'elle y a eu. Vous me direz que j'y perds d'autres joies. Tant pis ! J'ai donc relu sans plus d'étonnement qu'il n'est raisonnable ce passage de la préface la plus forte probablement et la plus substantielle qu'ait écrite Alexandre Dumas fils :

Ce ne sera plus par armées de deux et trois cent mille hommes, comme nous venons de le voir tout récemment avec épouvante, que les peuples se rueront les uns sur les autres, ce sera par masses de millions d'hommes... que les races humaines se heurteront. La science aura fait de tels progrès qu'on pourra se battre sur la terre et dessous, sur les mers et sous les flots, dans les airs peut-être. C'est par centaines de mille que les cadavres engraisseront ces terres indifférentes, qui cultivées pourraient nourrir vingt milliards d'habitants et dont le milliard et demi qui les occupent se disputent avec acharnement le désert et la stérilité ; on aura des foudres qui incendieront des villes entières, on chargera des mines qui feront sauter des quartiers du globe.

Et voici le drame effroyable, logique peut-être, mais non point selon la logique de Dumas, n'ayant pas pour acteurs ces personnages de féerie : l'Orient et l'Occident, mais tout de même se jouant implacablement de l'Est à l'Ouest, sur la scène dite, avec le titre qu'il lui donna : « Le choc des Haines ». Peut-être mesura-t-il déjà, au lendemain de la cérémonie de Versailles dans la Galerie des Glaces et de la conférence de Londres, la chute que le monde venait de faire sous la rude

poussée de Bismarck et l'incroyable effort de morts et de ruines qu'il lui en coûterait pour se remettre debout et reprendre la grand'route ? Mais ceci n'est point mon sujet. C'est de théâtre que je désire vous parler. Et si je montre un prophète de la guerre, c'est encore l'auteur dramatique que j'y veux bientôt retrouver.

Il y a dans cette préface de *Monsieur Alphonse* deux parties différentes, singulièrement inégales, la première exposant les idées générales de l'écrivain, la seconde démontrant la réalisation de ces idées à la scène ; deux parties que sépare un tiret, lequel, à défaut d'une double raie profonde, a bien raison de se trouver là. Il marque, à la vérité, cette place fameuse où la pensée vient se grimer pour entrer au théâtre. Car il faut penser tout d'abord, et voilà bien le pis ! Méditer son œuvre n'est point chose commune. C'est toute la gloire de quelques-uns, et c'est l'excuse de quelques autres. Mais qu'il y ait failli, c'est un reproche qu'on ne fera pas à Dumas. Ses péchés sont contre l'art, non contre l'esprit. Il fut du temps des causes ingrates et du bon sens pédant, au lendemain des jours de Scribe, qu'il était question d'oublier. Il fut la dupe d'une poétique, mais creusa dans l'idée plus avant sans doute qu'on ne l'accorde. Et nous, qui nous haussons aujourd'hui sur la pointe des pieds pour regarder l'avenir, nous pouvons nous retourner un instant, écouter ce témoin vieilli, et, s'il doit mourir, devant qu'il ne meure, tracer son testament pour les âges prochains.

A l'époque où Léopold Lacour avait à prouver dans la *Revue de Paris* que M. Dumas n'avait écrit que du Dumas, et non de l'Ibsen — voire et surtout dans la *Femme de Claude*, où l'on trouve l'auteur tout entier « au paroxysme d'une crise d'encéphalite », l'éloquent critique opposait le « Symbolisme catholique » de l'auteur français au « protestantisme anarchiste » de l'illustre norvégien. Or, que l'auteur du *Père Prodigue* et du *Fils naturel* ait eu, pour ainsi dire, la hantise de l'idée de famille — selon lui d'essence divine ; — qu'il se soit principalement attaché à la vouloir plus libérale et plus compréhensive, au point que tant d'audace lui fut — comme de juste — imputée à perversion ; qu'il n'ait eu garde de représenter l'individu sous les espèces d'un « microscome sacré », c'est ce que nul, je pense, ne viendra contester. Et j'opine que

le moi lui parut haïssable. Du moins eut-il, un certain jour, — et c'est où je voulais en venir, — de profondes et claires inquiétudes, songeant aux imminentes sollicitations de ce moi... « à ces implacables revendications d'instinct, qui montent comme des marées circulaires, pour finalement submerger les admirables commandements de Dieu ». Il n'était pas croyable que l'homme pût « adresser éternellement des prières stériles et maintenir son obéissance onéreuse à ce Dieu incessamment modifiable, sans miséricorde et sans confiance ». Le jour devait venir où, la révolte succédant à la lassitude, l'homme dirait au Créateur : « Garde ton secret, cache-toi dans ton éternité, derrière ton ciel impénétrable : quant à moi, il me reste à tirer le meilleur parti possible de ce domaine terrestre que tu ne peux pas me reprendre et que tu me fais payer si cher. » — Lisez cette préface. Nietzsche en eût signé des passages, et Stirner, et tous les docteurs de l'égoïsme, le plus sérieusement du monde. Et je ne parle point de l'anarchisme tempéré de l'auteur de *Rosmersholm*, qui eût pu y puiser des leçons de rigueur.

Lorsque nous voyons, en effet, et l'immense douleur que les hommes éprouvent de la perte de ceux qu'ils aiment, et avec quelle rapidité ils s'en consolent... ne pouvons-nous pas dire qu'il serait bien plus simple, puisque le cœur arrive toujours à la consolation, qu'il y arrivât tout de suite ? A quoi ont donc servi tant de désespoirs, tant de cris, tant d'imprécations, tant de larmes ? A rien. Ceux qui pleuraient sont allés rejoindre à leur tour ceux qu'ils avaient pleuré, après les avoir presque toujours oubliés depuis longtemps ; et de tant de douleurs quelle trace reste-t-il ? Quel bien ? Quelle utilité ? S'il doit y avoir encore, pendant des millions d'années, des gens qui mourront, est-il bien nécessaire qu'il y en ait d'autres qui les pleurent, qui s'habillent de noir, suivent un convoi, croient à une douleur éternelle, pour recommencer à rire comme par le passé ? A quoi bon tout cela ? Que de temps perdu ! Quelle duperie ! »

D'ailleurs, quel est donc le but des religions, des philosophies, si ce n'est de nous mettre au-dessus de toutes les épreuves, de toutes les misères, de toutes les douleurs ? Eh bien, puisque la nature, en nous consolant tôt ou tard, nous démontre que les philosophies et les religions ont bien prévu, pourquoi ne pas nous consoler tout de suite, le raisonnement et la nature étant enfin d'accord ?

Et ces paroles, à l'heure où c'est la même épreuve pour tous

les cœurs, où le long cri d'espérance s'entend à peine dans l'immense concert de douleurs, ces paroles profanes exhalent comme un souffle méphistophélique. Il faudrait citer quarante pages, serrées, solides, lumineuses, qui nous montrent l'homme « préférant la liberté à la discipline, le droit au devoir, la jouissance au sacrifice, le plaisir à la peine », poussant droit à la découverte du bonheur par le chemin de la science « qui le mène à la glorification de la matière et au culte du fait ».

Et ce n'est pas une longue boutade. C'est le pessimisme loyal du catholique, éclatant en sanglots. C'est la défaite prochaine entrevue, et tous les désastres, « les destructions effrayantes, les guerres formidables »... la guerre, la nôtre, d'où sortira cependant — écoutez bien — « l'unité de la famille humaine ». Car les regrets du philosophe sont mêlés d'espoirs radieux que l'écho répète aujourd'hui... sans luxe d'expression, simplement. Ça se passe entre gens d'affaires. On prononce : « Société des Nations... » Le mot vient d'un juriste qui a beaucoup réfléchi. Et les cloches de la terre se taisent, n'ayant rien à ajouter.

Telle est la première partie de cette préface, pleine, angoissée, courageuse, où l'ami des femmes consent au féminisme, — montagne d'idées en travail, qui va donner bientôt des signes de détresse (hélas ! la seconde partie !) pour finalement accoucher d'une souris : *Monsieur Alphonse*. — « De ces réflexions et de beaucoup d'autres, nous confie Dumas, est née la pièce *Monsieur Alphonse*. » Comment ? Comment ? Cette mauvaise histoire ? Ces trois actes ? Est-ce là votre promesse ? Un déplaisant bonhomme, sans plus, l'épaisse et médiocre silhouette de Mme Guichard, le bel air spécieux de Montaiglin, et cette cachottière de Raymonde ? Voilà tout ? — Ce n'est guère ! Et nous sommes loin de compte !

Vous répondez : c'est le Théâtre. Et le théâtre, que voulez-vous, a des limites. Je vous entends. Il a même mieux que ça : une cage, avec des barreaux, contre lesquels, par intervalles, étant d'humeur hardie, il vient éprouver ses ailes. Tel directeur de scène subventionnée, fort habile homme, gentil d'esprit, attestera que l'on compte sept formules de pièces et pas une de plus. Dumas disait, en termes différents, que l'écrivain dramatique, pour faire exactement ce qu'il doit, est tenu de se

servir des moyens (ils sont peut-être sept après tout?) « auxquels les masses, instinctives et grossières, sont et seront toujours accessibles », sa première sagesse étant la crainte du montreur de chiens savants — qui fit une si cruelle concurrence à Gœthe, lors de la fondation du théâtre de Weimar.

Un instant, Messieurs! Divisons la question. Constatons, si vous le voulez, sans mélancolie et sans regrets inutiles, cette supériorité éternelle, selon toute apparence, du montreur de cabots. Il y aura foule chez lui, tandis que son voisin, montreur d'idées, fermera boutique et mourra sur la paille. C'est bien entendu. Il reste que l'art dramatique n'est point, pour cela, à beaucoup près, l'art d'amuser le monde. Et que si, depuis deux siècles et demi passés, le *Misanthrope* n'a pas fait salle comble, il demeure cependant, en dépit de *Tartuffe* et de *Don Juan* et de l'*Ecole des Femmes*, en dépit des sophismes, le chef-d'œuvre de Molière, qui n'eût pas été Molière sans le *Misanthrope*.

C'est une industrie fort honnête d'offrir de bonnes soirées aux gens. Et qu'il y faille du mérite et même du talent, ce n'est pas mon idée d'y contredire. On ne nous amuse pas tous les soirs! Mais je pense qu'il y a tout de même quelque part un art du poète dramatique qui doit donc obéir à la règle commune. L'art est désintéressé ou il n'est pas; et l'intention est la même, qu'on flatte les manies et les goûts d'un public, ou qu'on l'attaque de front, si l'on vise tout d'abord à l'émouvoir. Le public, je m'en fiche, répond Gabriel d'Annunzio à M. Hertz, ce n'est pas pour lui que j'ai écrit cette pièce, c'est pour moi. Est-ce bien là une boutade, comme l'affirme Capus, qui raconta récemment l'anecdote au cours d'une charmante causerie à la Société des Conférences? Je ne crois pas. Vous avouerez qu'il fallait dédaigner le succès, avec assez d'insolence et de fierté, pour donner coup sur coup le *Martyre de Saint-Sébastien*, la *Pisanelle* et le *Chèvrefeuille*. Il se fichait du public, on l'a beaucoup dit. On ne s'est mépris que sur le sens du verbe. L'art ne connaît qu'un souci et qu'une joie : lui-même. Non l'applaudissement. Certes, je ne dis pas que, pour avide qu'il soit d'air pur et d'espace, il n'ait pas à se souvenir que la salle de spectacle est sa propre maison. Mais qu'elle ne soit pas sa prison, tout est là.

Méconnaissez, niez cette simple vérité : si grands que vous

soyez, vous écrirez *Monsieur Alphonse*. Je me défends, pourtant, de répéter ici le procès de Dumas. D'avoir été l'auteur de *La Femme de Claude* et d'*Une visite de Noces* au premier âge de la Comédie moderne, alors que les meilleurs — férus de morale pudibonde et de raison arithmétique — marquaient le pas derrière Cuvillier-Fleury, cela donne droit, pour le moins, au respect. Et l'homme dépasse l'œuvre. Penseur pénétrant, sociologue généreux, philosophe avec de l'esprit, et du plus affiné, noble éminemment jusque dans sa manière d'être guindé. Après tout c'est encore une leçon — et mal méditée — de ce grand enseigneur qu'il nous ait déçus si souvent. Prenez la peine de lire la préface de l'*Etrangère*, après celle de *Monsieur Alphonse :* vous saurez le droit coutumier du théâtre et par quels sentiers on descend des hautes ambitions aux conclusions dérisoires. Chemins archi-battus, où il eût tellement mieux valu que la curiosité nous reconduisît aujourd'hui en pélerinage, au lieu que c'est l'habitude qui nous y mène toujours... Et nous y empêtre !

Car c'est une question de savoir si la conception de l'œuvre dramatique, depuis *Une visite de Noces*, s'est résolument tournée, avec d'autres intentions, vers d'autres destinées, ou si nous en sommes encore au même point, malgré les différences de ton, de couleur, et le choix plus savant des moyens. On connaît les illusions de Dumas sur la réceptivité et la tolérance des auditoires, les mots qui ne se peuvent prononcer, les gestes qui ne se peuvent faire, sans provoquer l'indignation et le scandale, et qui se prononcent et qui se font aujourd'hui couramment. Ce ne sont là qu'erreurs secondaires, dont nous nous piquerions à tort d'être exempts, — nous avons aussi des hardiesses qui seront les pudeurs d'un autre siècle. — Et nous sommes des sensibles, comme ils furent des vertueux. Nos pièces sont plus délicates, plus subtiles, plus tendres. Nous déclamons beaucoup moins, c'est vrai. Mais prenons garde justement que la déclamation pourrait bien n'être que le travers de l'éloquence : déclamer moins pour moins dire, le bénéfice serait mince. Et j'avoue que Lebonnard me plaît, même s'il déclame.

Ces exigences provisoires d'une époque et d'un public déterminés font naître une série de règles correspondantes qu'on peut appeler « les règles relatives » du Théâtre. Il en

est d'autres, capitales, qui sont érigées en « règles absolues » ne s'inspirant d'aucune préoccupation morale ou sociale et commandant à l'art dramatique lui-même. Absolues, en effet, car sans autre choix que de faire l'un ou l'autre, elles guident, en amies, le poète, ou bonnement l'étouffent. Demi-vérités, dont la plus fameuse, mille fois répétée, est que : « la scène ne pourra jamais dire tout ce que dira le livre.... le livre parle bas, dans un coin, portes et fenêtres closes.... le théâtre procède de la tribune et de la place publique. »

Et puis, ces croyances, plus ou moins avouées, et fortement apparentées les unes aux autres :

Tel est le public, tel il a été, tel il sera éternellement, un enfant ignorant et ne voulant rien apprendre, curieux et convaincu qu'il y a une quantité de choses très naturelles, très vraies, dont on ne doit jamais lui parler au théâtre, impressionnable et distrait, sensible et taquin, prêt à pleurer, prêt à rire, ayant horreur de la réflexion, ne refusant pas d'écouter des choses sérieuses, mais à la condition que ça ne durera pas longtemps, sinon il se met à causer, ou à bâiller, ou à dormir, à moins qu'il ne s'en aille; un enfant qui ne vieillit jamais, qui ne peut jamais vieillir, parce qu'il s'est assimilé le principe de l'éternelle jeunesse, de l'éternel amour, de l'éternel idéal, de l'éternel féminin, c'est-à-dire ce qui est toujours fermé à un raisonnement et toujours ouvert à une émotion. Vouloir modifier le public, autant essayer de dessaler la mer.

Le théâtre n'est toujours pour lui (le public) qu'un guignol plus ou moins grand et il écoutera toutes les philosophies que vous voudrez, pourvu que ce soit Polichinelle qui les lui dise.

Il lui faut (au théâtre) pour vivre, moralement et matériellement, la quantité de spectateurs moyens jointe à la qualité de spectateurs intelligents.

Pour retrouver au théâtre les réalités qu'il coudoie tous les jours, le public aime autant rester chez lui, et il a raison. Il ne pleure pas tous les jours, il ne rit pas tous les jours. S'il vient nous trouver, c'est pour pleurer jusqu'à ce qu'il suffoque, pour rire jusqu'à ce qu'il étouffe, pour être épouvanté jusqu'à ce qu'il tremble, pour être trompé jusqu'à ce qu'il croie.

C'est Dumas qui parle. Et maintenant, je pose à nouveau la question : Quel est le progrès du Théâtre, depuis la préface de *l'Etrangère*? Que savez-vous de plus? Que croyez-vous en moins? L'intrigue qui va tenir un public haletant, la situation exceptionnelle, les mots à effet et la poudre aux yeux,

dites-moi si l'on est sorti de là ! Et ce postulat que la scène n'a pas la haute destinée du livre ; qu'elle doit renoncer d'avance à de certaines visées, n'ayant ni droit ni pouvoir de tout exprimer, ce postulat qui blesse sans doute votre orgueil, qu'avez-vous tenté pour l'infirmer ? Quel effort héroïque, même voué à l'impuissance ?

Et si, par hasard, ce public n'était pas si difficile à modifier.... s'il n'avait pas à ce point horreur de la réflexion, et s'il voulait apprendre.... s'il en avait même un peu assez de votre guignol ?... S'il acceptait enfin de venir au Théâtre, non pour suffoquer de pleurs ni pour étouffer de rire, ni pour être abusé par les malices de Polichinelle, mais « pour qu'on lui découvre (je cite encore Dumas), pour qu'on lui révèle ce qu'il ne voit pas dans tout ce qu'il regarde tous les jours, et que l'artiste seul a la faculté de percevoir dans cet ensemble en apparence ouvert à tous.... » ? Si le théâtre, qui se trouve « avoir à sa disposition toutes les ressources dont les autres arts n'ont que quelques-unes », osait pourtant quelque jour en profiter, et, libre enfin, s'avisait de dire tout ce qui lui semble bon à dire, dans la manière nombreuse et le langage qui lui sont propres ?...

Mais c'est un rêve, n'est-ce-pas ?....

Oui, j'ai rêvé. J'ai fait ce rêve, une nuit, que le bruit des batailles avait cessé et que les hommes, revenus de l'enfer, écoutaient sans plaisir nos histoires tragiques, nos scènes de violence, en ayant vu bien d'autres. Ils jugeaient risibles nos infortunes, nos alarmes, nos épouvantes. Et l'intrigue la mieux ordonnée, le détail le plus pathétique se heurtaient à leur indifférence. Seul le rire trouvait grâce à leurs yeux.

Alors, il y eut quelqu'un pour concevoir l'idée de montrer à ces gens les heures de chaque jour, monotones, avec des joies soudaines et bruyantes, des peines médiocres et profondes, la vie quotidienne aux gestes familiers, l'existence facile qu'ils quittèrent pour la guerre et qu'ils vinrent retrouver, par un clair matin de soleil et de fête : et la réapprenant peu à peu, il s'aperçurent qu'ils ne l'avaient jamais connue. Et leurs âmes s'émerveillèrent....

Mais ce rêve n'est qu'un rêve. De quoi demain sera-t-il fait ? Non ! je vous le dis encore, je ne crois pas au don de prophétie.

VITALIS DE TOLEDO.

L'ÉPOPÉE AU FAUBOURG

TRIQUE
GAMIN DE PARIS

(Suite[1]*)*

—

L'Imagination... c'est encore le plus beau jouet des enfants pauvres.

VII
OUISTITI, GAGE D'AMOUR

Trique dormit douze heures d'un sommeil pesant et n'entendit point la rentrée bruyante de son père, ni son départ matinal pour l'usine.

Il rêva qu'il était mangé, vivant, par un cheval de corbillard. Quand il se réveilla, il fut tout surpris de se retrouver dans son lit.

Un goût d'amertume stagnait sur sa langue pâteuse. Il avait très mal à la tête et se souvint confusément qu'il s'était passé dans cette chambre, la veille, des choses terribles. Il se leva, s'habilla lentement, trouva dix sous sur la table et mangea sans pain le fromage de gruyère qu'il découvrit entre deux assiettes dans le placard de la cuisine. Puis il entr'ouvrit la porte du logement, regarda sur le palier, ne vit personne, rentra la tête, referma la porte et s'en alla s'étendre sur le lit. Viendrait-elle ?

Un vif désir de revoir Pépé, de lui parler, de la conquérir,

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 462.

et surtout de la ravir à la camaraderie des autres gamins, le tenaillait au cœur comme un tourment jaloux. Son impérieux besoin de dominer, d'être le maître toujours, se révoltait à la seule pensée que Pépé pouvait devenir « la poule » de Paps ou de Pancucule.

Et puis, n'avait-il pas affirmé à la face de tous que Pélagie était la sienne? Elle devait l'être coûte que coûte. Elle le serait.

Nul sentiment d'amour ne l'attirait encore vers la petite ; à peine cette curiosité sexuelle qui le faisait poursuivre les gamines de la maison, le soir, dans les escaliers.

Mais Pépé, nouvellement arrivée dans l'immeuble, était fille d'une magicienne qui parlait avec les morts. Tant de prestige et de mystère l'environnaient que Trique se devait à soi-même de la connaître avant tous les autres — le premier.

— Mince, dit-il soudain en se levant, où qu'est mon ouistiti?

Hier au soir, en rentrant, dans la rage de son dépit, il avait, en se déshabillant, semé ses vêtements aux quatre coins de la chambre. Et le ouistiti n'était plus épinglé sur sa blouse.

Il tomba sur les genoux et chercha son singe.

Il le retrouva sous le lit, emmitouflé d'un gros flocon de poussière. Il souffla dessus et lui redressa les pattes.

C'est à ce moment que Pépé sortit sur le palier. Elle alla secouer son paillasson par-dessus la rampe. Trique mit un œil à la serrure.

Pépé balayait maintenant, face à la porte du logement de Mme Prunelle. Elle était vêtue d'un des plus vieux corsages de sa mère, beaucoup trop grand pour elle et qui lui descendait aussi bas que son jupon de laine grise. Ce jupon, par contre, était très court. Quand la petite se penchait, on voyait presque tout son pantalon de couleur.

Trique ouvrit la porte.

La gamine fit aussitôt volte-face et lui tourna le dos.

— Bonjour, dit Trique, comment qu'ça va?

Pépé ne répondit point et balaya plus vigoureusement.

— Hé... comment qu'ça va ?

Pépé éternua dans la poussière.

— Tu rognes, reprit-il sans se décourager... t'es bête, t'sais... pour des blagues qu'on s'est dites... vrai, ça vaut pas l'coup d'se faire la tête... Hé... j'te l'donnerai... Tiens, j'te l'donne!

Toutefois il ne voulut pas lui tendre le ouistiti. Ce geste de

soumission l'humiliait. Il le piqua sur le bois de la porte, se recula de deux pas et dit simplement :

— Tu peux l'prendre !

— Quoi ? demanda la gamine en jouant l'étonnement.

— L'ouistiti, répondit Trique en le désignant du doigt.

— Ah ! fit Pépé avec indifférence.

Et elle se remit à soulever la poussière à larges coups de balai.

Trique était bien ennuyé.

Il hasarda :

— Alors, dis qu't'en veux pas... dis-le !... Hé, Pépé... quoi... t'en veux pas ? Si t'en veux pas... tiens... je l'fous en l'air..., tu verras !

Pépé s'appuya sur son balai, regarda le ouistiti, puis Trique, et comprit à l'exaltation du gamin qu'il ferait ainsi qu'il l'avait dit.

— Je l'fous en l'air... tout de suite... tu vas voir... Dis... t'en veux? oui... ou non ?

Elle avoua presque à voix basse :

— Oui... j'en veux bien.

— Alors, va l'prendre !

Elle hésita quelques secondes, puis s'y décida.

— Mince, gouailla Trique, c'que t'en fais, des magnes !... Maintenant, t'es contente... t'es plus fâchée, dis ?.. t'es plus fâchée ?

— Non.

— Alors rigole un peu !

Pépé fit voir ses dents dans un sourire consenti.

— Tu me l'donnes pour tout l'temps ? se renseigna-t-elle, n'osant croire à tant de générosité.

— Oui... tout le temps... à la condition qu'on « soye » des copains... Dis, c'est-i vrai qu'Paps i t'a pincé une patte ?

— Quand ?

— Hier soir.

— Oui, c'est vrai.

— Et qu'Pancucule i t'a demandé si qu'tu voudrais être sa poule ?

— Oui.

— Qué qu't'as répondu ?

— J'y ai répondu qu'il était bête.

— T'as raison, c'est un gas un peu « piqué »... Sa mère dit

qu'i pisse encore au lit... Et pis t'sais, quand j'y botte l'der, i crâne pas, non, i cane !.. C'est pas un homme !

Et, du haut de son mépris, il cracha bruyamment dans la cage de l'escalier.

— J'vais mettre mon p'tit singe dans mon plumier, marmota Pépé en se dirigeant vers sa demeure.

— Ho ! dit Trique, on peut voir comment qu'c'est chez toi ?

— Oui, acquiesca la gamine, mais fais pas de bruit et reste sur le paillasson.

Trique promit de ne parler qu'à voix basse.

La petite poussa la porte.

Trique avança la tête et s'étonna de ce que le logement de Madame de Sautère n'était point semblable à celui qu'il avait vu la veille au soir, en imagination.

Il le trouva du reste fort à son goût et l'examina curieusement.

Belzébuth attira d'abord son attention. Le hibou était perché sur le dossier d'une chaise, devant la cheminée. Une mince chaînette le retenait captif aux barreaux du siège.

— Tu vois, c'est là qu'i demeure, souffla Pépé en désignant la cheminée dont on avait relevé le tablier.

Le plumage de l'oiseau était d'un gris sale, d'un gris de cendre. On eût dit qu'il servait à balayer le foyer.

— C'est des blagues, remarqua Trique, ses yeux n'brillent pas comme t'as dit...

— Non, ça se voit la nuit, affirma la gamine.

— Tire z'y une plume pour qu'i bouge, proposa Trique, que l'immobilité de l'oiseau exaspérait.

Pépé s'y refusa.

— Alors laisse-moi i tirer, insista Trique en pénétrant dans la chambre.

Mais la gamine le repoussa, véhémente.

— Si tu ne restes pas tranquille, j'ferme la porte ou j'appelle moman !

Trique haussa les épaules :

— Quoi ! c'est un oiseau comme les autres... i fait des crottes !

— Non, i n'en fait pas ! répondit Pépé, péremptoire.

Trique, assagi, retourna sur le paillasson. Il pensait qu'il

serait sot de quereller encore Pépé alors qu'il venait de se défaire péniblement de son oustiti pour renouer avec elle d'urbaines et de sentimentales relations.

Il affecta de s'intéresser à l'ameublement.

— Y a un buffet ?

— Oui... parle pas si fort !

— Et une table... Tiens, qu'est-c'qu'y a sur la table?...

— C'est la boîte aux cartes et au petit tapis magique.

— Au petit tapis magique ?

— Oui... regarde.

Pépé ouvrit la boîte et déplia le tapis magique en drap noir, sur lequel se détachaient, découpés dans un morceau de toile blanche, une tête de mort et deux tibias en croix :

— Tu parles d'une gueule de macchabée ! pensa Trique tout haut et fort irrévérencieusement.

Pépé mit un doigt devant sa bouche, afin d'imposer le silence, s'assura que dans la chambre voisine sa mère dormait toujours et murmura :

— Attends, j'vas te montrer quéquchose !

Elle écarta doucement les battants du buffet.

Trique, attentif, retenait son souffle, les yeux écarquillés.

— Vise, dit Pépé.

Trique étouffa un cri de surprise.

Il y avait dans ce buffet une grande collection de fioles, à demi pleines, pour la plupart, de liquides opaques et colorés, toute une vaisselle ébréchée qui devait servir à quelque satanique cuisine, un filtre à café en fer blanc, une éprouvette à pied, deux bocaux de pharmacie et, pièce principale de ce bric à brac de sorcière d'opéra-comique, une petite cornue de grès dont le col avait été brisé.

Pépé expliqua :

— C'est pour moman... Elle fabrique des choses qu'on boit pour être heureux... Et pis c'est aussi pour les herbes vertes... Tu vois l'petit flacon, là ? C'est de la poison... Si que t'en boirais, tu mourrais su l'coup, voui, mon vieux !

— Qu'est c'qu'y a dans la boîte en bois?

— Dans quelle boîte ?

— Dans la celle du coin.

— Moman ne veut pas qu'on l'ouvre, celle-là.

— Pourquoi ?

— A cause que c'est des choses secrètes.

— Vrai, tu peux bien m'dire c'qu'y a dedans ?

— Non.

— Quoi... je l'dirai pas... Ta mère pionce. All'verra pas ! Montre-moi-le !

— Sans blague, tu l'diras pas ?

— Puisque j'te l'dis...

Pépé enleva le couvercle de la boîte. Trique, le cou tendu, pénétra dans la chambre, en silence, sur la pointe des pieds.

Dans cette boîte il y avait un étrange instrument d'acier, rappelant un peu le bec entr'ouvert d'un canard et dont les gamins ne connaissaient ni le nom, ni l'usage.

Il y avait aussi, dans un tube fermé par un tampon d'ouate, de longues tige très fines en caoutchouc durci.

— Mince, à quoi que ça sert ? s'étonna Trique.

— Je l'sais, répondit Pépé, mystérieuse; c'est pour les dames qui viennent quéqu'fois quand elles ont mal dans l'ventre... Elles couchent à côté d'moman, dans mon lit, dans l'aut' chambre... Moi, j'reste ici, sur un matelas... Ça m'amuse... j'me fais une maison sous la table... Dis, maintenant, faut t'en aller, tu parles d'une musique si moman s'amenait !

— J'calte en douce, promit Trique. Mais, des fois, t'aurais pas dans l'buffet des choses à briffer ? T'as pas du sucre?

— Non, c'est dans l'placard de l'autre chambre... Moman a la clef...

— Dis, on se verra tantôt ? Moi, j'plaque l'école, j'y retourne lundi !

— Moi aussi, j'irai lundi, j'suis inscrite.

— Alors, tantôt, tu viendras ?

— Tantôt? Non, j'reste à la maison... Moman a besoin de moi, pour le raccommodage... Va-t'en, j'entends du bruit !

— On se verra ce soir alors, après dîner ?

— Oui.

— On descendra ensemble, dans la cour. I faudra faire caner les autres. Tu m'attendras. Vise d'ici la tronche à Paps et la celle de Pancucule ! A r'voir, Pépé !

Trique sortit sur le palier et Pépé l'accompagna jusqu'au seuil de la chambre.

Un homme montait l'escalier. Il leva la tête :

— Tiens, v'là m'sieu Papouillard, s'exclama Trique.

— Bonjour, mes petits amis, répondit le nouvel arrivant.

M. Papouillard a soixante-huit ans. C'est un vieux bonhomme à cheveux blancs qui dirige, avec une âme souriante de grand-père la section des Pupilles socialistes de l'Emancipation.

Le père « Papou », ainsi les enfants le surnommaient, pinça la joue de Trique.

— Hé bien, mon garçon, peut-on compter sur toi pour demain?

— Oh! oui, m'sieu Papouillard.

— Et cette jolie fillette, je ne la connais pas... Sera-t-elle des nôtres aussi?

Pépé, rougissante, baissait la tête.

— Elle est nouvelle dans la maison, répondit Trique, elle sait pas où qu'c'est qu'on va.

— Il faudra le lui dire, mon garçon, et décider sa famille. Ce sera une belle promenade, s'il fait du soleil. Tu le sais, les enfants invités ne paient qu'un franc quand ils sont amenés par un pupille de la Section... Elle a l'air bien douce, cette petite... Comment t'appelles-tu, ma mignonne?

— Pélagie... Sautère.

— Sautère! J'ai connu un Sautère dans le temps... Qu'est-c'qu'il fait, ton père?

— Il est mort, m'sieu.

C'est à cet instant que Mme Albane de Sautère, en savate et en peignoir rouge sang de bœuf, parut sur le seuil de sa porte.

— V'là moman, dit Pépé.

Mme de Sautère quittait le lit et son lourd chignon échafaudé à la hâte menaçait de crouler sur une oreille.

Le visage fripé par un trop long sommeil, elle s'enquit d'une voix brève :

— Qu'est-c'qu'il y a?

Monsieur Papouillard salua :

— Madame, j'interrogeais justement votre petite fille... Seriez-vous la femme de Charles Sautère que j'ai connu dans le temps... quand je travaillais chez Genillod, au Marais?... Dame! y a de ça dix ans déjà.

— En effet, monsieur, mon mari a travaillé chez Genillod avant l'accident qui l'a obligé, le pauvre homme, à quitter son métier.

— Je suis Monsieur Papouillard.

— Ah! parfaitement, monsieur, je me souviens à présent... je vous ai déjà rencontré... mon mari parlait souvent de vous... Mais entrez donc à la maison... si!... si!... entrez! On est mieux pour causer. Vous ne me dérangerez pas! Excusez seulement, c'est pas trop propre, c'est le matin.

M. Papouillard entra, suivi de Pépé. Mme de Sautère ferma la porte, étouffant la voix du bonhomme qui disait : « Il faudra m'envoyer demain votre petite fille... c'est la fête des Pupilles... on... »

Trique resta songeur un moment, murmura... « Si elle vient, bath, on rigolera! » et descendit l'escalier.

Comme il passait devant la loge de la concierge, Mme Bien le héla :

— Hé! Trique, tu verras ton père ce soir?

— Oui, à six heures.

— J'ai une lettre pour lui, veux-tu lui donner?... Y a marqué dessus que c'est très pressé.

— Oui.

— Tu ne la perdras pas surtout!

— Pas d'pet, Mâme Bien!

— Tiens, met-la dans ta poche.

Trique prit la lettre et fila. En route, il regarda l'enveloppe : « C'est d'moman, pensa-t-il en reconnaissant l'écriture ; sûr qu'elle engueule papa! »

Il fit quelques pas et s'arrêta, sur le bord du trottoir. A ses pieds l'eau du ruisseau dévalait la pente, rapide en cet endroit, de la rue des Fleurs, et s'engouffrait en cataracte dans un égoût.

— Des fois, songea-t-il, que j'lâche ma lettre sans l'faire exprès, a tombe dans l'jus... a s'cavale dans l'trou et pis bonsoir!... Si j'l'ai pas lu, j'suis refait!

Le visage du gamin se crispa. Un étrange sourire lui creusait la commissure des lèvres. Il tint un moment la lettre devant ses yeux et tenta de lire par transparence.

— Des nèfles, dit-il à mi-voix, c'est pas du verre.

Puis il eut un geste résolu, déchira brusquement l'enveloppe, déplia la lettre et lut :

Polyte, c'est à cause de la saleté qui doit être dans la chambre que

je t'écrit pour que tu voye que c'est pas possibe à cause du ménage. Ça abime tout. Pour le mangé du petit faut savoir pour l'économie et pour les habis. Vaudrai mieux qu'on éponge le passé. Polyte, t'as pas si mauvais cœur sauf boisson, on se remettrait encore à cause du petit.

Si tu veux envoye le chez Marie pour me dire qu'il faut que je revienne et si t'écrit pas c'est fini.

FEMME PRUNELLE.

— Zut ! s'exclama Trique, ma lettre est dans l'jus... ça y est... elle s'cavale... la v'là dans l'trou ! J'dirai rien à pepa !

Et il s'en alla vers le bois de Vincennes, courir derrière les chars à bancs des noces populaires du samedi et crier ; « Vive la mariée ! » afin d'attraper des sous.

Trique avait dit à Pélagie : « On descendra ensemble dans la cour, i faudra faire caner les autres. »

Le soir venu, après avoir dîné comme la veille, chez Bicherit, avec son père, il revint vite à la maison.

Pépé l'attendait sur le palier.

— Tu sais, j'y vais, lui cria-t-elle, joyeuse, toute penchée sur la rampe.

— Tu viens à la ballade en bateau ?

— Oui.

— Chouette alors ! Les gas d'en bas y vont aussi... on va s'marrer... On descend maintenant dans la cour... marche derrière moi.

— Y a pas d'danger qu'ils nous sautent dessus ? s'inquiéta Pépé.

Trique se rengorgea, montra ses poings, dit simplement :

— Et ça ?

Pépé fut très impressionnée.

Au centre d'un groupe, Pancucule pérorait.

Il avait l'œil gauche bandé. Quand il aperçut Trique et Pépé, son discours lui rentra dans la gorge.

Bout de Bibi cria : « Les v'là ! »

Il se fit un grand silence.

Alors Trique posa la main sur l'épaule de Pépé en un geste impérial et dit simplement : « On vient rigoler avec vous. »

Les filles acceptèrent tout de suite, subjuguées par tant de

crânerie, et les garçons ne tardèrent point à les suivre, car ils subissaient aussi la terrible influence. Pancucule abandonné s'en alla lentement, les mains dans les poches, s'asseoir à l'écart sur le robinet de la fontaine. Pancucule pensait à son œil poché.

Trique proposa : « A quoi qu'on joue ? » Mais il ajouta, menaçant : « En tout cas, si y en a un qui touche à Pépé, j'i bourre un gnon su l'coin du blair ! »

VIII

UN BEAU DIMANCHE

La section des Pupilles socialistes de l'Emancipatrice fête aujourd'hui sa vingt-cinquième année d'existence. A cette occasion, une *sortie monstre et sensationnelle* a été décidée. Chaque année, le dimanche anniversaire de la fondation de la Section, M. Papouillard emmène les pupilles à la campagne. On part le matin dans de grands chars-à-bancs. Et c'est tout un jour de cris, de rires et de chansons. Mais cette fois, afin d'apporter plus de lustre encore à la vingt-cinquième sortie, M. Papouillard, grand organisateur de réjouissances, a loué pour la journée, à la Cie Parisienne de Navigation, un de ses bateaux à vapeur. On descendra la Seine très loin, plus loin que Poissy ; on déjeunera sur l'herbe dans quelque vaste prairie. L'embarquement aura lieu à huit heures précises du matin, au Pont National.

— Soyez tous présents, tant pis pour les retardataires ! a déclaré le Père Papou. Et surtout, que chacun apporte son déjeuner. On s'arrêtera dans la campagne. Il ne faut point songer à s'approvisionner chez les bistrots.

C'est un beau matin de printemps. Du soleil. L'air est tiède et léger.

— Mince ! dit Trique en dégringolant l'escalier de pierre qui mène au quai de Bercy, y a déjà des tas de copains d'arrivés. Piouit ! ohé, Barbagna !

Plus de cent gosses, pour la plupart coiffés de bérets rouges, entourent le père Papou qui, debout sur un pliant, agite un calepin et crie : « Du silence ! Du silence ! Chacun montera dans le bateau à l'appel de son nom et à son tour. Il dépo-

sera soigneusement ses provisions pour son repas de midi, sous la banquette, à sa place. Pas de bousculades ! Les enfants qui ne font pas partie de la Section verseront leur franc en passant. Prière aux parents qui sont là de veiller au bon ordre. Pas d'accidents surtout ! Pas d'accidents ! »

Une petite voix dans la foule des mômes s'inquiète :

— Ousqu'il est, l'bateau ? on l'voit pas !

Le Père Papou rassure l'impatient :

— Il sera là pour huit heures. En attendant, s'il y en a parmi vous qui ont des petits besoins à satisfaire... Vous me comprenez...

C'est une envolée de moineaux. Chacun se tient le ventre : « Où c'est, que j'y coure ? »

Il y a sur le quai des centaines de tonneaux débarqués de la veille. Chaque petit gas choisit sa barrique et, les reins creux, solidement planté sur ses jambes, il l'arrose en zig-zag, le plus haut qu'il peut. Les filles cherchent les coins derrière les amoncellements de fûts et là, par petits groupes, la jupe retroussée, ne se doutent point qu'elles montrent leurs fesses pointues aux passants du Pont National.

Trique surprend Pépé entre deux tonneaux.

— T'sais, j'l'ai vu !

La petite devient rouge et se défend :

— C'est pas vrai !

— Si, affirme Trique, j'l'ai vu... j'l'ai vu, ton der !

Le Père Papou frappe dans ses mains : « Voilà le bateau ! »

Madame Papouillard et ses filles, Hortense et Marguerite, deux jumelles de vingt-cinq ans, font chorus : « Oui, voilà le bateau ! »

Tous les mômes se précipitent :

— Où ? où ?

— Là-bas ! là-bas !

— N'approchez pas si près du bord ! crie le Père Papou. En arrière ! En arrière ! Celui qui tomberait à l'eau serait mort ! Restez bien sages... attendez la surprise !

— Oh ! laquelle, m'sieu, laquelle, dites-nous-le ? interrogent les mômes impatients de savoir.

— Attendez encore quelques instants et faites silence... la surprise approche !

Le bateau n'est plus qu'à deux cents mètres environ. Il tient

le milieu du fleuve et s'avance à toute vitesse, ouvrant derrière lui, dans un bouillonnement d'écume, deux sillons d'ondulations qui s'évasent en large queue.

— Mince ! déclare Trique dont la vue est perçante, y a des bonhommes su l'bateau !

— C'est la surprise, répond le père Papou. Tenez, écoutez !

— D'la musique ! d'la musique ! braillent les gosses, y a d'la musique su l'bateau !

— Oui, dit le Père Papou, des camarades de l'Emancipatrice ont bien voulu nous réserver ce plaisir.

— Et pis y a papa, déclare fièrement la petite Amélie Gaimin, y a papa avec son accordéon.

— Tiens... l'Internationale !

Tout le monde chante :

C'est la lutte finale.
Groupons-nous, et demain
L'Internationale...

Salué par mille cris d'allégresse, le vapeur accoste au ponton et fait grincer ses amarres sur le ventre poli des bittes.

A bord, les musiciens de l'orchestre : un trombone, un accordéon, deux pistons et une grosse caisse, saluent les camarades.

— Bonjour ! Bonjour ! Quel beau temps, hein ! Ça sera réussi, la ballade !

Vite, le Père Papou remonte sur son pliant et ordonne :

— C'est bien entendu, chaque enfant s'embarquera à l'appel de son nom. Je commence : Justafré !

— Présent !

— Cochard !

— Présent !

— Barbagna !

— Me v'là !

— Guilleret !...

— ...

— Guilleret ! Où est Guilleret ?

Une voix clame, désespérée :

— J'suis là.., mais c'est Campistron qui me r'tient par une patte !

— Campistron, gronde le Père Papou, si tu continues je te renvoie chez ta mère !

La marmaille s'agite, tumultueuse. Chacun veut s'embarquer le premier, en dépit de l'active surveillance de Mme Papouillard et de ses demoiselles.

— Marie Médard !

— Présent.

— Cuq !

— Présent.

Une fille jette un grand cri d'épouvante.

— M'dame, y a Trique qui veut m'pousser dans l'eau pour me chiper mon panier !

— C'est pas vrai, proteste aussitôt le gamin, j'y dis ça pour rigoler.

Mme Papouillard menace le garnement :

— Si tu continues, je te renvoie chez ta mère !

— J'm'en bats l'eil ! répond Trique, à mi-voix, ma mère elle est partie d'chez nous.

Enfin tout le monde est à bord. Le pilote jette un ordre bref. Le bateau s'éloigne du bord lentement, décrit une large courbe en creusant un sillon d'écume et gagne le milieu du fleuve.

Sur le pont, le long du bastingage, les gosses agitent leurs bérets rouges : « A r'voir, pepa ! A r'voir, moman ! A la r'voyure ! » Cependant que les parents venus pour assister au départ et massés sur le quai répondent par des cris divers en brandissant des cannes, des ombrelles, des chapeaux et des mouchoirs, comme à l'émouvant départ d'un transatlantique.

L'orchestre joue : « La Carmagnole ».

Trique déclare, soulevé par le plus grand transport :

— Ça y est !... On fout l'camp en Chine !

Quand l'imagination de Trique vagabonde, c'est parfois en Chine, cet étrange pays où l'on mange des nids d'hirondelles dans des maisons en papier. Mais presque toujours c'est en Amérique, à cause des mines d'or et des Indiens Sioux.

Maintenant tout le bateau chante :

Dansons la Carmagnole,
Vive le son, vive le son,
Dansons la Carmagnole,
Vive le son du canon !

Trique, Pépé, d'autres gamins et gamines de la maison,

Papo, Camembert, Pinpin, Torchon, Térésou, Mimi, Marie Médard et Croquignole, se sont réunis à l'arrière du vapeur, dans la rotonde de l'entrepont, près de l'hélice. L'endroit est agréable. On s'y trouve à l'abri du soleil et du vent.

Pancucule les rejoint. Pancucule a toujours l'œil bandé.

— Te v'là, dit Trique, tu rognes donc plus?

— Non, répond l'autre, j'm'en fous... ça m'fait pas d'mal.

Les querelles des gamins sont fréquentes, mais leurs rancunes durent peu, généralement. Ils oublient vite leurs dissensions pour se réunir et se livrer, en bande, à leurs jeux favoris. Sans son œil meurtri, qui, tout de même, le faisait souffrir, et son bandeau qui l'humiliait, Pancucule aurait boudé moins longtemps.

Sur la banquette, les filles sont assises, côte à côte. Elles prennent garde de ne point friper leurs habits des dimanches. Térésou laisse voir un jupon avec une dentelle « large comme ça, ma chère! » et Croquignole fait des grâces dans son beau costume de cheviotte bleu marine acheté la veille à la Samaritaine.

— Oui... Ça vient d'la Samar, j'te montrerai l'étiquette.

La petite Marie Médard, dont les parents sont très pauvres, a conservé son tablier d'écolière, mais soigneusement repassé pour la circonstance. Il cache le vieux corsage maternel, beaucoup trop large, qu'elle achève d'user. Toutefois, sous le tablier, à la hauteur de sa poitrine, Marie Médard sait pincer les plis, rouler l'étoffe, pour que « ça bouffe à la place des nichons ».

La plus belle, c'est Pépé. Trique a dit en l'apercevant : « Mince, v'là la Reine! » Pépé a revêtu sa robe blanche des distributions de prix, un peu courte, mais encore très convenable. Elle a serré sa taille dans une large ceinture de faille noire. M. Papouillard lui a prêté un béret rouge dont elle s'est coiffée crânement, sur l'oreille droite, comme un garçon.

Du reste, aujourd'hui, les filles ont soigné leur chevelure, sauf Torchon qui est toujours sale. Ce matin, au réveil, elles durent subir l'ennui du démêloir et le supplice du peigne fin. Puis les cheveux nattés par des mains habiles furent ornés d'un beau ruban rouge (ordre du Père Papou). Seule la petite Marie Médard n'a qu'une ficelle. Mais sa ficelle est rouge, quand même. Marie Médard a soigneusement placé sous la

banquette le paquet qui contient son déjeuner. Elle apporte deux pommes de terre cuites à l'eau, un œuf dur et, régal des régals, une sardine à l'huile entre deux tartines beurrées, don de Mme Piénu l'épicière, qu'émeut la maigreur de la petite.

Marie Médard se réjouit fort d'un tel festin. Elle a déjà très faim. Mais comme elle est sage et ne veut point compromettre la belle ordonnance de son menu, elle s'est contentée de respirer sa sardine et de la lécher par deux fois.

Le bateau traverse Paris. Les gosses prêtent peu d'attention à l'admirable décor des quais. Ils écoutent la parole de Trique dont l'imagination fertile vient d'inventer un jeu nouveau.

— V'là, on suppose qu'on s'en va loin, loin... en Amérique... On est su un grand bateau... J'suis l'capitaine... Paps, Camembert, tous les gas, quoi! sont des marins... Alors, les quilles, c'est vous qui voyagez... Y a d'la tempête... vous avez mal au cœur... Mettez-vous à genoux sur la banquette... Allez-y!... quoi, c'est l'jeu!... Vous y êtes? Oui, maintenant dégueulez dans l'jus!

Alors, toutes les filles, cramponnées au bastingage, simulent des hauts-le-cœur affreux, s'épuisent à cracher dans le bouillonnement de l'eau creusée par l'hélice et geignent :

— Oh! la! la! la! m'sieu... j'sens qu'ça n'va pas! Oh! la! la! m'sieu, j'vais mourir...

Trique et ses matelots poussent des cris de désespoir :

— La mer entre dans le bateau! On est fichu! Faut couper les mâts! faut couper les mâts!

— Qu'est-ce que vous faites ici? gronde soudain le Père Papou, j'avais défendu qu'on descende hors de ma surveillance... Allez! Remontez tous sur le pont, tas de galopins!

Les gosses obéissent.

— Qu'as-tu, ma belle? dit M. Papouillard en avisant Térésou.

La petite est toute pâle.

— Oh! m'sieu, répond-elle, j'ai... j'ai mal au cœur pour de vrai!

Sur le pont, c'est la joie.

L' « orchestre » joue des airs de caf'conc', repris en chœur, au refrain, par tous les gamins.

Maintenant « l'orchestre » attaque la *Marche des Pupilles de l'Emancipation*, composée par M. Papouillard pour les enfants de la Section. La musique est du camarade Prémilieu. C'est très entraînant :

Marchons vers la Cité Nouvelle,
Nous, Espoirs de la Nation,
Unissons nos mains fraternelles
Pour la Sainte Révolution !

Le Père Papou bat la mesure avec l'ombrelle de sa femme :

Oui, oui, marchons, petits enfants...

— Attention... ensemble !

Marchons vers des jours triomphants,
Nous terrasserons la Misère,
Qui fit souvent pleurer nos mères.

— Au refrain !

Marchons vers la Cité Nouvelle,
Nous, Espoir de la Nation,
Unissons nos mains fraternelles
Pour la Sainte Révolution !

L'orchestre se tait.

« Boum ! » tonne la grosse caisse.

Des applaudissements crépitent. M. Papouillard hoche la tête, de droite à gauche, en souriant.

Le bateau a quitté Paris depuis longtemps. Il a traversé, d'abord, de mornes paysages de banlieue hérissés de hautes cheminées d'usines; il vogue maintenant entre des berges en pente d'un vert tendre, dans un décor de jardins fleuris et de bois. C'est dimanche, il y a beaucoup de consommateurs dans les guinguettes du bord de l'eau. Tout ce monde au passage du vapeur agite des chapeaux et des mouchoirs.

Des riverains, dont les visages apparaisent dans le cadre léger des volubilis et de la vigne vierge des tonnelles, crient des : « Bon voyage ! » des : « T'en fais pas ! » des : « En avant, la musique ! » et, par endroits, l'air tiède sent la friture.

Trique et ses copains interpellent les pêcheurs à la ligne.

— Hé, m'sieu, ça mord ?

— C'est-i des croquenots qu'vous pêchez, m'sieu ?

— C'est-i des baleines ?

Vers midi, le bateau accoste au ponton du « *Pêcheur à l'anguille* », petite auberge isolée dans un paysage de campa-

gne. Tout près de la maison, il y a une vaste prairie. Le Père Papou la désigne de sa canne et déclare :

— C'est là qu'on va déjeuner, mes enfants !

Puis il ordonne : « Que personne n'oublie ses provisions sous les banquettes ! »

Le débarquement se fait en grande hâte. Chacun est impatient de courir, de sauter, de s'ébattre en liberté.

Trique et ses copains braillent en chœur une scie connue :

Quand un pompier rencontre un autr'pompier;
Ça fait deux pompiers, ça fait deux pompiers...

A quoi répondent d'autres gamins par cette autre scie non moins connue :

Un éléphant, ça trompe, ça trompe,
Un éléphant, ça trompe tout le temps !

Une gamine pleure. Son panier d'osier s'est ouvert. Elle a cassé sa bouteille.

La prairie est envahie par la marmaille qui gueule, éperdue, son bonheur d'être libre.

— A table ! A table ! on va bouffer !

— Ousqu'est la table ?

— Hé ! gros malin, tu marches dessus !

Un des pistons de l'orchestre, face au soleil, embouche son instrument qui flambe à son poing et souffle un refrain guerrier dans la clameur.

— Tout le monde assis ! s'égosille à crier le Père Papou.

— Oui, tout le monde assis ! répètent sa dame et ses demoiselles.

Maintenant, les gosses hurlent en chœur :

— Tout le monde assis ! Tout le monde assis !

Des groupes se forment selon les sympathies, garçons et filles réunis. « Habituons-les, sans fausse pruderie, à vivre côte à côte dès le jeune âge, déclare le Père Papou, puisqu'ils sont appelés à vivre ensemble, plus tard, une grande partie de leur vie. »

Les paquets sont déballés, les paniers sont ouverts.

— Mince de gueuleton, les frangins !

Trique exulte :

— Les ceuss qui peuvent pas déboucher leurs bouteilles y a toujours mes dents... A condition que j'boive un coup !

Pancucule explore le filet à provision dont l'a chargé sa mère au départ. Il monologue :

— Qui qu'a du pain ? — Moi ! — Qui qu'a du saucisson ? — Moi ! — Hou ! Qui qu'a d'la salade confite dans une petite casserole ? — Moi !

Trique, à quatre pattes derrière cet heureux propriétaire de victuailles, crie soudain en contrefaisant sa voix :

— Et qui qu'en donnera aux copains ?

— Moi ! répond l'autre sans réfléchir à la demande.

Aussitôt dix mains se tendent.

— Passe-moi du saucisson ! Passe-moi d'la salade !

Il y en a qui n'ont pas grand chose à se mettre sous la dent, mais entre copains on partagera tout à l'heure. Dans l'allégresse on ne se sent pas l'âme égoïste, non, et puis l'on est fils de pauvres gens.

— Passe-moi-z'en, dis, un bout d'ton fromji, j'te passerai un bout d'ma bidoche.

— Vise la quille, elle a du choc dans son panier. T'en donneras, hé, la quille !

Une grande joie puérile passe sur la foule des mômes. Le pain semble meilleur, même sec, mangé dans la campagne, en plein air sous le soleil. Et quatre heures de voyage, « ça creuse » ! A la maison il fait triste, il fait sombre, l'air du corridor, dès qu'on ouvre la porte du logis, charrie des odeurs de latrines. Ici, le ciel est bleu, nulle cheminée d'usine n'en ternit l'azur. Un soleil de printemps, tout neuf, chauffe les nuques et les épaules. La bise venue de la rivière baigne les visages dans une odeur fraîche d'herbe foulée.

— Pépé, t'es contente ? interroge Trique qui s'est assis auprès de la petite.

— Oui, j'suis contente, répond-elle, la bouche pleine, le nez dans une tartine de confiture.

Le gamin la regarde, les yeux brillants de convoitise. Pépé promet :

— J'en ai deux... t'auras l'autre.

— T'es pas vache ! remercie Trique, simplement.

Au centre de la prairie, le Père Papou grimpe de nouveau sur son pliant et, dominant les groupes qui l'entourent, il frappe dans ses mains, par trois fois.

Le père Papou va faire un discours. « Mes chers enfants,

commence-t-il d'une voix que l'âge et l'émotion font un peu tremblante, mes chers enfants, pour une fête réussie, on peut dire que c'est une fête réussie. Je n'ai pas l'intention de vous faire un discours. C'est un père qui parle à ses enfants, c'est plutôt un grand-père, oui, c'est un grand-père... Quand Barbagna aura fini de tirer la natte de Georgette Legentil, je continuerai... Mes chers enfants, je voudrais que le souvenir de cette belle fête vous reste dans l'esprit comme un enseignement. Vous êtes tous des fils de prolétaires, des fils de travailleurs, vous savez par l'exemple de la famille combien il est difficile, combien même il est pénible de gagner son pain quotidien, dans une grande ville comme Paris. Je ne vous expliquerai point par quelles oppressions du capitalisme la classe ouvrière est maintenue dans la médiocrité des ressources. Quand vous serez des hommes, vous l'apprendrez à vos dépens. Ce que je voudrais aujourd'hui vous inculquer, c'est le grand principe socialiste de la solidarité ! Tenez, sous mes yeux, vous êtes tous réunis dans le plaisir, vous êtes tous de bons petits camarades, vous avez festoyé ensemble, j'en ai remarqué plusieurs qui se partageaient fraternellement leurs provisions. Ça, c'est très bien ! Mon cœur de vieux bonhomme qui a vu bien des égoïsmes durant sa vie et qui s'en est affligé, reprenait confiance dans l'avenir. Car, mes enfants, d'ici quelques années vous allez entrer dans la grande mêlée sociale. C'est alors qu'en souvenir de cette belle fête, il faudra vous réunir de nouveau, vous serrer les coudes, vous soutenir les uns et les autres, faire bloc, pour lutter contre les exigences toujours plus cruelles des exploiteurs des pauvres gens.

« Si vous êtes le nombre, vous serez la Force, et si vous êtes la Force, vous vaincrez !

« La classe ouvrière doit se défendre toute seule. Vous êtes ses fils.

« Elle compte sur vous !

« Vive la République Sociale !

« Vive la Section des Pupilles socialistes de l'Emancipatrice ! »

Le Père Papou s'éponge le front. Il a très chaud. Une grande acclamation monte vers lui. L'air tiède sent maintenant le vin aigre et le saucisson.

C'est le retour.

A la surexcitation du grand air, des chants et des jeux bruyants succède maintenant la fatigue, l'abattement et, quelque peu, la mélancolie d'un jour de fête qui finit.

Les gamins ont perdu la fougue du matin. Les uns regardent, sans mot dire, défiler le paysage des rives. D'autres somnolent. L'orchestre s'est tu. On entend bien tous les bruits de la chaufferie, l'enfournement du charbon, les larges pelles raclant les plaques de tôle, le claquement sec de la porte du foyer et, parfois, assourdie, très lointaine, la voix du pilote tombant du cornet acoustique.

A l'arrière, frileusement, Trique et Pépé se serrent l'un contre l'autre. Le vent du soir est frais en passant sur les eaux. La petite a presque froid. Elle croise les bras sur sa poitrine.

— C'est vrai qu'i fait frisquet, dit Trique, j'ai l'nez qui me pique.

Il éternue.

— V'là la nuit ! remarque Pépé.

Le fleuve roule des eaux glauques.

Le crépuscule s'allonge sur les berges, se niche sous les arbres des rives et des jardins, efface les lointains violets.

— Ça s'ra comme ça, dit Trique, soudain. Ça s'ra comme ça quand on r'viendra des Amériques... On aura d' l'or, t'sais, on s'ra rupins... tu verras... On trouve de l'or dans les ruisseaux de c'pays-là... je l'ai vu au cinéma.

Pépé ne demande qu'à croire à tant de merveilles. Elle répond : « Oui..., oui », en hochant la tête d'un air convaincu. Trique ouvre de grands yeux sur l'avenir.

Il continue :

— J'te donnerai de l'or, t'sais... t'en aura plein tes poches... et pis des bagues... et pis des montres et pis des « bouques » d'oreille grosses comme ça... Tu vois d'ici la gueule des aut' quilles !

Pépé voit bien « la gueule des aut' quilles ». Elle sourit.

Trique répète, pris au Rêve :

— Plein d'or... oui, plein d'or, comme ça !

Mais Pépé se fait câline et demande :

— J'voudrais aussi que tu me dises que tu m'aimes... tu me l'dis jamais, vrai !

Trique répond, après un silence :

— Bien sûr que j't'aime, pisque t'es ma poule.

Mais il ne sait rien trouver de plus, qui soit très doux au cœur de la petite.

Pourtant, comme elle ferme les yeux, il s'enquiert :

— Tu roupilles ?

— Non, murmure-t-elle, en posant la tête sur l'épaule de son amoureux.

Ils échangent quelques mots encore. Trique songe toujours à sa fortune. Pépé étouffe deux bâillements. Comme elle pousse un long soupir qui lui fait fermer les yeux, Trique l'interroge :

— Alors, quoi, tu roupilles ?

Elle ne répond point.

Trique pense : « Ça y est... elle pionce. »

Alors il se tient immobile et ne parle plus.

C'est ainsi que Trique pénètre dans Paris ce soir-là, sur les eaux pailletées de clarté où fusent les lumières des rives, grave et rêvant qu'il revient des Amériques, riche comme il n'est guère possible de l'être davantage, avec sa femme, sa petite femme, endormie sur son épaule.

L'accordéon du père Gaimin soupire maintenant une mélancolique romance...

DEUXIÈME PARTIE

LES CHASSEURS DE CHEVELURES

I

PAPS ET LES SAUVAGES

A la sortie de l'école, à quatre heures, Paps dit à Pancucule :

— Mon 'ieux, j'ai un livre épatant, c'est plein d'sauvages qui s'arrachent les tifs... Viens avec moi, on va s'asseoir sur l'herbe... J'te lirai d'si baths histoires que t'en resteras vert !

Et, persuasif, Paps se frappait la poitrine à grands coups de poings sonores, car il avait dissimulé ce merveilleux livre entre sa blouse et son tablier noir, afin de tromper la surveillance du maître.

— Où c'est qu'on va le lire ? demanda Pancucule.

— Sur les fortifs, répondit Paps, y a de l'herbe, on s'asseoira.

Comme ils descendaient la rue du Rempart, ils rencontrèrent Trique, Guilleret et Rossignol. Ces inséparables copains jouaient au foot-ball avec une vieille boîte à conserve ramassée dans le ruisseau et se réjouissaient fort d'entendre crier les commères effarées par ce projectile menaçant qui, derrière elles, heurtait les murs et les réverbères, pirouettait dans l'air, rebondissait sur le trottoir et semblait les poursuivre avec de grands éclats de mitraille.

Quand ils apprirent que Paps possédait un livre d'aventures, ils s'exclamèrent enthousiasmés :

— Montre-le !

— Fais-le voir !

Mais Paps proposa :

— Allons tous sur les fortifs ! J'vais vous le lire... vous verrez... c'est rudement bath...Y a là-dedans un gas qu'a pas peur, i s'appelle Serre de Faucon ! Vous verrez... c'est rudement bath !

— Ça colle !

— J'en suis !

— Moi aussi !

— Cavalons !

Tous ensemble, ils dévalèrent la rue du Rempart et poussèrent des hurlements inarticulés, ce qui leur paraissait sans doute l'unique façon de bien se préparer à entendre de sombres histoires de sauvages.

Ils s'assirent, en rond, dans l'herbe rare et poudreuse des fortifs. Paps, après avoir fait admirer à chacun le dessin de la couverture qui représentait deux guerriers Mohicans fumant le calumet de paix, ouvrit son livre et lut.

C'était une belle histoire d'amour. Serre de Faucon, jeune chef de tribu, aimait la subtile vierge Wahapépé ; mais un odieux visage pâle, Cockney, le chasseur de buffles, un jour de ripaille, violentait la jeune fille dans l'ombre d'un palétuvier.

Serre de Faucon jurait au Grand Manitou de venger l'honneur de Wahapépé. Il tuerait l'infâme chasseur de buffles ! Durant deux jours et deux nuits il le poursuivait dans la Forêt vierge, mettant en œuvre toute sa ruse, sa patience sagace de sauvage à l'approcher dans le silence, comme s'il ne posait

que sur des nuages floconneux la souple semelle de ses mocassins. La lutte avait lieu dans un paysage grandiose, près du Lac Salé où saignait le soleil couchant. Cockney tombait sur le sol, percé d'une flèche, au cœur.

La voix de Paps tremblait un peu. « Serre de Faucon, lisait-il, agita par trois fois les longues plumes bleues et rouges de sa tête, brandit son tomahawk, jeta le cri de guerre : « Awaha ! Wahawa ! » et fondit sur le Visage pâle qui gisait à ses pieds, tout sanglant.

« O grand Esprit, cria-t-il d'une voix de tonnerre, regarde bien Serre de Faucon, que les sages vieillards de sa tribu appellent aussi l'Invincible taureau, scalper en signe de victoire l'ennemi-né de sa race, le Visage pâle, chasseur de buffles !

« Il dit et se redressa dans un fier mouvement, attachant à sa ceinture la brune chevelure du vaincu.

« Derrière un massif de fougères, la douce Wahapépé souriait... »

Paps se tut.

Les gosses restèrent silencieux.

Autour d'eux, ce n'était plus le pauvre décor des fortifs et des banlieues. Ils ne voyaient plus, dans l'air mauve du crépuscule, les talus pelés à l'herbe galeuse, ni les baraques de la zone militaire, ni les caboulots où s'essoufflent, le soir, des accordéons poussifs, ni les hangars, ni les hautes cheminées d'usines crachant de la suie, ni la morne caserne où, sur le rebord d'une fenêtre, des soldats désœuvrés chantaient des romances, ni, du côté de Paris, les maisons tristes pleines de gamins blêmes et de femmes harassées.

Non. C'était maintenant, devant eux, surgis du Rêve, les vastes espaces, les lointains horizons.

Trique songeait à la Forêt vierge.

Elle lui apparaissait ainsi qu'un bois de Vincennes bruissant et gigantesque où il n'y avait ni fils de fer, ni gardes, ni règlements. Du haut des cèdres et des baobabs pendaient de longues lianes en caoutchouc vert avec des ouistitis au bout.

Les gosses béaient.

Les narines palpitantes, ils respiraient plus vite, comme si de larges souffles venus de la Prairie sans borne avaient chassé l'air méphitique qui rôdaillait dans le Faubourg.

Pancucule, le premier, rompit le charme :

— C'est tout de même bath d'être sauvage, dit-il, exprimant à haute voix la pensée de tous.

— Tu parles ! murmura Paps.

— Y a pas d'école, ajouta Guilleret d'un naturel fainéant.

— Et comment qu'y a pas d'école ! appuya Rossignol.

— Si qu'on serait des sauvages, reprit Pancucule, on aurait des plumes sur la tête et des flèches, et des tomahawks... on habiterait dans un wigwam... et pis, les gas, on s'peindrait la gueule !

— Ça qui s'rait bath ! ça qui s'rait bath ! murmuraient les autres, rêveurs.

Soudain, Trique se frappa la cuisse droite en signe d'allégresse et cria :

— J'ai une idée... on va rigoler aux sauvages ! L'soir, après dîner, on se retrouvera ici, on fera un camp... C'est moi que je serai l'chef !

Les autres acceptèrent avec enthousiasme. Ce jeu nouveau leur promettait mille félicités. Pourtant Paps grogna :

— Mince, Trique est toujours le chef, c'est pas juste !

Mais Trique, les poings clos, l'air menaçant, demanda :

— Et pourquoi que c'est pas juste ?

L'autre, craintif, subissant la terrible influence, baissa la tête et ne répondit point.

— Faudra tâcher d'avoir des plumes, ordonna Trique, on se les mettra au béret. Toi, Pancucule, t'habites rue des Sauveurs... quand tu passeras devant chez Surot, l' marchand d' volailles, t'as qu'à tirer des plumes du cul des dindes, d'celles qui sont mortes, dans des plats, à la devanture. Y a pas d'pet de te faire chauffer... Surot peut pas courir, à cause de son gros bide.

— J'irai, promit simplement Pancucule.

— Avec quoi qu'on s'peindra le blair ? s'inquiéta Guilleret qui tenait à ce déguisement, faudrait des pastels à géographie.

— Les pastels, ça ne marque pas su la peau, interrompit Rossignol, j' l'ai bien vu moi un jour que je voulais m' dessiner des veines... Mais ma frangine, elle se frotte du noir sur les yeux avec un bouchon qu'elle brûle... C'est épatant ce que ça tient... vous verrez !

— Entendu ! dit Trique, apportes-en un avec des allu-

mettes... Moi, j'aurai du tabac pour fumer l' calumet... je l' chiperai à papa dans sa profonde... les ceuss qu'en auront aussi, i peuvent en amener... Alors, c'est entendu... tous ici... ce soir... au même endroit !

— On y sera !

Les cinq sauvages se séparèrent après avoir, sur le sentier de la guerre, jeté au vent nocturne un grand cri belliqueux : « Awaha ! Wahawa ! »

II

LA CONSPIRATION DES TIFS

Le soir, tous furent présents au rendez-vous. Trique avait apporté du tabac et une vieille pipe en terre dont le tuyau était brisé ; Rossignol, deux bouchons et des allumettes; Pancucule, de longues plumes raflées au croupion des dindes et au plumeau de Madame sa Mère.

D'abord ils commencèrent par se dévêtir de leur tablier et par l'endosser à l'envers comme un manteau. Puis ils percèrent leur béret d'un petit trou sur le côté et y enfoncèrent les plumes.

Rossignol fit brûler un bouchon et, grave comme un officiant, traça sur le visage de ses camarades plusieurs signes singuliers : un petit rond sur chaque joue, un point sur le nez, une croix au menton et deux triangles sur le front, au-dessus des yeux.

Sitôt déguisés, ces sauvages exprimaient leur jubilation par des sauts, des contorsions, des danses frénétiques. Dans l'ombre, leurs faces aux yeux allumés apparaissaient menaçantes.

— Awaka ! Wahawa ! Awaha ! hurlaient-ils enthousiastes.

Quand tous furent prêts, ils s'assirent sur l'herbe, en rond, pour fumer — selon les rites — le calumet de paix.

Toutefois, ils résolurent d'abord de changer leurs noms. Des sauvages qui s'appelaient : Trique, Guilleret, Rossignol, Paps ou Pancucule ne seraient pas de vrais sauvages, comme ceux des livres.

Leur choix d'un surnom poétique ou redoutable fut rapide :

Paps devint : Casse-bien-la-gueule.

Guilleret : Cavale-vite-à-pied.

Rossignol : A-pas-peur-des-beignes.

Pancucule : Macapoupou (on ne sut jamais pourquoi, peut-

être et tout simplement parce que ces syllables étranges chantaient dans sa tête).

Et Trique : Le-Regard-de-Pépé, pour affirmer son nouveau caprice.

Casse-bien-la-gueule alluma la pipe. Le tuyau, brisé près du fourneau, était court. Il se brûla le bout du nez. Cependant, et selon les indications du livre, dans un silence diplomatique, le calumet de paix passa de bouche en bouche. Chacun, tour à tour, en aspirait une bouffée et la laissait s'échapper ensuite, en un mince filet, la bouche en cœur.

Sur le boulevard de la Légalité qui longe les fortifications, désert à cette heure, deux sergents de ville passèrent en devisant, les bras croisés sous la pèlerine.

— Pet, v'là des ennemis! déclara Macapoupou en les désignant du doigt.

Les cinq sauvages s'aplatirent dans l'herbe.

— Si que j'aurais des flèches, avoua Cavale-vite-à-pied, vous verriez ça, les gas!

— Et moi donc! renchérit chaque guerrier en faisant le simulacre de viser les placides agents.

— Dzim! dizm! Pan! Y en a déjà un d' mort! Dzim! Pan! v'là l'autre!

Quand les deux sergents de ville se furent éloignés d'un pas sonore et rythmique, les cinq sauvages se dressèrent sur les genoux et, la main en visière au-dessus des yeux, scrutèrent longtemps la nuit.

Cavale-vite-à-pied dit à Macapoupou, d'un ton de confidence :

— Si tu vois des buffles, tire dessus! Avec les cornes on fait des plumiers.

— Et comment! promit Macapoupou.

Un genou en terre, dans l'attitude du chasseur à l'affût, il attendit.

Mais ni l'un ni l'autre n'espérèrent plus d'un instant la prodigieuse venue de ces animaux. Leur enthousiasme était tombé. Ils savaient maintenant que toutes ces précautions, ces préparatifs d'attaque et de défense, en somme, n'étaient qu'un jeu et cela diminuait leur plaisir. Ah! si seulement un élève des Frères, un « coin-coin » de l'école Saint-Pamphile, s'avançait de leur côté, on les verrait tous se dresser, en pous-

sant des cris épouvantables et se précipiter sur le Visage pâle pour l'occire à grands coups de tomahawks.

Soudain, dans le silence, Macapoupou proposa :

— Les gas, si on scalpait?

Il n'en fallut pas plus. L'enthousiasme renaquit de ses cendres. Un cri unanime répondit à Macapoupou.

— Voui! Voui! faut scalper! faut scalper!

— Qui qu'on scalpe? demanda Le-Regard-de-Pépé, ça sera-t-il les Saint-Pamphile?

— Voui! Voui! les Saint-Pamphile!

— Alors comment qu'on fera pour leur tirer des tifs? s'inquiéta-t-il.

Une difficulté surgissait. On ne pouvait pourtant pas, si l'on chassait les Saint-Pamphile, leur enlever la peau du crâne.

Mieux vaudrait des ennemis à longues chevelures.

Un doux sourire illumina le visage pointu de Macapoupou. Il avait trouvé :

— Pourquoi, les gas, qu'on scalperait pas les « quilles »?

Un hourrah frénétique salua ses paroles.

— Voui! Voui! scalpons les quilles!

Les filles, c'était bien l'ennemi qu'il leur fallait. Un ennemi de race, faible et lâche, qui n'opposerait guère de résistance à leurs assauts et dont ils arracheraient aisément les cheveux, en tirant dessus.

Macapoupou expliqua son plan :

— On s'cavalera chacun d'son côté dans l'Faubourg, en douce, sans qu'on nous « voye »... On f'ra comme les Indiens su l'sentier d' la guerre... Quand on trouvera une quille on sautera d' sus, on y chipera des cheveux et on s' cavalera en vitesse... On gardera les tifs et celui qu' en aura davantage, ça sera l' plus malin... On se reverra demain à l'école!

La proposition de Macapoupou rallia tous les suffrages.

Casse-bien-la-gueule, impatient de se ruer, criait :

— Allez, les gas, on y va! on y va! et faisait tournoyer au-dessus de sa tête un imaginaire tomahawk.

Le-Regard-de-Pépé, soucieux, crut devoir remarquer :

— Je marche, à condition qu'on les tirera pas à Pélagie.

— C'est dit, consentirent les autres, unanimes.

ALFRED MACHARD.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Albert Erlande : *En campagne avec la Légion étrangère,* Payot, 3.50. — Jehanne d'Orliac : *Un grand blessé,* E. Flammarion, 4. — Charles-Henry Hirsch : *La grande capricieuse,* E. Flammarion, 3.50. — D'Or Sinclair : *Les noces de Jade,* Calmann-Lévy, 3.50. — Marc Elder : *La vie apostolique de Vincent Vingeanne,* Calmann-Lévy, 3.50. — Colette Yver : *Mirabelle de Pampelune,* Calmann-Lévy, 3.50. — Michel Georges Michel : *L'assassinat du président Roosevelt,* Pierre Lafitte, 3.50. — Pierre Mac-Orlan et Gus Bofa : *U. 713,* Société littéraire de France, 3.50. — Albert Meillan : *L'Ambulance 20.* Ollendorff, 3.50. — Eve Paul-Margueritte : *La prison blanche,* E. Flammarion, 4. — Daniel Riche : *L'acte adorable,* Renaissance du livre, 3.50. — Marcel Nadaud : *Ma p'tite femme,* Albin Michel, 3.50. — Maurice Prax : *Petit manuel de la guerre,* E. Flammarion, 3.50. — André Billy : *La Malabée,* Société littéraire France, 3 fr.

En campagne avec la Légion étrangère, par Albert Erlande. « Ces récits de guerre, réunis sans aucun souci littéraire » sont pourtant transcrits par un romancier expert en l'art de dire quelque chose. J'ai lu le *Défaut de l'armure* du même auteur et j'en connais la qualité maîtresse : il ne se passionne qu'à bon escient. Sans s'attarder aux détails vulgaires, inutiles presque toujours parce que vulgaires, il choisit la note dominante dans son meilleur timbre et ne la prolonge pas de façon à énerver son lecteur. Malgré les tristesses de certaines erreurs commises, la dureté des règlements, jointe à celle des terribles temps nouveaux, les naïvetés ou les mauvais vouloirs des supérieurs, inférieurs commandant aux inférieurs... intellectuels, l'auteur n'a pas marchandé son héroïsme à voir tout en beauté... et croyez que ce n'est pas l'esprit critique qui lui manque ! Ils sont ainsi beaucoup, de nos hôtes étrangers devenus, dès la première heure de nos angoisses, les plus optimistes des Français. Le ruban jaune et vert décore ce livre comme il décore le 1er régiment de marche de la Légion étrangère, et c'est dans la manière de l'auteur de mettre le présent, l'avenir, aussi ses propres souffrances, dans un grand rayon de soleil faisant s'épanouir la suprême et du reste naturelle couleur de l'espérance. Albert Erlande a groupé autour de chefs sérieux, d'apparences inflexibles, toute une pauvre famille de déshérités, demi-dieux sans autres parents que leurs actes de courage et qui seront tous adoptés par la gloire, une mère qui a le bonheur de pouvoir choisir. Les bourgeois du pays de l'arrière ont eu trop souvent des préjugés à l'endroit de *la légion*, qu'ils confondent quelquefois avec *les joyeux*, de très bas étage social. Pour eux, la légion, c'est le corps des cerveaux brûlés de tous les pays.

Or le grand ou le petit aventurier qui sort de la vie normale n'est pas toujours un mauvais sujet. Il y a des raisons que l'honneur connaît à ne pas demeurer dans le sentier battu par ses pères et bien des célèbres conducteurs d'hommes ont débuté en ne pouvant pas supporter une ligne de conduite. Ce qui fera le plus de plaisir aux admirateurs des récits de guerre en question, c'est de sentir l'affection vraiment profonde que ces jeunes gens, ou ces vieux soldats, ont tous pour la France qui leur a ouvert les bras dans son vertigineux désir de protection, pour la France, jadis étourdiment heureuse de se montrer belle, qui finit par s'appuyer sur eux, blessée mais non enlaidie, prête à les emporter furieusement dans sa mort, comme ses propres lauriers, non moins prête à partager avec eux, dans sa résurrection miraculeuse, les épis d'or de son nouveau diadème. La France n'aura jamais assez d'enfants, déclarent les savants qui compliquent toutes les situations, sans jamais rien inventer pour les dénouer que de fastidieuses statistiques ! C'est possible, car elle a un immense cerveau qui diminue l'importance de son ventre ; mais elle sait, elle, qui regarde par-dessus les têtes des autres nations, qu'elle possède, de toute éternité, tous les orphelins du monde... et les hommes de la légion, lesquels, justement, sont d'assez bonne noblesse d'âme pour n'avoir qu'à se donner la peine de naître... où ça leur chante !

Un grand blessé, par Jehanne d'Orliac. Ces différentes raisons d'aimer un homme furent mises en lumière par l'état de guerre ; mais en temps de paix elles auraient eu les mêmes états d'âmes qui sont, d'ailleurs, de très jolis paysages. Cette jeune fille indépendante, riche d'idées artistiques tout autant que de belles propriétés où elle se sent vraiment libre de vivre, aurait choisi le dévouement pour horizon, car elle est à l'âge où on ne peut pas se passer de mouvements généreux. Il est plus facile de tout offrir que de réfléchir sur ce qu'il serait juste de rendre. Deux amies attendent le grand blessé, l'une pour le tromper, l'autre pour lui ouvrir les yeux. Il aura, lui, le bon sens d'attendre que sa blessure, celle du cœur, se guérisse avant de consentir au généreux amour qui s'offre pour le consoler. Ce débat psychologique a lieu dans le somptueux décor d'une villa de Nice, ancienne maison d'un style qui savait s'harmoniser avec la nature. Des détails, un peu burinés peut-être, mais toujours délicatement et spirituellement amenés, renseignent le lecteur sur la qualité de poète de celle qui écrit. Rien n'est à négliger dans un bel ordre architectural et tout doit concourir à la grâce de l'ensemble. Il ne faut donc point reprocher à l'auteur de ne choisir ses matériaux que parmi les plus précieux.

La grande Capricieuse, par Charles-Henry Hirsch. Je ne saisis pas toute l'étendue de ce drame, simplement parce que je n'y crois

pas. Je n'ai jamais cru à la possibilité de l'ennui, alors je ne vois pas bien ces deux amis qui s'aiment d'une tendre amitié, s'ennuyant tellement au logis de l'un ou de l'autre qu'ils en finissent par appeler la mort entre eux, après avoir essayé ou abusé de beaucoup de choses. Mais, ce disant, j'oublie que l'auteur, qu'il le veuille ou non, est un symboliste et qu'il n'a peut-être pas voulu borner son étude à deux hommes se révoltant seulement contre le supplice de la monotonie mondaine. Il y a là une curiosité peut-être plus haute que celle d'une émotion non ressentie. Au fond, ils croyaient s'aimer et une simple fille d'élégance qui survient entre eux suffit à les brouiller jusqu'au désir de la mort... pour l'autre. Dans sa préface, l'auteur nous montre les dernières années de la France, paisible comme l'exagération et l'effervescence de tous les égoïsmes. Nous n'étions ni meilleurs ni pires qu'en 70. On dansait jadis le chahut et on pratiquait en 1913 le tango. Les hommes du peuple avaient l'envie de la vie facile des hommes du monde (en supposant qu'il y eût encore un monde), et les hommes qui gouvernaient, sortis presque tous du peuple, ne valaient même pas les hommes du monde... où l'on s'ennuyait. Il y aura toujours des détraqués et toujours des gens raisonnables (ou en ayant l'air). Seulement les fauteurs du désordre irréparable, ce sont non pas le Jaurès assassiné, mais les mille Jaurès vivants répandus sur le globe et dans la littérature qui empoisonnent l'espèce humaine... excepté les Allemands, bien entendu. Eux, ils se servent du langage socialiste pour berner le voisin mais ils n'usent pas du principe. Le peuple russe est en train « de tenir la barre de l'État »... et il serait puéril d'ajouter le moindre mot !

Les Noces de Jade, par J. d'Or Sinclair. Ce roman est une étude des mœurs chinoises et maritimes. Il y a de fort jolies choses et des réflexions terriblement salées..., épaves de l'eau de mer, sans doute. Une philosophie à la fois subtile et comme une vapeur venue des fumeries de là-bas enveloppe les idées. J'aime ce brave marin épousant par ordre de l'au-delà une petite Chinoise très vicieuse (pas plus qu'une petite Française du même acabit !) et finissant victime d'une noble action. L'auteur n'a pas l'air d'estimer beaucoup notre civilisation occidentale, née de la fameuse convulsion de l'hystérie révolutionnaire. Il semble lui préférer la vieille courtoisie du pays des ancêtres, où l'on respecte assez la mort pour s'efforcer de l'entourer de très gentils supplices. Je ne sais pas ce qui est le meilleur du vieux ou du jeune tigre, mais je crois que l'homme est partout égal à lui-même, c'est-à-dire le plus redoutable des carnassiers, parce qu'il est fou : les animaux seuls savent ce qu'ils ont à faire. Qui nous débarrassera de l'humanité, en nous laissant dans un petit coin une bibliothèque d'œuvres choisies où nous placerons les *Noces de Jade* en souvenir de la plus ancienne des humanités, des Chinois, ces sages !

La vie apostolique de Vincent Vingeanne, par Marc Elder. Il est à remarquer que ces sortes de saints sont généralement insociables et qu'ils ne trouvent aucune place dans le monde qui puisse leur convenir ou convenir à leurs admirateurs. Mais dans la littérature ils sont fort utiles, car ils tirent les romans de la banalité courante. Maintenant ceux qui ont vraiment connu le peintre en question l'ont vu moins beau et surtout moins évangélique. Quelle que soit l'œuvre d'un homme de génie, il y est toujours inférieur et ce serait une charité à lui faire que de ne pas essayer de le mesurer à son envergure. Le sort des pauvres apôtres de l'art est de n'être compris que bien longtemps après leur mort ; mais qu'arriverait-il s'ils étaient très heureux de leur vivant : est-ce qu'ils n'en seraient pas diminués ? La loi du contraste domine l'art et lui interdit l'abjection du métier. Etre excessif, c'est toujours travailler pour l'avenir.

Mirabelle de Pampelune, par Colette Yver. Ou l'introduction brutale de l'héroïsme dans la vie très quotidienne des humbles. Les femmes qui aiment l'impossible et le chevalier monté sur le palefroi dédié à leur enlèvement moral auront toujours la force qu'il faut pour... voir mourir les hommes de loin et même les soigner de près. Cette petite Mirabelle... de librairie épousera son héros revenu aveugle de la guerre... L'aurait-elle épousé ou aimé aveugle sans autre raison héroïque ? Non. Alors, ce qu'elle aime, c'est la guerre, goût du sang ?... Enfin, ça peut correspondre à la raison patriotique, au moins dans un roman de chevalerie bien moderne.

L'Assassinat du président Roosevelt, par Michel-Georges Michel. Ça, c'est un roman de bonne humeur et il se passe en Amérique. Des journalistes, un humoriste qui se feraient sauter plutôt que de se rendre... à la raison, un ou plusieurs brigands, une jeune fille très honnête et enfin le grand colonel lui-même qui tire si bien et chasse pour le seul plaisir de s'isoler dans les forêts vierges : voilà, je pense, une troupe d'acteurs plus que qualifiés pour nous jouer une de ces farces qui, en France comme aux Etats-Unis, désopilent toutes les rates. Pierrot est un Parisien sorti de l'école des Beaux-Arts avec le premier prix de boxe, et il sait naturellement tout faire, y compris du journalisme. C'est pourquoi il réussit ; mais le coup de théâtre est amené par le président lui-même, qui tire un coup de carabine fort adroit, tue le brigand principal, délivre la sympathique jeune fille et pardonne au grand Blaggpool au nom de l'Amérique éprise de l'humour de ses humoristes malgré eux, car, on l'a remarqué avant moi, les humoristes ne sont jamais naturellement gais. Il paraît que ce joyeux roman a un succès fou chez nos grands alliés.

U-713 ou les gentilshommes d'infortune, par Pierre Mac-Orlan et Gus Bofa. Les dessins sont très *Ubu roi* et le texte a tout le charme d'une satire de grand style. La rencontre du vaisseau

fantôme avec le monstre d'acier est d'une beauté macabre qui dépasse bien les mots d'un bateau de ce genre. Les deux auteurs, Gus Bofa et Mac-Orlan, ont compris que d'*Ubu roi* il fallait remonter à Edgar Poe pour rencontrer ces modèles de criminels à la fois tragiques et bouffons qui se nomment les gentilshommes allemands, fortunés ou infortunés.

L'Ambulance 20, par Albert Meillan. C'est une ambulance modèle où le médecin en chef est toujours ivre, et tient les propos les plus orduriers. Les gens distingués de ce livre sont des jeunes hommes qui découvrent à la guerre une saveur d'amour ; l'un s'en occupe pour glisser quelques bons conseils à ses amis, mais l'autre, marié, croyant et de tous le plus sage, trébuche dans le piège tendu par la vie de désordres que l'on mène, devient l'amant d'une dame fort comme il faut dont il est vraisemblablement le premier péché, puis va se faire tuer totalement pour expier une faute dont la moitié seulement lui appartient. Ce roman est extraordinairement cru et il y règne une étrange désinvolture quant au respect dû (officiellement) aux formations sanitaires. Les sermons moralisateurs dont il s'encombre ont pour effet de le faire paraître bien plus matérialiste que l'auteur ne l'a sans doute voulu. On n'a jamais tant évoqué le nom de Dieu, surtout sous la forme de juron.

La Prison blanche, par Eve Paul-Margueritte. La préface de M. Paul Margueritte père nous indique les tendances au roman d'aventure et c'est en effet une aventure vraiment étonnante qui conduit cette histoire au plus heureux dénouement : une jeune fille pauvre et parisienne est enlevée d'un bureau de placement par un couple de Turcs, M. et M^me^ Malassouf, à cause de son extraordinaire ressemblance avec une héritière qu'on désire supprimer. Enfermée dans une blanche maison de Constantinople, elle y est tout de même assez libre pour nouer quelques intrigues... à la grille du parc. Tout finit par s'arranger et la demoiselle pauvre avec son sosie riche échappent aux griffes du couple turc par un double mariage. C'est peut-être un peu naïf, mais j'aime encore mieux ça que la psychologie d'un tourment d'amour quelconque. Au moins on se promène dans les rues d'une ville curieuse sans avoir besoin d'un guide étranger.

L'Acte adorable, par Daniel Riche. Il s'agit d'une jeune princesse qui fait un mariage d'amour et s'étonne que le gouvernement, le peuple et même son mari lui demandent un héritier pour la couronne. A ce cas de conscience il fallait un historien plein de fantaisie et possédant un doigté de... clinicien élégant. Et l'auteur, par ce temps de morticoleries indiscrètes, a exécuté un morceau difficile... quoique pour salon où l'on cause. D'ailleurs, il a peut-être fait de l'histoire car l'histoire, est généralement comique dans ses intimités.

Ma p'tite femme, par Marcel Nadaud. L'auteur a emporté son

roman commencé dans son sac de soldat. Il y avait déjà *Chignole*, et cette petite femme n'a pas dû le gêner beaucoup, puisqu'elle s'évanouit tout de suite d'avoir trop aimé. C'est égal, ces guerriers ou ces aviateurs qui ont le temps d'écrire deux romans, de se faire blesser et d'abattre une quantité d'oiseaux ennemis sont des figures bien curieuses.

Petit Manuel de guerre, par Maurice Prax. Dites et ne dites pas, précis de stratégie en chambre, locutions nouvelles, dictionnaire de l'argot du front, coutumes et costumes de l'arrière, nous trouverons là-dedans tout ce qui est utile de savoir en temps de guerre et en dehors du communiqué.

La Malabée, par André Billy. Il s'agit d'une herbe de la Saint-Jean qui permet à la mentalité de faire machine en arrière. Et le héros revient tout doucement au biberon de ses premiers mois, c'est-à-dire tombe en une enfance qui permet à ses supérieurs de le faire fusiller, alors qu'on lui aurait dû, je pense, une statue... dans le genre de celle que le dessinateur Laboureur lui... décoche traits par traits. Amusante satire, peut-être plus sanglante que drôle.

RACHILDE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Lysis : *Pour Renaître*, Payot, 3.50. — Dr Achalme : *La Science des Civilisés et la Science allemande*, avec une préface de M. Edmond Perrier et une réponse du Professeur Ostwald, Payot, 3.50.

L'ouvrage de Lysis : **Pour Renaître**, est considéré par certains comme un des meilleurs livres écrits depuis la guerre. Nous allons voir si cette réputation n'est pas surfaite.

Lysis déplore dans chacun des articles réunis ici que les Français aient une « mentalité si peu industrielle », et il leur donne comme exemple les Allemands.

Ainsi, tandis que le mot *alcool* veut dire pour nous petit verre, apéritif..., il représente pour les Allemands, « bien plus modernes que nous à cet égard », une matière première, un mode d'éclairage, de chauffage ou de force motrice. C'est une matière première pour beaucoup d'industries. Il suffit de carburer l'alcool, ou de le convertir en vapeurs que l'on brûle dans un bec surmonté d'un manchon à incandescence, pour obtenir un bel éclairage, sain et peu coûteux ; déjà beaucoup de villages allemands l'ont choisi comme plus pratique que le gaz. De même la vapeur d'alcool mélangée d'air permet d'obtenir à bon compte une forte température, et petit à petit les ouvriers allemands adoptent ce procédé de chauffage pour faire leur cuisine ; la température de la pièce ne s'élève pas, et aucune odeur ne se dégage. Enfin, l'alcool vaporisé par un carburateur, mélangé

à l'air comprimé, peut faire tourner un moteur à explosions comme l'essence ; on a alors l'alcool force motrice ; le rendement pratique est meilleur : 25 o/o en plus. Quelle humiliation pour nous ! Ici encore « nous sommes complètement éclipsés par les Allemands ».

Il y a un autre produit dont on ne soupçonne pas en France toute l'importance, c'est l'*acide nitrique*, et pourtant il est « un des piliers de notre vie civilisée ». L'acide nitrique, en effet, est la base des explosifs modernes, et sans lui la guerre moderne — qui fait tant d'honneur aux peuples civilisés — n'aurait pas pu durer. Il joue en outre un grand rôle dans plusieurs grandes industries, et il est indispensable à l'agriculture. Les terres cultivées s'épuisent rapidement en azote, et il est indispensable de leur rendre cet azote sous forme de nitrates. On faisait venir ceux-ci de quelques gisements naturels, particulièrement ceux du Chili ; mais ces réserves s'épuisent rapidement. Il y a quelques années un grand savant anglais, sir William Crookes, poussait un cri d'alarme : les nitrates naturels allaient être épuisés en une quarantaine d'années, et les races occidentales étaient menacées de mourir de faim, si elles ne fabriquaient pas des nitrates artificiels, au moyen de l'azote contenu dans l'air atmosphérique, réservoir inépuisable.

Or, une grande entreprise industrielle a mis au point les procédés qui permettent de fabriquer un nitrate en combinant l'azote et l'oxygène de l'air dans un four électrique. L'idée est venue de France ; les capitaux aussi : 160 millions d'actions et d'obligations. Mais c'est en Norvège, au fond d'un fjord magnifique, que les grandioses usines de la « Société norvégienne de l'azote » se sont installées. Deux torrents qui descendent du mont Gauska (1884 m.) jusqu'à la mer, par une série de cascades, fournissent une force motrice de 300.000 chevaux ; bientôt ce sera 500.000. Alors, on pourra fabriquer plus de 500.000 tonnes de nitrate et d'acide nitrique. Ce coin de Norvège, autrefois désert, maintenant desservi par un chemin de fer électrique, se couvre de villes et devient prodigieusenent riche. Tant mieux pour la Norvège ; tant pis pour la France.

C'est une occasion pour Lysis de rappeler ces trois idées fondamentales : 1° garder nos capitaux ; 2° employer la houille blanche ; 3° convertir la force motrice des chutes d'eau en énergie électrique.

Si nous prêtons un million à l'étranger, nous recevons 50.000 francs d'intérêt, et notre pays n'en tire pas d'autre avantage ; mais si nous engageons le même million dans l'industrie, non seulement nous encaissons notre revenu, mais nous donnons en outre le moyen de travailler à 200 ou 300 ouvriers.

Qui nous empêche de faire ce que l'on fait en Norvège ? Ne sommes-nous pas un des pays le plus riches en cette source d'énergie, la plus féconde et la plus précieuse de toutes, la « houille blanche » ?

N'avons-nous pas une foule de chutes puissantes et de rivières rapides à grand débit ? Nous avons déjà 9 millions de chevaux-vapeur de houille blanche; nous pourrions en avoir deux fois plus. L'Angleterre et l'Allemagne réunies n'en ont que 2 millions et demi.

Et quelle résurrection pour notre pays si nous réussissions à convertir ces 9 millions de chevaux-vapeur, par l'intermédiaire de l'électricité, en lumière, en chaleur, en énergie chimique ! Et Lysis de faire briller devant nos yeux les merveilles de l'électro-métallurgie, de l'électro-chimie !

Lysis est dur pour les Français. Nous avons beaucoup de qualités, mais, malgré cela, « nous ne faisons rien ». Les Allemands avec raison nous méprisent : « Les Français sont un vieux peuple, et incapables de suivre le progrès moderne, dans le commerce et l'industrie », et aussi dans l'agriculture. Il est grand temps que nous jetions « par-dessus bord nos vieilles méthodes économiques et politiques (*sic*) pour nous consacrer au développement de notre pays si longtemps négligé », et que nous imitions les Allemands « que nous aurons vaincu provisoirement, mais dont nous n'aurons pas supprimé les qualités ». Page 50, Lysis nous retrace un tableau saisissant de la prospérité de l'Allemagne. Il voit là « l'œuvre du gouvernement impérial ».

Je pense que le collaborateur de l'ex-*Guerre Sociale* ne nous engage pas à prendre aussi un Kaiser ; mais il est certain qu'en grand admirateur des Allemands, il rêve d'organiser la France à l'allemande.

Le rêve des réactionnaires, n'est-ce pas d'établir un gouvernement fort, pour se préparer à livrer la guerre aux voisins : guerre par les explosifs dérivés de l'acide nitrique, ou guerre économique, peu importe.

On commence à parler de la « Société des Nations ». A mon avis, chaque peuple devra y conserver ses qualités propres, son originalité. La force d'une association dépend de la diversité des éléments composants, et ceci en sociologie comme en biologie. Les Allemands s'étaient organisés pour faire la guerre, vaincre, dominer; nous avions un autre idéal : ne pas être des machines de guerre ou de concurrence industrielle, être des individus libres, amoureux des arts et de la science même lorsqu'il n'y a aucun profit à en tirer. Dans la Société des Nations il faudra des semeurs d'idées, et aussi des machines humaines. Laissons aux Allemands leur mentalité d'industriels, et gardons la nôtre. Luttons seulement contre le militarisme allemand, parce qu'il menace nos libertés.

§

Le livre de Lysis me conduit à parler d'un autre ouvrage de la même librairie : **la Science des Civilisés et la Science**

allemande. Depuis un an qu'il a paru, je remettais toujours à en parler, car il ne me plaisait guère : comme le titre l'indique, c'est un livre qui contient beaucoup de semences de haine, destinées à pousser et à entraver ainsi la formation de la *Société des Nations*, à laquelle l'Internationale scientifique devra prêter son puissant concours.

L'auteur est le Dr Achalme, directeur du laboratoire colonial du Muséum; il se montre fort dur pour les savants allemands. « Pour rechercher la vérité, déclare-t-il dès le début, il faut d'abord croire à la vérité, et l'Allemand n'y croit pas. » La seule qualité que nous puissions peut-être lui envier, c'est l'esprit de méthode, mais, par suite de cette hypertrophie du moi dont il ne se départit jamais, il a réussi à la rendre insupportable et presque ridicule. Et le Dr Achalme de nous parler, avec verve, des abus et des mensonges de la « bibliographie allemande ». Celle-ci est au service de la « vérité allemande », faite des dogmes révélés par les Excellences scientifiques, et qu'il n'est pas permis de discuter. Toute la science allemande doit s'unir pour la défense de la vérité allemande, aussi cette science est devenue une véritable « entreprise de publicité » : à cet égard les nombreux Congrès organisés par les Allemands (et délaissés par les Français), et les non moins nombreux *Centralblaetter* et *Zeitschriften*, ont joué un rôle important.

Le budget de la moindre de ces revues ferait frémir d'horreur un éditeur français. La collaboration y est largement rémunérée ; les nombreuses figures, les photographies ne sont pas, comme presque toujours en France, à la charge des auteurs. La présentation est excellente, les formats bien choisis.

Enfin, la presse scientifique serait subventionnée par l'Etat ! Après s'être indigné, le docteur Achalme se demande si la France, en ceci, ne ferait pas bien d'imiter l'Allemagne.

L'auteur a des reproches plus graves à faire aux Allemands ; il présente ceux-ci comme pratiquant, couramment et avec l'habileté des professionnels, l'espionnage, le vol et le mensonge.

L'espionnage scientifique ne le cédait guère aux espionnages économique et militaire : les Français qui ouvraient largement à leurs collègues allemands les portes de leurs laboratoires ont eu souvent à regretter la cordialité de leur accueil. Chacun prend, dit-on, son bien où il le trouve : il paraît que le bien des Allemands se trouvait partout.

Si les Allemands abusaient de notre confiance, ils exploitaient aussi notre sincérité.

Dans les laboratoires français, on ne lutte qu'à armes loyales. Quand on décrit des expériences, c'est qu'on les a faites ; une observation peut être médiocre, elle est toujours véridique. Il n'en est plus de même de l'autre côté du Rhin.

Et M. Achalme de s'étonner que les savants français aient hésité si longtemps à rompre toutes relations avec des gens qu'on avait pris en flagrant délit d'escroquerie et qui avaient pratiqué des truquages éhontés.

J'aime à croire que M. Achalme exagère, autrement il y aurait longtemps que la rupture aurait eu lieu. Et puis les savants français sont-ils tous et toujours aussi vertueux que le laisse entendre l'auteur du livre ? Heureusement, nos savants ne sont pas d'avis que la science et le militarisme ne font qu'un, et c'est déjà une grande supériorité sur leurs collègues d'outre-Rhin.

Les professeurs Ostwald, Kuster, Pflugge, Lenard ont cru devoir protester contre les attaques du docteur Achalme.

Evidemment, quand Ostwald déclare que « les Français et les Anglais croupissent politiquement et scientifiquement dans l'individualisme » et sont incapables de concevoir la base de la supériorité allemande, quand Pflugge juge « extrêmement méritoire la part de Pasteur dans la doctrine des micro-organismes », et place Koch bien au-dessus de celui-ci, on peut parler de « mégalomanie ».

Le professeur Arrhénius de Stockholm, consulté au sujet des articles du docteur Achalme, a répondu :

La science, principalement quand elle étudie la nature, est internationale. Tout effort pour interrompre l'amicale collaboration sur le terrain de la science doit être considéré comme une lourde erreur. Je ne doute pas qu'aussitôt la paix ardemment attendue, ces efforts seront à juste titre jugés comme des produits des conditions anormales actuelles et seront plongés dans un oubli bien mérité.

Telle sera aussi ma conclusion.

GEORGES BOHN.

LES REVUES

Revue de Paris : lettres de Marcel Etévé. — *La Revue hebdomadaire* : « A Decazeville », par M. Georges Baume. — *La Grande Revue* : deux poèmes en prose de M. R. — *Le Symbole* : premier numéro. — Extraits de : *On progresse...* revue du front, copiée à 20 exemplaires. — « *La Vie* » : « Notes » de M. C. Tillac, sur la « jeunesse contemporaine ». — Memento.

M. Ernest Lavisse présente aux lecteurs de **la Revue de Paris** (1er août) « le lieutenant Marcel Etévé, agrégé des lettres, élève de l'Ecole normale supérieure », qui est tombé au feu, le 20 juillet 1916, près d'Estrées (Somme).

Dans une des lettres que nous publions, Marcel Etévé parle avec amour de sa « turne » de l'Ecole normale. Cent vingt de ceux qui, comme lui, travaillaient, pensaient et rêvaient dans ces petites salles d'études joliment ornées par eux sont, comme lui, morts pour la patrie. Personne ne sait mieux que moi la grandeur de la perte faite en leurs personnes par l'Université et par la France. Je dois à Marcel Etévé la justice de dire qu'il était

un de ceux dont l'intelligence et le caractère nous donnaient mieux que des espérances, — des certitudes. Il aura une belle page dans l'histoire que nous écrirons de l'Ecole normale pendant cette guerre à laquelle elle aura donné tant de héros et de victimes.

Le vieux maître nous est garant de la valeur intellectuelle et morale de Marcel Etévé. La correspondance de l'élève prouve une clairvoyance rare, un esprit libre et haut. Il écrit à un ami d'enfance :

Je voudrais bien t'avoir près de moi, ici, car, tu le sais bien, c'est la seule vie possible en ce moment, et supportable. Je le voudrais et je reconnais pourtant bien toutes les raisons, insurmontables, qui t'empêchent d'être avec nous. Cette guerre, qui me fut très douce jusqu'ici, est éreintante, au fond, intellectuellement surtout. Il y a, à la fois, trop de fatigue, physique ou nerveuse, et pas assez d'action. Les heures vides et vaseuses que nous passons quand nous sommes en réserve ou au repos et que le service ne nous absorbe pas ! Les efforts qu'il me faut faire pour prendre un bouquin ou écrire ! Je ne crois pas que ce genre d'exercice soit très favorable à une reprise d'équilibre, sais-tu ? et je me demande comment je pourrais jamais faire figure de civil et d'intellectuel, si je revenais de cette expédition.

Pour cela, ne regrette pas trop de ne pouvoir partir. Il faut qu'il reste à l'intérieur quelques types capables de nous réapprendre à vivre, si nous avons un jour faculté d'y songer. Et puis c'est encore bien plus simple : tu ne peux pas, tu ne peux pas ; une autre besogne t'est réservée, qui n'est pas moins utile, — je dirais plus, qui ne risque pas d'être inutile comme la mienne. Ainsi je ne serais pas surpris qu'on nous fît participer d'ici peu à une attaque dont le but le plus clair sera de fournir un communiqué et de supprimer une tapée de bons bougres. C'est même à cet effet qu'on nous a retirés du secteur que nous occupions pour nous mettre à l'arrière, où on nous suralimente et entraîne, rééquipe et bourre le crâne.

D'une autre lettre, au même correspondant, datée du 15 septembre 1915 :

Je reçois une note du général commandant l'armée qui recommande aux officers de préparer pour « les instituteurs, professeurs, ministres de tous les cultes » la tâche d'après la guerre ; et cette tâche sera de perpétuer dans la souvenance des gosses les horreurs présentes, d'attiser chez eux la haine de l'étranger, etc. Cette perspective me laisse assez triste et je prévois tant de difficultés pour les éducateurs que nous serons si nous en réchappons ! Comme il faudra se garder du déraillement et quelles résistances nous rencontrerons quand nous voudrons à la fois conserver dans les petites caboches ce que la guerre y aura fait pousser de gravité et d'énergie, et les élever un peu au-dessus de la mêlée apaisée ! Quel mal pour suivre le fin boyau qui louvoie entre le chauvinisme renforcé et l'insouciance revenue !

Au même, René M..., Etévé écrivait encore, quelques jours plus tard :

Tu me parles de la « guerre à la guerre », et tu parais supposer que je

puis ne pas être en cela de ton avis. Pour quelle espèce de brute me prends-tu ? Sont-ce mes petits plaidoyers en faveur des pauvres « mélétaires » qui t'autorisent à proférer de telles injures ! As-tu pu croire que les soldats que je défendais étaient d'autres que les types comme toi et moi, subissant cette guerre comme la pire des catastrophes, et que j'étais avec ceux qui y voient l'emploi normal de leurs facultés ?

Pourtant, s'il faut me confesser jusqu'au bout, peut-être suis-je pour quelque chose dans ta méprise. Pendant quelque temps en effet, j'ai tenté, à moitié consciemment, de me monter le bourrichon et de me faire, dans une certaine mesure, une mentalité *ad usum militis*. Mais ce n'était pas sérieux, et je n'ai jamais eu grande confiance en cet expédient.

Et j'ai pris le parti de ne pas m'en inquiéter, sachant que je n'ai pas besoin de cet excitant. A commencer par le bas, j'aurai, certes, chaque fois qu'il faudra taper dur et cruellement, la griserie aveugle du combat, et c'est beaucoup. En remontant un peu l'échelle des motifs, j'aurai aussi l'amour-propre, la tenue nécessaires ; et voilà déjà de quoi agir. Enfin, même d'un point de vue plus intellectuel, j'aurai conscience d'accomplir une besogne nécessaire et de participer, dès cet instant, à la « guerre à la guerre ». Et ainsi cela peut aller.

D'une lettre « à sa mère », écrite par Marcel Etévé, la veille de sa mort à l'ennemi :

Je suis retourné cet après-midi jeter un coup d'œil sur le chaos des entonnoirs avoisinants : je ne reviens pas sur l'impression causée. Puis, des banquettes de notre tranchée, je regarde à la jumelle les éclatements sur les bois, les villages et les châteaux que tiennent les Boches. C'est épouvantable. Le beau temps semble aujourd'hui revenu et notre artillerie lourde en profite pour faire ce qu'on appelle du beau travail. Quelles énormes colonnes de fumée noire, avec des éclatements en boule blanche ! Quelquefois, un panache de fumée noire, comme une éruption de volcan. Les Boches ne doivent pas être à la noce. Et de derrière nos premières lignes partent aussi des torpilles. C'est la danse complète. Il faut s'en réjouir. Mais c'est toutefois un spectacle peu à l'honneur de l'homme.

Et nos pauvres villages qu'on est forcé de détruire de fond en comble pour les reprendre, et encore avec peine...

Pour me distraire de tout ce que je vois, j'ai lu hier soir, dans ma niche le *Roi Lear* que j'ai trouvé traînant par là. Cela me rappelle un bon temps déjà loin, une belle soirée chez Antoine...

J'ai eu surtout hier, pour me mettre du baume au cœur, ta bonne lettre, avec ton joli jasmin : merci, la maman. Nous manquons de fleurs ici : sur le plateau, on ne voit comme floraison que, de loin en loin, émergeant du chaos d'entonnoirs, des piquets à fil de fer boches, à forme de tire-bouchon : c'est assez joli...

Et les communiqués sont bons.

Espérons, et aimons-nous fort, fort...

§

M. Georges Beaume donne à **la Revue hebdomadaire** (18 août) un article saisissant sur le travail « à Decazeville ». Telle est

la conclusion de ces pages relatives à la physionomie du bassin minier depuis la guerre :

Il a fallu avoir recours à la main-d'œuvre étrangère, et demander aussi l'aide des prisonniers. La mine, qui était loin encore de reposséder tout son personnel, a embauché des réfugiés du Nord envahi, des Espagnols, des Belges, jusqu'à ce que pussent fonctionner parfaitement tous les organes de l'exploitation.

Les hauts fourneaux, qui avaient été bloqués ou éteints, se sont aussitôt ranimés. On a construit en quelques mois une fonderie à obus de 220, tout en fabriquant déjà à l'ancienne fonderie, aménagée en conséquence. Cinq mois plus tard, une deuxième fonderie de 280 a commencé sa production ; enfin, une troisième à six cubilots, qui est en construction, fonctionnera avant le mois de juillet.

Toute la besogne marche énergiquement, et avec ensemble. La métallurgie fabrique maintenant 320 obus de 220, coulés, par jour, et en obtiendra sous peu, quand la troisième fonderie sera en marche, 400 ; — 120 de 280, et sous peu, 600 ; — 120 obus usinés par jour de 220 ; — et par jour encore 200 obus de 220, expédiés au dehors, pour y être usinés, et sous peu 280 ; — 120 de 280, et sous peu 480.

En outre, la métallurgie lamine des fers de toutes dimensions pour béton armé, et des poutrelles, des rails de chemins de fer, etc... La plus grande partie de la matière première sort des hauts fourneaux de Decazeville ; mais elle reçoit du métal étranger par les soins du comité des Forges de France. Elle livre également au service de la guerre, pour la fabrication des munitions, tous les sous-produits provenant de la récupération, tels que benzol, nappeline, goudron.

Elle a mis une quatrième batterie de 37 fours en marche. De sorte que quatre batteries en plein fonctionnement fournissent trois mille tonnes de coke par semaine. Je sais qu'à la mine on cherche à intensifier par tous les moyens l'extraction de la houille. Elle a déjà augmenté de 13 o/o ; elle arrivera sous peu à une augmentation du double, peut-être même de 30 o/o.

Pour obtenir ce résultat, il faut exécuter des travaux d'aménagements assez longs, et aussi procéder à une réorganisation, qui ne peut-être que progressive, de la méthode du travail de jour s'adaptant au travail de nuit.

Les compagnies n'ont pas négligé le côté humanitaire de la question ; celle-ci ne peut être envisagée sérieusement qu'à deux points de vue : la part de l'Etat, la part des compagnies. L'Etat verse des allocations qu'on n'est parvenu à distribuer selon la justice qu'après bien des démarches et des tiraillements. La compagnie de Decazeville a fait tout de suite son devoir. Les caisses de secours, suivant leurs ressources, versent des indemnités aux femmes des mobilisés, lesquelles travaillent, du moins la plupart, aux forges ou à la mine.

Decazeville compte aujourd'hui 18.000 habitants. Depuis les premiers jours de la guerre, au fur et à mesure des exigences de la mine et des usines, les travailleurs arrivent de toutes les parties de l'Europe, même du monde : beaucoup d'Espagnols, des Grecs, des Tunisiens, des Kabyles, des Chinois. Dans cette Babel, on s'entend très bien toujours et de très bonne

humeur. On m'assure même que les collègues decazevilloises accueillent avec gentillesse les hommages de ces étrangers, leurs frères de travail.

Ainsi tout le monde se consacre du meilleur de son âme au salut de la patrie. Si j'ai évoqué le bassin de Decazeville, c'est que je le connais bien et qu'il représente merveilleusement, à l'arrière de la bataille, l'image des chantiers qui préparent la victoire.

§

La Grande Revue (juillet) publie, signés N. R., de très remarquables poèmes en prose : « Chants très doux pour des temps très durs », dont voici les deux derniers :

Quand je vis venir sur mon front la vieillesse aux traits fanés, je dis adieu à la fraîcheur de ma jeunesse, et mon cœur se mit à pleurer.

Et mon cœur se mit à pleurer, car la jeunesse est sacrée et le rire divin habite avec elle.

Et mon cœur se mit à pleurer, car la jeunesse est beauté, et la beauté est mille fois divine.

Mais quand je sentis monter en moi une joie fière et inconnue, une richesse entièrement nouvelle, et qui surpassait en beauté le rire de la jeunesse, — alors je levai mon front rayonnant vers la vie, et je lui dis merci pour ce don nouveau : la vieillesse.

Et mon cœur chanta un hymne nouveau, mon cœur se mit à chanter un refrain d'allégresse comme il n'avait pas encore chanté.

Pleurez vos morts. Pleurez. La douleur est mère de la vie. La douleur est sœur de la joie.

Pleurez vos morts, car la douleur sacrée mène à la paix profonde.

La douleur, c'est le pont jeté de la terre au ciel. C'est le bandeau ôté des yeux.

Pleurez vos morts très doucement. Ils ne sont pas partis sans vous. N'ont-ils pas à moitié emporté votre âme !

Pleurez vos morts. Pleurez-les doucement. Vous êtes plus avec eux que vous ne le croyez.

Pleurez très doucement vos morts.

§

Le Symbole, « feuillets d'art et de pensée », a publié en août le n° 1 de sa première série », sous la direction de M. Robert Petit. Adresse : 18, rue du Roi-de-Sicile, à Paris.

Le premier article est de M. Han Ryner : « Comment te bats-tu ? » Suivent des poèmes de M. Robert Petit, « deux croquis » en prose, de M. Marius Aimot, dédiés « aux soldats de tous les pays qui meurent loin de chez eux », des vers de M. Jean Malau et de M. Banville d'Hostel.

§

M. Auguste Martin, maréchal-des-logis au 9e dragons, veut bien nous adresser un des vingt exemplaires tirés au polycopie, du n° 4 de la revue : « **On progresse**, journal du Neuvième Vacuum

J'te Pousse ». De « Sur la mort de deux camarades », nous détachons cette ligne : « Les sentiments humains n'habitent plus les cadavres que la guerre a broyés ».

Les « Notes d'un ancien pékin », « en marge de La Bruyère », signées Démocrite, sont d'une jolie qualité, témoin ceci :

La Bruyère, voilà, en guerre, le baume souverain à tout cafard. Il est vivant et éternel. Il a flétri la guerre en des termes qui feraient censurer un journal en ce moment, il en a dit l'horreur, la stupidité et la profonde bêtise. Il a étudié et vu juste les mœurs et les caractères. Il a « disséqué » l'homme et la femme au point qu'on n'est pas très fier d'être humain. Il est d'une profonde morale sans trop s'appuyer sur la religion, ce qui serait un procédé, mais sur les sens et l'instinct des êtres. Et il est moderne, c'est-à-dire toujours vivant, toujours propre à toutes les influences.

Il faut le lire à petites doses, une phrase ou deux, puis le reprendre. On relit les mêmes passages avec toujours le même plaisir. C'est un moraliste qui sait être vivant. La Bruyère, en quelques pages, a su conciser la morale humaine. Il nous a compris comme il a tout compris. C'est pour ça qu'il nous plaît entre tous.

Le « Carnet du Mois », par « le Pendu », est très savoureux :

Depuis le dernier numéro, deux mois sont passés qui furent fort occupés. Nous avons, d'abord, termin « en mars une série de manœuvres préparatoires à une grande offensive et les manœuvres, comme chacun sait, sont un enseignement.

Il y eut de beaux thèmes dans ce genre : la cavalerie fera la relève d'une infanterie fictive qui vient d'enlever une position fortifiée fictive. Ça n'a l'air de rien, ces machins-là, mais c'est très aride.

Il y eut aussi de beaux spectacles : nous avons vu un officier d'Etat-Major remonter la colonne à grande allure, réclamant à tous les échos si on n'avait pas vu l'artillerie fictive. Et encore un homme qui pour traverser un bois de 50 m. a sorti gravement sa boussole pour se conduire.

Vous me direz :

— Ce ne sont que de petits détails !

— C'est vrai, mais ils se répètent à l'infini. Alors, quand vous voyez ça, rien de ce qui se passe ne vous étonne.

On est fataliste, on laisse faire, c'est le métier. Faut pas s'en faire ? alors ! on laisse tout faire.

Voici encore une amusante histoire :

Grand branle-bas au cantonnement. Le général, commandant la ...e B. C. est venu inspecter le ravitaillement de l'Escadron. Et, devant lui, le sous-officier d'approvisionnement, très calme, étale la viande, le devant d'un côté, le derrière de l'autre.

— Etes-vous bien servi ?

— Mais oui, mon général.

— Pourtant... il y a des os ! Etes-vous sûr d'être bien servi ?

— Parfaitement, mon Général.

— Mais, regardez donc votre derrière.

Rires discrets. S'apercevant du mouvement, le général vire et s'adressant à un sous-officier :

— Conduisez-moi à votre cuisine.

Et arrivé à la porte :

— Qu'est-ce que vos hommes ont à manger ce soir?

Et l'autre, qui n'en sait rien, de regarder désespérément le plafond.

— Du singe, mon général!

— Soyez donc plus respectueux et apprenez à appeler les choses par leurs noms : on dit de la viande de conserve.

Et, pour prendre congé de notre jeune confrère, nous lui empruntons ces deux documents militaires :

Les belles décisions.

Y..., le 22 février 1917.
Le Général de division P..., commandant la ...e région, à M. le Général commandant les subdivisions X...

Note de service.

Les Annamites employés dans les formations sanitaires et autres établissements de la région devront être portés sur la situation mensuelle à l'encre rouge, dans la colonne « chevaux » avec un A.

P.-O. Le Chef d'Etat-Major,
X...

Les beaux motifs.

4 jours de consigne Cavalier B...
« A été surpris urinant dans la cour et sifflant pour amortir le bruit .»

Et comment ne pas recueillir, aussi, cette maxime lapidaire du parfait sous-officier : « S'en foutre et rendre compte. »

§

Un combattant, M. C. Tillac, adresse à **La Vie** (septembre) des « notes émues sur la Jeunesse contemporaine », qu'il intitule : «Gestes, regards, voix. » Nous en extrayons ces tableautins émouvants et ces remarques :

Dans un seau de toile, sous les arbres déchiquetés de Fontaine-les-Cappy, un gosse lave une chemise fine... Oh ! la belle chemise du temps de paix, à rayures vertes !...

Elle fut amidonnée, jadis. Maintenant, elle trempe : le gosse m'explique qu'il a des « totos ». Et ses gestes précautionneux et modestes, pour déplier et mouiller la chemise, rappellent ceux de sa bonne ou de sa lessiveuse, dans une petite ville où le gosse est appelée : Monsieur.

Ses parents le croient au repos. Lui, « donne » avec sa compagnie, depuis trois jours. Un « 210 » brise son abri, émiette ses camarades... Il en réchappe, presque nu.

Alors, missive : « Mes chers parents, je n'ai plus de linge, plus de vivres plus d'argent, plus de porte-monnaie, plus de mouchoir, plus rien. » Il faut l'équiper à nouveau de la tête aux pieds...

C'est ainsi que ses parents savent, en lui achetant un couteau à six lames dans un bazar de province, que leur fils est allé à Verdun...

Il n'aime pas qu'on fasse état de sa Jeunesse pour lui donner tort, dans les discussions. Volontiers, il fredonnera, à la barbe des territoriaux, les refrains militaires qui semblent prouver quelque chose :

Un soldat, c'est comme son pompon...

Oui. Nous possédons encore des âmes d'élite qui, malgré la Vie, la Guerre, et la Vie guerrière, subissent avec joie les tendances de leur éducation. Oh! pouvoir concilier sa vision personnelle du Monde avec les enseignements de sa mère!

Je ne parle pas des bleuets, tout saturés de la douceur familiale. Mais ceux qui sont demeurés jeunes au combat, et bravent chaque jour les ricanements ou les sourires, ceux-là sont des êtres sacrés.

L'élégance suprême consiste à donner le change aux copains. Etre gai comme eux, et plus qu'eux; plaisanter; paraître aimer le chahut. Mais tenir en soi-même, sous des apparences frivoles, sa directive et sa force.

MEMENTO — **Le Correspondant** (10 août) : M. J. Nauteuil : « Le sentiment religieux dans l'œuvre de Francis Jammes ». — M. le Cᵗ Daubert : « La Cavalerie défaillante! »

Revue des Deux Mondes (15 août) : M. Georges Goyau : « Le Cardinal Mercier ». — *** : « Où en est l'armée allemande? » — M. O. Forsaut : « Le martyre de Reims. Les Ecoles dans les caves », journal de l'Inspecteur primaire.

Les Humbles (juillet) : M. Maurice Wullens : « Les revues littéraires d'avant-garde » ; « Pour quelques cuistres » ; « La Fausse avant-garde littéraire ».

La Revue de Hollande (juin) : M. Emile Boulan : « Hemsterhuis et Montesquieu et de quelques considérations sur l'esthétique ». — Poèmes de M. S. Kochnitzky : « Les Pèlerins de l'Aurore ». — M. Robert Salomon : « Sur une journée cruelle et très glorieuse ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRE

THÉATRE RÉJANE : *Une Revue chez Réjane*, revue en 2 actes de MM. Yves Mirande, Jean Bastia et Saint-Granier (10 septembre). — Le patriotisme au théâtre.

Dans un moment où le niveau de la production littéraire, dans son ensemble, est si bas, les auteurs de la nouvelle **Revue** jouée au Théâtre Réjane n'ont pas voulu se singulariser. Cette revue, en effet, est sans le moindre intérêt. Je ne donne pas cette appréciation avec plaisir. Je suis même au regret d'avoir à l'écrire. Je me rends compte qu'il n'est pas facile d'avoir de l'esprit, sans arrêt, pendant les deux ou trois heures que dure une soirée de théâtre. De plus, il y a la Censure, qui met bien des limites et des barrières à la satire. Mais,

vraiment, les deux actes de M. Yves Mirande, dont j'ai vu des pièces fort amusantes, de M. Jean Bastia, qui nous a habitués à mieux, et de M. Saint-Granier, déconcertent par leur vide et leur inconsistance. On se demande même quel agrément ils ont pu prendre eux-mêmes à agencer cette suite de tableaux et à écrire les couplets qu'ils comportent. J'ai la manie de réfléchir sur tout. J'ai passé toute une soirée à réfléchir sur le plaisir qu'on peut avoir à composer, même en collaboration, une œuvre de cette sorte. Je n'ai rien trouvé. Le pire, c'est que les auteurs, c'est-à-dire, je pense, l'un ou l'autre des trois, tour à tour, ont voulu se hausser jusqu'à la littérature, même jusqu'au lyrisme. C'est ainsi qu'il y a un tableau consacré à la Cathédrale de Reims. Cela consiste en un vitrail flamboyant, devant lequel se tient, juchée sur un petit socle, une femme qui personnifie la Cathédrale et qui raconte, en alexandrins, ses malheurs, en évoquant son histoire. Des gens, à côté de moi, trouvaient ce tableau un manque de goût. Je l'ai, pour ma part, trouvé surtout niais au possible, et Mlle Vera Sergine, avec sa déclamation pompeuse et outrancière, d'un ridicule achevé. Pourquoi cette comédienne ne prend-elle pas exemple sur son camarade M. Harry Baur? Voilà un comédien de boulevard, interprète d'œuvres légères, amusantes, tout ce qu'il y a de plus théâtre de genre, et qui, cependant, dit parfaitement les vers, sans éclats ni trémolos. Un autre tableau est le digne pendant de celui-ci. C'est celui qui nous montre une habitante des pays envahis et un officier allemand installé chez elle. Le malheureux, qui est au moment de prendre congé de son hôtesse par force, passe un fichu quart d'heure, autant par les bêtises qu'on lui dit que par le ton qu'on y met. C'est, en effet, encore Mlle Vera Sergine qui tient le rôle de l'habitante et elle n'y déploie pas moins de déclamation et d'exagération que dans sa grande tirade versifiée du tableau de la Cathédrale. Mlle Vera Sergine est de ces comédiennes avec qui il n'y a rien à faire : il faut qu'elles rugissent.

Le **patriotisme au théâtre** prend les plus grandes proportions. M. Emile Fabre a eu la bonne idée de commémorer, à la Comédie Française, la Victoire de la Marne. Malheureusement, nous n'avons eu qu'une partie du premier programme. Celui-ci comprenait tout d'abord, c'est le *Cri de Paris* qui nous l'a appris, une pièce de MM. Paul Gsell et Poulbot, intitulée *: Les gosses dans les ruines*, dont la scène se passait dans la Somme, un jour de mars 1917. Les chants des enfants jouant auraient alterné là avec les crépitements de la canonnade. Cette œuvre était évidemment destinée à faire beaucoup de bruit sur le théâtre. Détail précieux : M. Poulbot, soucieux à ce point de vérité, était allé chercher les costumes de ses gosses dans une sorte de dispensaire, si bien que les haillons qu'on aurait vus sur la scène eussent été ceux-là mêmes portés par de petits réfugiés.

Il paraît de plus, toujours d'après le *Cri de Paris*, que M. Jules Truffier, qui « adapte » avec le même brio la topographie de Paris et les textes des vieux auteurs, avait proposé de corser le spectacle avec une *Apothéose* de son cru. Cela nous aurait montré, dans une brume dorée, Notre-Dame, le Panthéon et l'Arc de l'Etoile, avec des personnages féminins représentant autant de grandes victoires françaises. M. Emile Blémont avait même écrit sur ce tableau, pour que le public y comprît quelque chose, un poème, dont le *Cri de Paris* nous a cité les derniers vers :

. . . . . .

Dans la suite sans fin des siècles à venir,
Partout rayonnera toujours ton souvenir,
O victoire, et toujours toute la race humaine,
Qui de l'infini même aura fait son domaine,
En paix célébrera, forte des maux soufferts,
Ceux dont l'exploit sauva la France et l'univers,
Là-bas, dans la splendeur d'un ciel de pourpre et d'ambre,
Sur les bords de la Marne, aux sept jours de septembre (1).

Après réfléxion, le programme a été modifié. M. Emile Fabre a trouvé que nous pouvions nous contenter de poèmes de MM. Billard, Louis Gendreau, André Dumas, Guillot de Saix, Fernand Gregh, Henry Bataille, Miguel Zamacoïs, André Lamendé, etc, etc. MM. Paul Gsell et Poulbot en ont été pour leur pièce et leurs défroques, M. Jules Truffier est allé porter ses imaginations au Châtelet, et M. Emile Blémont a gardé ses vers pour lui. Nous viendrons nous plaindre, après cela, de manquer de belles choses.

Nota. — Au dernier moment, les vers de M. Emile Blémont ont été repêchés. Le brave homme avait bien sa place, en effet, parmi les poètes de calendrier qui composaient le programme.

MAURICE BOISSARD.

LE THÉATRE AU FRONT

A côté des organisations privées, si je peux les appeler ainsi, c'est-à-dire nées de l'initiative des corps de troupe eux-mêmes, il y a, sur le front, une organisation officielle du théâtre. On ne s'étonnera pas de savoir qu'elle est arrivée en retard sur les autres. Elle comprend d'un côté le Théâtre aux Armées, de l'autre le Théâtre du Front.

Le Théâtre aux Armées, qui représente dans la hiérarchie des tréteaux guerriers ce qu'est la Comédie française aux scènes parisiennes, est chargé d'apporter aux poilus des spectacles de gala. Il est né de l'idée habile et intelligente qui consistait à faire appel au dévouement

(1) Pourquoi le *Cri de Paris* nous a-t-il caché les autres vers ? Ce ne peut être parce qu'ils sont mauvais.

aussi généreux que bien connu des artistes, grands et petits, et en même temps au sentiment de gloriole professionnelle dont aucun d'eux ne saurait être exempt...

« M'as-tu vu, sur le front?... » C'est un titre de gloire, et bien qu'un des plus importants de nos sociétaires ait déclaré un jour dans une phrase lapidaire, digne de la postérité : « Mais nos tranchées, à nous, c'est la Comédie française! » il était légitime de penser qu'aucune de nos vedettes ne serait fâchée de s'approcher un peu des véritables tranchées et d'entendre, sans trop de risques, le son d'un autre canon que celui de la tour Eiffel. Placé sous le patronage de M. le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, dirigé et administré par quelques écrivains et dramaturges notoires qui ont trouvé là une activité de tout repos, riche grâce à la libéralité du public qu'a sollicitée pour lui le directeur d'un de nos plus puissants quotidiens, le Théâtre aux Armées se présente comme une organisation d'importance. Il a eu de belles journées et a inscrit à ses programmes les noms de théâtre les plus illustres. Il peut donc montrer à juste titre quelque fierté de son œuvre. Il a donné plus de cinq cents représentations dans la zone des armées, ce qui est beaucoup à première vue comme chiffre d'ensemble, ce qui est assez peu en somme par armée, si l'on divise ce total par le nombre des armées et des mois de durée de l'institution. Mais n'est-elle pas un peu écrasée par son importance, n'a-t-elle pas quelques vices qu'il convient de signaler dans son intérêt même?... Que le poilu malicieux remarquant que pour ces soirées on mobilise nombre d'automobiles (mais ne faut-il pas transporter nos charmantes artistes?) et qu'à l'issue des séances on sable le champagne, prétende parfois qu'elles sont organisées surtout pour l'agrément des officiers, ce ne sont là que des critiques méprisables. Si les automobiles ne trouvaient jamais aux armées un plus mauvais emploi, il n'y aurait rien à dire, et peut-on empêcher le Français de conserver cette galanterie qui fait un des charmes les plus agréables de son héroïsme? D'ailleurs le poilu ne manque pas de prendre plaisir à ces spectacles où il apprécie surtout la présence feminine dans ce qu'elle a de plus exquis et de plus raffiné, cette présence dont il est depuis si longtems sevré et après laquelle il ne cesse de soupirer.

Mais il y a autre chose. Ici comme ailleurs, la longueur de la guerre se fait sentir et il semble, par la qualité des spectales de ces derniers mois, qu'un peu de lassitude se manifeste dans la vie du théâtre aux armées, un peu de laisser-aller dans la tenue des programmes. Les bonnes vedettes se font rares.

Dirai-je une de ces soirées et ce qu'on m'en a raconté?... La Comédie française n'y était représentée que par M. Georges Baillet qui a, paraît-il, autrefois appartenu à la Maison. Vous en souvient-il?...

Depuis plusieurs jours, de braves territoriaux avaient travaillé

avec un dévouement empressé à construire une scène dans une dépendance de la caserne de la petite ville. On avait installé l'électricité, construit des loges pour les dames. Tous les services s'étaient mis en frais. A 20 h. 15, le spectacle étant pour 20 h. 30, le chariot automobile de Thespis amène la troupe. Elle se répand dans les coulisses. Les organisateurs attendent un mot de remerciement pour leurs efforts.

M. Baillet, unique enfant de la Maison, se précipite au rideau et, avec cette diction bien classique de tout parfait pensionnaire, s'écrie que le public est trop loin de la scène, qu'il n'y a pas de « communication possible » ; et qu'il ne peut jouer dans ces conditions. Les dames déclarent de leur côté qu'il y a trop de lumière sur la scène, qu'il faut enlever ce portant ou cette herse (elles n'ont ni le temps, ni le désir de se maquiller) ; l'illusioniste signifie qu'une des frises est placée trop bas et qu'il ne pourra faire ses tours ; et, brochant aimablement sur le tout, l'officier qui accompagne la troupe dans sa tournée et qui, paraît-il, est un gros commerçant dans le civil, vient dire, pour prouver sa compétence artistique, qu'il n'a jamais vu une scène aussi mal installée !... Nos braves territoriaux se regardent avec effarement.

Cependant la représentation commence. La « communication » avec le public s'établit malgré tout. Etait-elle d'ailleurs bien nécessaire pour lui permettre d'écouter une stupidité de Grenet-Dancourt ?

Le sempiternel *Anglais tel qu'on le parle*, ou M. Baillet dans une scène du *Mercure galant* de Boursault jouée en *costume moderne* !... Quand on donne, avec un louable empressement, toute facilité de transport aux artistes du Théâtre aux Armées, n'est-on pas en droit de relever un pareil manque de conscience professionnelle ? Est-il donc si pénible, M. Baillet, de mettre un costume ?... Un ancien pensionnaire de la Maison ne saurait s'offusquer de notre étonnement et de notre désillusion. Heureusement que la soirée fut sauvée par l'Opéra aux danseuses ailées !...

Je sais bien que le public des poilus est bon enfant et qu'il ne prête pas toujours garde aux imperfections, mais elles choquent les délicats et il y en a encore quelques-uns aux armées. Justement parce qu'elles ne peuvent être qu'exceptionnelles et de grand gala, les représentations du Théâtre aux Armées devraient être parfaites en tous points. Un peu plus de tenue dans l'établissement et l'exécution des programmes, un peu plus de conscience artistique et un peu moins de morgue de la part des exécutants, quelques vedettes moins faisandées (et c'est possible, puisque le Théâtre aux Armées est riche !) et tout ira bien : cette institution nationale remplira son but ; sinon il est à craindre que les poilus n'éprouvent une déception et ne préfèrent délibérément les spectacles qu'ils organisent eux-mêmes avec les éléments épars dans leurs rangs.

Si vous voulez vivre, Théâtre aux Armées, soyez vraiment une représentation de notre art, dans tous ses genres. Vous venez de l'arrière, vous avez le loisir de pouvoir être parfait. Ne ménagez donc pas votre p ine : je vous assure que les poilus la méritent.

LE RÉGISSEUR.

LETTRES ALLEMANDES

Walter Rathenau : *Von kommenden Dingen ;* Berlin, S. Fischer.

M. Walter Rathenau était déjà avant la guerre un personnage de marque. Il stupéfiait, par son élégance, les milieux de la bohême intellectuelle de Berlin, où il fréquentait volontiers. On n'ignorait pas les vues audacieuses du directeur de la Société générale d'Electricité et sa profonde science des affaires, mais on louait en outre l'étendue de sa culture générale et ses parfaites allures d'homme du monde. Dans son petit opuscule sur le *Goût et la Culture* (*Geschmack und Bildung*), paru en 1914, Kurt Martens cite une dizaine d'Allemands qui lui paraissent être des personnalités de grand style et, dans son énumération, il met en bonne place le nom de Walter Rathenau. L'homme heureux qui avait hérité de la situation paternelle (Emile Rathenau était lui aussi un spécialiste en matière d'électricité) et qui ne songea dès lors qu'à la développer, affectait des allures de philosophe. Ses ouvrages était lus dans la haute juiverie berlinoise et il tutoyait Gerhart Hauptmann. Dans l'un de ces ouvrages, publié en 1912 et qui s'intitule pompeusement *Zur Kritik der Zeit*, il traçait d'avance le programme de l'expansion germanique et proportionnait les ambitions aux possibilités. On y lit à la page 200 :

Avec 65 millions d'habitants, une forte armée de terre, une flotte passable, des revenus considérables, un état de civilisation supérieure, de capacité technique et de valeur morale, l'Allemagne peut présenter des revendications territoriales et potentielles (?) d'une étendue déterminée ; à chaque déplacement de l'un de ces facteurs, les titres se modifient, lors même que le développement historique ne pourrait suivre les modifications que par intervalles.

Sous ce charabia, on discerne, avant la lettre, la théorie de la carte de guerre, chère aux pangermanistes. Comme il avait l'esprit tendu vers le conflit futur, M. Walter Rathenau ne se laissa pas surprendre par la guerre. Ayant envisagé d'avance tous les risques et pesé les bénéfices possibles, il comprit aussitôt le péril que courrait l'Allemagne, pour le cas où les hostilités se prolongeraient. C'est alors qu'il conçut son idée d'un office des matières premières, dont la réalisation devait faire de lui un de nos adversaires les plus redoutables. Il a raconté lui-même comment il fut amené à entreprendre sa tâche :

Le 4 août 1914, quand l'Angleterre déclara la guerre, il arriva une chose terrible et jusque-là inconnue : l'Allemagne devint une forteresse assiégée. Bloquée du côté de la terre et du côté de la mer, elle était réduite à ses propres ressources : et la guerre s'étendait devant nous, insondable dans sa durée et dans ses exigences, dans ses dangers et dans les sacrifices qu'elle imposait.

Trois jours après la déclaration de guerre, je ne pouvais plus supporter l'incertitude de la situation. Je fis annoncer ma visite au colonel Scheuch, chef du département général de la guerre, et je fus aimablement reçu par lui le 8 août au soir. Je lui exposai que notre pays ne devait probablement être approvisionné, en matières nécessaires à la conduite de la guerre, que pour un nombre limité de mois. Je n'évaluais pas moins largement que lui la durée de la guerre, et je me voyais obligé de lui demander : Qu'avait-on fait, que pouvait-on faire pour éviter l'étranglement de l'Allemagne ?

M. Rathenau ayant compris, à la réponse qui lui fut donnée, que le gouvernement n'avait rien prévu, s'apprêtait à faire d'autres démarches, lorsqu'il reçut, le soir même, un télégramme du général de Falkenhayn, alors ministre de la guerre, qui lui donnait rendez-vous pour le lendemain matin. Voici comment il relate l'entretien :

La conversation dura une partie de la matinée. Quand elle se termina, la décision du ministre de la guerre était prise. Il était résolu à créer une organisation, aussi grande qu'il faudrait et avec n'importe quels moyens. Il voulait qu'elle fût efficace, et capable de régler le problème qui s'imposait à nous. Dans cet instant décisif, c'est la résolution du ministère prussien de la guerre, résolution audacieuse et pleine de responsabilités, qui changea la situation...

Je voulais prendre congé du ministre, mais il me retint. A l'improviste, il me proposa d'entreprendre moi-même ce travail d'organisation. Je n'y étais pas préparé. Je demandai du temps pour réfléchir. Il refusa de m'en accorder. Je dus déclarer que j'acceptais, et quelques jours après je me voyais installé au ministère de la guerre.

L'office des matières premières ne put pas être improvisé du jour au lendemain. M. Rathenau a raconté dans la suite les difficultés presque insurmontables qu'il eut à vaincre et dont la moindre ne fut pas de découvrir un personnel approprié. Il fallut en outre lutter contre la routine et briser la résistance de l'industrie privée qui voyait ses intérêts sacrifiés au bénéfice de la collectivité.

Les amis de M. Rathenau s'attendaient à voir récompenser ses services par d'attribution d'un poste important dans le gouvernement impérial. De nombreux secrétariats et sous-secrétariats d'Etat ont cependant changé de titulaires sans que l'on songeât à attribuer un portefeuille à ce dilettante de l'économie nationale. M. Walter Rathenau est membre du conseil de surveillance de plus de quatre-vingts sociétés industrielles, il est docteur ès-sciences, détient plu-

sieurs brevets d'inventions, s'est improvisé architecte et passe pour une autorité en matière de beaux-arts. Tous ces titres n'ont pas suffi à le désigner au cabinet impérial, lorsqu'il s'est agit de renouveler la façade. Le gouvernement a fait peau neuve, mais M. Rathenau est resté dans les coulisses.

Pourtant il ne s'est pas contenté de développer son entreprise de guerre ; en ce moment, il est en train d'en faire la plus formidable machine d'après-guerre. Selon lui, l'office des matières premières devra se transformer de telle sorte qu'il permettra à l'Allemagne de passer insensiblement de l'état de guerre à l'état de paix, tout en continuant sa préparation en vue d'un conflit futur. La « protection des matières première » est, selon lui, la notion primordiale qui doit dominer la vie économique du pays. M. Rathenau dit à ce sujet :

Ce service des matières premières (*Rohstoffabteilung*) ne cessera pas d'exister en temps de paix ; il formera le noyau d'un état-major général économique. Peut-être prendra-t-il un autre nom ; je désirerais, quant à moi, l'appeler à l'avenir, au lieu de service des matières premières, le *service de l'économie de guerre* (*Kriegswirtschaffsabteilang*), car c'est ce qu'il est déjà dans plus d'un sens. Il ne doit plus arriver que nous nous trouvions de nouveau devant une autre guerre insuffisamment préparés au point de vue économique. Toutes les années de paix futures doivent servir à cette préparation, et cela avec la plus grande tension de nos efforts. Nous ne devons pas seulement savoir d'une façon continue ce que nous possédons dans le pays en fait de matières indispensables, mais nous devons aussi, de la même façon, prendre soin d'en avoir autant que nous en employons. Nous devons entretenir de puissants entrepôts ; le pouvoir législatif doit consentir à leur construction, il doit même les protéger, les faire surveiller sans vouloir toutefois les rendre officiels. Un travail d'administration continu au point de vue statistique et embrassant un large champ d'activité en résultera. En outre, l'on doit prendre soin que dans ce domaine les transformations (*Umstellungen*), qui se sont produites pendant cette guerre d'une façon si puissante, ne se manifestent plus à l'avenir que spontanément et sans trop grande secousse. Un plan général de mobilisation économique doit être créé et renouvelé constamment, suivant les circonstances.

Après avoir montré le fonctionnement de tous les rouages dont il entend doter son institution, M. Rathenau ajoute :

Des bureaux commerciaux doivent également être entretenus d'une façon permanente et centraliser pendant la guerre l'importation et l'exportation en s'occupant aussi des affaires d'échange. La législation d'après guerre demandera une attention toute spéciale et je suppose que pour agir aussi activement dans ce domaine, on créera un état-major général économique.

Mais comment la vie sociale de l'après-guerre pourra-t-elle s'adap-

ter à toutes ces audacieuses innovations ? Ici M. Rathenau redevient le théoricien à prétentions philosophiques qui étalait avec complaisance ses sèches spéculations dans la *Critique du temps* (1912), dans la *Mécanique de l'esprit* (1913). Il vient de publier chez l'éditeur S. Fischer — remarquez que c'est l'éditeur de Hauptmann, de Thomas Mann, de Hartleben, de Dehmel, de Schnitzler, de Bahr — un volume qui s'institule **Von kommenden Dingen**. Ces « choses à venir », ce sont celles qui attendent les Allemands quand la paix sera signée. M. Walter Rathenau, en vrai Prussien, ne s'embarrasse ni des traditions, ni des coutumes, ni des aspirations individuelles de son pays. Il fait table rase de toutes les habitudes pour subordonner la nation toute entière à son organisation économique.

L'idée dominante qui dirige et coordonne toutes les vues de l'auteur, c'est que l'Allemagne devra reconstituer le plus tôt possible sa fortune perdue par suite de la guerre. On créera ainsi des normes auxquelles il faudra bien rester fidèle dans l'avenir. En vue de cette reconstitution, il conviendra tout d'abord d'augmenter considérablement la puissance productrice : ne travailler que d'après les méthodes les plus rationnelles et les plus parfaites au point de vue technique, s'efforcer de n'employer que des matières premières indigènes, à l'exclusion totale des produits étrangers. M. Rathenau envisage l'utilisation du matériel humain, en vue d'obtenir un rendement supérieur : « Tout homme doit travailler, nul outil ne doit chômer. » Le riche devra se mettre à la besogne, aussi bien que le pauvre. Il y a un moyen bien simple de l'y contraindre, c'est de supprimer tous les privilèges. Un chapitre du volume s'intitule « Richesse et Héritage ». L'auteur y propose « de réglementer toutes les sources de fortune personnelle et *au besoin de les faire tarir* ». Il suffira pour arriver à ce résultat de quelques mesures législatives.

Voici les formules tyranniques, par quoi M. Rathenau résume son projet de spoliation :

1) Le rendement du travail humain a toujours été limité. L'usage et l'économie n'est pas l'affaire du particulier, mais de la collectivité. L'usage qui est fait de la richesse grève le travail et la production. Le luxe et l'épargne doivent être soumis à la volonté commune et ne peuvent être tolérés que pour autant que le permet la satisfaction de tout besoin immédiat et véritable.

2) L'équilibre de la propriété et du revenu est un devoir imposé par la morale et l'économie. Dans l'Etat un seul doit posséder une richesse démesurée, c'est l'Etat lui-même. Il veillera à la suppression de toute misère au moyen de ses ressources. La multiplicité des fortunes et des revenus est admise, mais elle n'aboutira pas à une distribution unilatérale de la puissance et du droit à la jouissance.

3) Les sources de richesse actuelle sont le monopole (dans sa conception la plus vaste), la spéculation et l'héritage. L'exploiteur du monopole, le

spéculateur et le riche héritier n'ont pas de place dans l'organisation sociale future.

4) La limitation du droit d'héritage, l'égalisation et le relèvement de l'instruction populaire brisent les cloisons des classes sociales et détruisent l'asservissement héréditaire des classes inférieures.

C est sur ces principes que M. Rathenau entend fonder son système d'équilibre économique et de liberté sociale. Il les propose à l'Allemagne appauvrie par la guerre. L'auteur évalue par ailleurs à 7 milliards de marks par an le supplément de ressources qu'il faudra trouver pour équilibrer le budget. L'organisation méthodique du travail, la concentration des capitaux, des forces productives permettront seuls de les trouver. Mais aucune énergie ne devra être mal employée, nul effort ne devra tendre à la satisfaction des besoins individuels. Les propositions de l'auteur visent simplement à l'absorption des petites industries par les grandes et à la suppression totale des « camelots vigoureux que l'on rencontre à chaque pas dans les rues et qui, au lieu de travailler, débitent des cigares, des cigarettes, des plumes ou des lacets, ainsi que des dizaines de milliers d'hommes en pleine possession de leurs forces qui passent leur temps à circuler en chemin de fer et à exhiber des échantillons. Tout travail aura un but utilitaire ; l'économie de force s'obtiendra par la réduction des fabrications de luxe, ainsi que de la production et de la consommation des excitants et des stupéfiants. »

Ainsi M. Walter Rathenau étale devant ses concitoyens des vues d'avenir qui aboutissent au plus abominable des étatismes. Il leur laisse à vrai dire, ainsi qu'il s'exprime sans ironie, « le domaine de l'âme ». Quand l'individu aura tout sacrifié à l'Etat, quand il ne sera plus qu'un infime rouage dans une monstrueuse machine à produire, dont le rendement s'accroîtra tous les jours, il se sera créé des loisirs qui lui permettront de cultiver son « moi ». Ainsi l'Allemand reviendra à sa destinée primitive qui est de rêver à tout ce qu'il lui plaira d'imaginer, en servant docilement la volonté de l'Etat.

HENRI ALBERT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Harold Begbie : *L'Angleterre justifiée*, traduit de l'anglais par Price Hubert, Paris, Editions Bossart, 6 fr. — Gabriel Alphaud : *La France pendant la guerre*, Paris, Hachette, 3 fr. 50. — Sem : *Un pékin sur le front*, avec 150 dessins de l'auteur, Paris, Edition Pierre Laffitte, 5 fr. — Lord Northcliffe : *A la Guerre*, Payot, 3 fr. 50. — *La propagande allemande et la question belge*, Van Oest, 0 fr. 60. — Paul-Hyacinthe Loyson : *La France champion du Droit*, avec introduction par Isabelle Debran, Georg, Genève, 1 fr. 20. — Jules Braut : *La Réparation des dommages causés par l'invasion*, Paris, l'Emancipation, 3 rue de Pondichéry. — Paul Crokaert : *La Surprise. Les jours épiques de Liége*, 0.60, Van Oest. — Fernand Passelecq : *Y a-t-il une nation belge ?* Van Oest. — *Les Prisonniers allemands au Maroc*, Hachette, 2 fr. — Ernest Daudet : *Mes chroniques de 1915 et 1916*,

Attinger, 3 fr. 50. — Capitaine Canudo : *Combats d'Orient*, Hachette, 3 fr. 50. — Capitaine Henry Bordeaux : *Les Captifs délivrés*, Plon, 3 fr. 50.

Sous le titre **l'Angleterre justifiée**, M. Harold Begbie s'est proposé surtout d'écrire un plaidoyer en faveur de Lord Haldane. L'homme d'Etat qui entra dans le Cabinet libéral de décembre 1905, pour y diriger le département de la Guerre, en même temps que Sir Edouard Grey prenait les Affaires étrngères, est, en effet, depuis trois ans, une des personnalités les plus vilipendées de son pays. On lui reproche, entre autres choses, d'avoir méconnu le péril allemand et d'avoir ainsi contribué à précipiter le monde dans le plus abominable des cataclysmes. Ces reproches sont-ils fondés ? M. Begbie ne le pense pas et il met à défendre sa thèse une chaleur si convaincante, il l'appuie sur des preuves groupées avec tant d'habileté que plus d'un lecteur sera tenté d'absoudre l'idéalisme pacifiste qui inspira la politique anglaise pendant les années qui précédèrent la guerre. Mais, si le livre de M. Harold Begbie « tourne pour ainsi dire autour de la figure centrale de Lord Haldane », il nous apporte, en outre, une série d'éclaircissements au sujet de certains épisodes mal connus du public français et qu'il importe de ne pas perdre de vue, si l'on veut se former un jugement sur l'attitude de la Grande-Bretagne au moment de l'agression allemande. Très discuté outre-Manche, ayant déjà provoqué d'ardentes polémiques, *The Vindication of Great Britain*, que M. Price Hubert vient de traduire dans une langue souple et élégante, ne manquera certainement pas d'éveiller chez nous certaines curiosités.

M. Harold Begbie dédie son ouvrage « à l'aimable et gracieuse mémoire d'Edouard VII, roi et empereur, qui chercha la paix et se prépara à la guerre, qui n'aimait pas l'exagération et détestait les semeurs de discorde, qui croyait qu'il y a quelque chose de bon dans tous les hommes et qui ne désespéra pas de l'humanité ». Pour lui, le feu roi était le type même du souverain constitutionnel qui ne se permit jamais d'intervenir dans la politique de son pays. « C'est une erreur de croire qu'Edouard VII est l'auteur de l'entente avec la France, mais c'en est une beaucoup plus grande encore que de croire qu'il s'efforça de l'orienter contre l'Allemagne ». Voilà deux bien grosses affirmations formulées en une seule phrase. M. Begbie ne manque pas d'arguments pour les étayer et il nous trace le portrait d'un Edouard VII pacifiste et germanophile qui étonnera quelque peu.

Edouard VII, écrit l'auteur anglais, n'a jamais suggéré, ni encouragé l'isolement de l'Allemagne; il n'y a jamais songé un seul instant. Sa nature le poussait, non pas à détruire, mais à construire. Il avait si peu l'esprit militaire qu'il n'avait aucune foi en des avantages moraux ou matériels procurés par la victoire de la force physique. Il avait la certitude, dit Lord

Esher, qu'en cas de guerre entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne, « la victoire de l'une des deux nations serait un désastre pour toutes les deux ». La bataille lui répugnait. La seule idée d'un arbitrage par le sabre lui faisait horreur. Il considérait un conflit armé entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne comme une des plus terribles calamités qui puissent frapper le monde.

Evidemment, si Edouard VII avait vécu, la guerre à propos de la Serbie eût probablement été évitée, mais rien ne peut permettre d'affirmer qu'une autre circonstance n'eût pas déchaîné le conflit. En outre, l'idée de faire entrer l'empire allemand dans le système de l'Entente que M. Begbie attribue au roi n'était réalisable qu'en subordonnant les intérêts des puissances occidentales à ceux de la Triple-Alliance. C'est alors que l'infiltration pacifique de l'Allemagne se fût réalisée sans obstacle. Quelques Anglais clairvoyants ont entrevu ce danger. La résistance qu'ils ont opposée à la mainmise allemande, sur le domaine économique et commercial, a certainement contribué à fortifier en Allemagne l'idée de réaliser l'hégémonie au moyen d'une guerre. L'échec des deux missions de Lord Haldane, à quoi M. Harold Begbie consacre la partie centrale de son ouvrage, démontra précisément qu'avec l'Allemagne impérialiste toute négociation loyale est impossible. Le ministre de la guerre britannique fit deux voyages à Berlin, l'un en 1906, l'autre en février 1912. A la suite de chacun de ces voyages les relations entre les deux pays devinrent plus cordiales, mais chaque fois l'Allemagne, en suscitant de nouveaux incidents, réveillait maladroitement les susceptibilités britanniques. Selon les partisans de Lord Haldane, l'accord sur la limitation des armements maritimes, décidé en principe lors de la seconde mission, se heurta à l'opposition de l'amiral Tirpitz; ce serait donc le ministre allemand de la marine qui, en imposant sa volonté à l'empereur, aurait fait échouer le projet d'entente. L'amiral Tirpitz, coupable d'avoir rejeté la formule de Lord Haldane, assumerait par conséquent, à lui seul, la responsabilité de la guerre.

Ne nous arrêtons pas à cette façon un peu simpliste d'envisager les problèmes de l'Histoire. « La vérité et la morale sont de même essence », écrit M. Begbie dans son introduction, et il voile les certitudes qu'il prétend énoncer d'une phraséologie nébuleuse dont l'effet est parfois assez cocasse.

Cette guerre, écrit-il, est d'ordre moral. Pour tous ceux qui étudient l'histoire et la philosophie, elle n'est qu'un épisode de la lutte éternelle de ces deux puissances spirituelles que nous appelons l'ignorance et le savoir, le mal et le bien, la haine et l'amour. C'est l'éruption d'un volcan dont les flammes cachées et assoupies ont été nourries par les pensées, les paroles et les actions de l'humanité depuis la première génération de l'humanité.

Comme tous les libéraux d'ancienne date, il croit à l'existence d'

deux Allemagnes, l'une coupable d'avoir déchaîné la guerre, l'autre qui l'a subie avec répugnance. Il cite à l'appui de ses dires l'opinion d'un journaliste américain, M. F.-W. Wille, lequel a vu de ses propres yeux le peuple allemand « littéralement traîné au combat contre sa volonté et malgré son épouvante ».

Il y a, écrit M. Begbie, une Allemagne arrogante, stupide, grossière et immorale, — une Allemagne vile d'âme et de cœur, une Allemagne qui ne respecte ni Dieu, ni diable, qui aime la guerre comme une maîtresse, qui tient que la force est l'arme suprême du progrès, et qui se croit la nation élue. Cette Allemagne, représentée par la caste guerrière prussienne, organisatrice et toute puissante, a été détestée par l'autre Allemagne autant que par le reste du monde ; et c'est cette Allemagne qui a outragé la conscience de l'humanité et qui a voué le nom de l'Allemagne à la risée et au mépris. L'autre Allemagne n'est peut-être pas très aimable, ni très modeste, ni très séduisante, ni très raffinée, mais elle est au moins pacifique. Et c'est cette Allemagne, et non pas l'autre, qui a fait de l'Allemagne un des premiers pays du monde.

Après avoir fait l'éloge de cette Allemagne laborieuse et économe, M. Begbie poursuit :

Ce n'est pas l'Allemagne d'il y a cinquante ans, c'est une Allemagne corrompue par la prospérité, de fibre plutôt grossière et à qui manquent les profonds et solides fondements de moralité qui rendirent l'ancienne Allemagne si puissante et si plaisante, — mais ce n'est pas une Allemagne guerrière.

M. Begbie croit au triomphe de cette Allemagne-là et, s'il faut l'en croire, elle se ressaisira encore pendant cette guerre. Il cite les exemples de conversions individuelles qui, pour intéressants qu'ils soient, ne permettent pas de conclure à l'état d'esprit des masses. « En réalité, l'Allemand est gouverné par ses émotions. » Cela n'est vrai qu'en partie, car l'Allemand est surtout gouverné par les émotions de ses dirigeants. Enfin, M. Begbie est persuadé qu'avant la paix l'Allemagne remportera une victoire sur elle-même. « Le résultat suprême de la guerre est la repentance de l'Allemagne. » L'auteur de *the Vindication of Great Britain* semble tenir beaucoup à cette formule qu'il cite par deux fois dans son ouvrage. Mais c'est précisément le repentir de leurs agresseurs que les Alliés s'efforcent d'obtenir depuis plus de trois ans et jusqu'à présent il n'y a pas apparence que ce sentiment s'empare de nos ennemis. Une victoire décisive de nos armes pourrait seule les amener d'abord à la clairvoyance et ensuite au remords.

Comment « l'arrière » a-t-il participé à la guerre, comment, après avoir accommodé ses ressources aux circonstances nouvelles, a-t-il contribué pour sa part à entretenir et à vivifier l'énergie du front ? Dans une série d'études, publiées d'abord dans le journal le *Temps* et

qui sera continuée, M. Gabriel Alphaud étudie ces différents problèmes et montre que, depuis trois ans, le civil a « tenu », avec peu de risque et moins de gloire que le militaire, mais avec autant de patriotisme. **La France pendant la Guerre** constitue un guide précieux, pour tous ceux qui voudront se renseigner sur l'état d'esprit de la province pendant les heures graves que nous traversons. L'auteur ne s'est pas contenté de visiter les régions de la France en touriste, accessible aux beautés du paysage et capable d'associer chaque lieu à une anecdote historique, il sait le rôle que tient chaque coin de terre dans l'ensemble si divers et parfaitement harmonieux qui constitue notre pays. C'est la vie même des provinces françaises qu'il s'efforce de décrire. Deux d'entre celles qu'il visite, la Lorraine et la Champagne, se trouvent encore dans la zone des armées. Si près du front, chaque pas foule les traces de la bataille. L'espace est rempli par le vivant souvenir des grands jours de la Marne et de Verdun, des angoisses de Nancy, des horreurs de Sermaize et de Gerbéviller. Dans les régions libérées par nos troupes victorieuses, l'activité économique reprend. Hélas ! le bassin de Briey est toujours aux mains de l'ennemi, mais cette question des « forges et mines de fer de Meurthe-et-Moselle » fournit à M. Alphaud le prétexte d'étudier le problème de la métallurgie lorraine. Chaque région a sa spécialité qui lui prête une physionomie particulière. Quand l'auteur se promène en Savoie, c'est le rôle des stations thermales françaises pendant la guerre qui l'intéresse. Sa description de l'Ile-de-France le mène tout naturellement à jeter un regard sur « les ruches industrielles de la banlieue parisienne ». Les progrès de l'aviation l'arrêtent un instant, mais en visitant Saint-Denis il devine aussitôt l'importance du problème des matières colorantes dans la lutte économique avec l'Allemagne. En quelques pages solides et claires il montre de quelle manière une découverte du génie français a pu nous échapper, au point qu'elle est devenue un des principaux véhicules de l'expansion allemande dans le monde. Il y a là beaucoup à apprendre, beaucoup à faire, si nous voulons reprendre le rôle dirigeant qui nous appartient.

On n'a pu qu'indiquer ici certains aspects d'un livre abondant et varié qui donnera peut-être une impulsion nouvelle au tourisme et dont les « tableaux » ingénieusement assemblés font le plus grand honneur à l'écrivain qui les a tracés.

Un bon dessinateur est toujours un bon écrivain. Son métier l'habitue à saisir à la fois l'ensemble et détail, à discerner le trait caractéristique, à proportionner ses effets à l'importance du sujet. S'il voit juste il trouvera aisément l'expression qui, sans aucun apprêt verbal, rendra exactement sa pensée. Le crayon sera le plus souvent impuissant à rendre les prodigieuses émotions que font naître les multiples

incidents de la guerre chez un être doué d'une sensibilité véritable. Aussi Sem, pour nous faire participer à sa joie (tout n'est-il pas joie chez le créateur?) a-t-il repris sa plume ironique et délicate qu'il semblait avoir abandonnée depuis son voyage à Constantinople. Il intitule ses impressions de guerre **Un pékin sur le front** et les 150 dessins dont il les accompagne tiennent maintenant la place qu'occupaient autrefois les légendes dans ses célèbres albums.

Dans ce livre, écrit M. Vanderem, préfacier subtil, ce qui nous captivera et nous empoignera, c'est la largeur de l'exécution, le déferlement d'images neuves, de mots fringants, de tonalités vivaces, l'emportement de cette prose fougueusement disciplinée comme une charge à la baïonnette et tout ce qui se dégage à jet continu de mouvement, de puissance, de vie...

Les phrases de Sem sont d'un tour infiniment plus classique que celles de son préfacier. Ce qui enchante dans ce livre, c'est la pondération de son auteur, cette réserve discrète, cette modestie et cette bonne humeur qui n'abandonnent jamais le narrateur, même aux moments les plus pathétiques. Il faut relire le chapitre qui s'intitule les *Statues de boue,* « cohortes de spectres blafards, d'êtres fabuleux, impossibles à définir »; il faut relire les émouvants récits des visites à Sœur Julie, de Gerbéviller, à Sœur Gabrielle, de Clermont-en-Argonne, pour évaluer le talent de Sem, pour comprendre à quelle délicatesse de sentiment, à quelles sublimes visions il a su s'élever. L'amer contempteur des pourritures cosmopolites nous révèle ici son âme véritable.

HENRI ALBERT.

§

Les livres qui pourraient s'intituler **A la guerre** sont innombrables. Mais celui qui peut ajouter : par Lord Northcliffe mérite une attention tout à fait spéciale. En effet, Lord Northcliffe, ci-devant Alfred Harmsworth, est peut-être l'homme du monde qui a le plus d'action sur les esprits, puisqu'il est propriétaire du *Times*, du *Daily Mail* et de quelques autres journaux encore. Rien donc de ce qu'il dit n'est indifférent. Or il dit beaucoup de choses, de façon simple et sans le faire à la pose, comme quand, notant les risques courus par lui lors de sa visite au front de Verdun, il ajoute : ces risques ne m'ont guère plu ; et des choses intéressantes sur le front et sur l'arrière, sur les blessés et sur les médecins, sur les belligérants et sur les neutres. Ses crayons des grands chefs, Douglas Haig, Cadorna, Joffre sont pleins de vie et, on le devine, de vérité. « La tête énergique de Joffre, son menton de fer, ses yeux doux et plutôt mélancoliques ne rappellent en rien les photographies que l'on voit de lui, et surtout ne répondent pas à la représentation stupide que nous autres Anglais nous nous faisons du Français en général... » Chemin faisant le

grand journaliste anglais rectifie, à propos de la bataille de la Marne, les idées qu'on a voulu embrouiller sur son compte. « Tous les ordres écrits de sa main étaient déjà prêts le 27 août, pour l'action qui ne commença que le 5 septembre ; il les étudia à fond, l'un après l'autre, et établit ainsi le plan général de la bataille, pièce à pièce, comme un mécanisme compliqué qui, le temps venu, marcha avec la précision d'un mouvement d'horlogerie ».

Sur les soldats, ses observations ne sont pas moins intéressantes. Il a fort bien observé, pour parler d'autre chose que de la guerre, l'étonnement des Anglais à voir notre sol de France si bien cultivé et si amoureusement choyé par nos paysans. Un jeune sergent, garde-chasse dans le civil, lui disait : « Nos hommes n'entendent point redevenir journaliers ou fermiers ; ils veulent s'établir propriétaires ; la plupart d'entre eux ont ouvert les yeux et beaucoup appris en ce qui concerne la petite propriété. » Les Australiens pensent sur nos paysans comme les Tommies de la vieille Angleterre : « Ils peuvent nous en remontrer pour l'exploitation d'une ferme ! — Oui, pas un pouce de terrain de perdu, et ils travaillent la terre par tous les temps. — Les filles ne sont pas mal non plus. — Certes ! il ne me déplairait pas d'en ramener une paire à la maison. — Cette remarque, ajoute lord Northcliffe, dont je fus passablement choqué, n'en représentait pas moins un compliment sincère à l'adresse de la France. »

A ce propos, on peut se demander s'il ne serait pas habile de tirer parti de cette séduction de notre pays et de ses habitants et habitantes pour proposer à un certain nombre de nos hôtes de s'y établir à demeure. Après la guerre nous souffrirons d'un manque de bras considérable. Pourquoi ne pas faciliter à des frères d'armes qui se seraient sincèrement épris de notre ciel et de notre caractère l'établissement en France comme ouvriers, agricoles ou industriels ? On choisirait les meilleurs éléments, les plus assimilables et on pourrait aller jusqu'à des concessions de terres à très bon compte en faveur de ceux qui épouseraient des Françaises et qui franciseraient légèrement leurs noms ; nous aurions intérêt à acquérir quelques dizaines et même centaines de milliers d'Ecossais robustes ou de Yankees énergiques, et nos filles de France, dont tant ont perdu leurs fiancés à cette dévorante guerre, seraient heureuses d'unir leur sort à celui de ces loyaux alliés. Si, comme il se pourrait, il nous manque, par suite d'ailleurs de la mortalité civile et de la non natalité plus encore que des pertes à l'ennemi, deux ou trois ou quatre millions de citoyens, nous devrions dès maintenant nous préoccuper d'établir un courant d'immigration d'un demi-million environ d'étrangers pendant une dizaine d'années. Le maintien de notre population à son ancien chiffre d'environ 40 millions de têtes est pour nous une

question vitale ; les Allemands ne nous ont attaqués que parce qu'ils étaient presque deux contre un.

Les récentes révélations de M. Gérard, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, donnent un prix particulier au livre de M. J. Mélot sur **la Propagande allemande et la question belge**. On sait exactement aujourd'hui, par les conversations de cet ambassadeur et du Chancelier, quel est le sort que l'Allemagne, en cas de victoire, réservait à la Belgique : « Nous devons absolument conserver les forts de Liége et de Namur ainsi que d'autres places fortes et des garnisons dans toute la Belgique ; nous devons avoir en notre possession les lignes de chemins de fer, de même que les ports et les autres moyens de communication. Les Belges ne seront pas autorisés à conserver une armée, mais nous devons l'être à entretenir en Belgique des forces militaires importantes ; nous devons avoir le contrôle commercial de la Belgique. » Entre parenthèses, ce programme pourrait fournir des idées aux Alliés vainqueurs pour le règlement de la question rhénane. *Patere legem quam ipse fecisti !* D'autant que ces Alliés n'iraient pas jusqu'au bout du programme de leurs ennemis, et l'appliqueraient dans tous les cas avec une autre douceur, et un autre respect des libertés intérieures ; il suffirait, pour que la sécurité de la civilisation occidentale soit garantie contre la barbarie hercynienne, que la frontière des pays tampons, laquelle en vérité devrait être bien en avant du Rhin, fût gardée par des postes d'observation soutenus par des garnisons massées à proximité dans des camps de séjour, tout cela aussi peu visible et gênant que possible. Quant à la propagande allemande en Belgique, pour en revenir au livre de M. Mélot, elle s'exerce, maintenant que le beau rêve d'annexion maquillée s'est dissipé, dans le sens de la discorde la plus fourbe et la plus odieuse ; les petites querelles de ménage que pouvaient avoir chez eux Flamands et Wallons ont été exploitées par les envahisseurs de la façon la plus satanique et le gouvernement belge se trouvera après la victoire aux prises avec des problèmes très délicats quand il lui faudra punir certaines défaillances lamentables sans exagérer la sévérité des sanctions. Heureusement ces défaillances ont été rares, quoi qu'en disent les Allemands, et il ne faut pas prendre au tragique les journaux flamands qui ont été créés par les envahisseurs pour faire croire à un mouvement d'opinion en leur faveur, mais il faudra du moins prendre tout cela au sérieux et surveiller attentivement désormais certaines tendances dans certaines catégories sociales. Les vrais Belges, libres et fiers, se chargeront d'ailleurs tout seuls de cette surveillance.

Le discours prononcé dans plusieurs villes de Suisse par M. Paul-Hyacinthe Loyson : **La France champion du droit**, rappelle les grands services rendus à la patrie par cet écrivain dont nul

ne peut suspecter la largeur d'esprit ni l'amour de la paix. Quand on compare son attitude à celle de M. Romain Rolland, celle-ci apparaît bien fâcheuse. Le livre bouillant de colère et d'indignation de M. Loyson : *Etes-vous neutres devant le crime?* avait déjà souligné la différence d'âmes de ces deux missionnaires de France en Suisse, que met en pleine lumière la nouvelle publication de M. Loyson comparée aux rééditions d'*Au-dessus de la mêlée*. Le fils du grand orateur religieux a raison d'apprécier durement, dans un des derniers numéros de *la Paix par le Droit*, le silence gardé obstinément par Romain Rolland sur les crimes commis par les Allemands depuis l'apparition de son premier factum. Pas un mot sur Miss Cawell, sur le capitaine Fryatt, sur les déportations de Belges, sur les exterminations d'Arméniens, sur les scandales des camps de Ruhleben et de Wittemberg ! Or on peut certes partager l'espoir de ce publiciste qu'un jour viendra où Français et Allemands redeviendront frères, mais à condition que les Allemands commencent par détester leurs crimes et par vomir le poison dont ils se sont infectés pendant deux générations. Comme le disaient les Girondins aux massacreurs de septembre, il ne peut y avoir de fraternité entre le crime et la vertu.

M. Jules Braut soulève bien des questions intéressantes à propos de **La Réparation des dommages artistiques causés par l'invasion**. Le projet de loi voté le 23 janvier dernier par la Chambre a posé le principe de la réparation intégrale, mais avec des modalités qui provoquent les justes critiques de notre auteur. « S'il s'agit de monuments artistiques ou cultuels, dit l'article 9, l'indemnité consistera dans la somme nécessaire à la reconstitution d'un immeuble approprié devant servir au même usage que l'immeuble détruit, présentant la même importance pratique et les mêmes garanties de durée. » Avec ce principe on pourrait remplacer la cathédrale de Reims par un hangar à tribunes et l'hôtel de ville d'Arras par un immeuble bâti pour usage de bureaux ! Très juste encore l'observation de M. Braut que sur les 26 membres composant la Commission spéciale des dommages aux monuments artistiques et historiques, 15 sont désignés directement ou indirectement par le pouvoir, 5 par les Chambres donc encore par le pouvoir, et 6 seulement par des « corps savants indépendants ». Seulement les « compétences régionales » que réclame l'honorable publiciste picard seront-elles beaucoup mieux inspirées que les délégués des conseils et commissions parisiennes ? Nous en avons tant vu de ces artistes et archéologues bien intentionnés de province ! — Encore une disposition qui serait à préciser : l'article 4 du projet de loi statue que l'indemnité en matière immobilière tiendra compte de la dépréciation résultant de la vétusté évaluée à la veille de la mobilisation; ceci

s'appliquera-t-il aux façades vénérables dont la vétusté même fait en partie le mérite? Tout au moins ce projet de loi devrait comporter un article d'application éventuelle permettant à la France, si la victoire des Alliés est, comme on peut l'espérer, assez complète pour cela, d'imposer à l'Allemagne la réparation intégrale des dommages causés par elle. Cette question de l'indemnité de guerre doit être, en effet, bien analysée. Que l'on condamne celle qui constitue un pur butin, par exemple la partie de nos 5 milliards de 1870 qui dépassait les dépenses réelles de nos vainqueurs, on a raison. Et que dans une guerre comme celle-ci, épuisante, on propose, avec le Saint-Siège, que chaque belligérant supporte ses frais militaires, cela pourrait se soutenir, la question de responsabilité et culpabilité mise à part, mais toujours faudrait-il, dès que ce serait possible, imposer à l'envahisseur qui a déclaré la guerre la réparation intégrale des dommages qu'il a faits dans le pays envahi, et même des dommages civils qu'il a causés par contre-coup à l'intérieur, comme les réquisitions. Rien qu'avec cette réparation des destructions par elle commises en Belgique, en France, en Pologne, Russie et Serbie, l'Austro-Allemagne aurait d'ailleurs un nombre très respectable de milliards à verser, et ce versement, n'en déplaise peut-être au Saint-Siège, ne serait que pure justice.

La question de l'invasion de la Belgique est traitée, dans les *Cahiers belges*, par M. Paul Crokaert sous le titre **la Surprise. Les jours épiques de Liége**. Par quels sursauts d'angoisse, de colère et d'enthousiasme patriotique ont passé alors nos frères du nord! La Belgique s'était endormie dans un sentiment de sécurité d'ailleurs blâmable, mais nous-mêmes n'étions-nous pas plus coupables encore quand, dans les partis socialistes et pacifistes, nous faisions confiance à notre ennemi déclaré et implacable? Elle eût dû se souvenir que déjà c'était son peu de goût pour le devoir militaire et son absence de force armée qui, M. Crokaert a raison de le rappeler, lui avaient coûté en 1648 ses frontières naturelles du nord que les Hollandais gardèrent, en 1790 son autonomie que nous aurions eu intérêt, si elle avait existé, à respecter, car nous aurions dès lors adopté cette politique des républiques alliées à laquelle le Directoire se rallia tard et mal, et qui, suivie à temps, eût fait triompher la Révolution, en 1831 son intégralité, le Limbourg et le Luxembourg étant restés propriétés du roi des Pays-Bas. Si en 1914 la Belgique avait eu l'armée totale de 700.000 h. environ que sa population lui permettait d'avoir, peut-être l'Allemagne eût-elle hésité à l'envahir. Il est vrai qu'elle n'aurait toujours pas hésité à nous envahir nous, et qu'alors, luttant sur le front Verdun-Belfort sans le secours de l'Angleterre, nous aurions résisté dans de moins bonnes conditions; encore qui sait? si notre première bataille avait été défensive et non offensive

comme à Charleroi, peut-être aurions-nous brisé les reins de l'envahisseur d'un seul coup, comme à la Marne.

Pour en revenir aux jours épiques de Liége, l'admirable défense du général Leman l'a couvert de gloire, lui, son armée et son pays. Avec moins de 30.000 h. de troupes inexpérimentées, il a tenu tête à des forces quadruples prises parmi les meilleures de la formidable machine de guerre qu'était l'armée allemande, leur a infligé des pertes septuples, 42.712 hommes, dit-on, contre 6.000, et a permis aux Alliés de renverser leur plan et de reporter à temps leurs forces principales sur la Sambre. Faut-il aller jusqu'à dire, avec M. Crokaert, que si l'armée belge avait eu quelques brigades fraîches le matin du 7 août, elle aurait pu par une contre-attaque vigoureuse prendre comme dans une souricière le général von Emmich qui avait pénétré dans la ville au milieu de ses forts encore résistants et changer en désastre le dernier succès de l'envahisseur? Tout est possible à la guerre, et en dépit de leur jactance les Allemands n'étaient pas d'un moral inflexible. L'avant-veille, à la suite d'un premier échec de von Emmich qui avait voulu emporter d'assaut les forts du secteur Meuse-Vesdre, la panique s'était mise dans les rangs allemands, et à l'arrière l'ordre avait été donné d'évacuer Aix-la-Chapelle. Si un second et plus sérieux échec avait fait donner l'ordre correspondant d'évacuer Trèves ou Dusseldorf, quel eût été l'effet moral produit!

La tragique aventure de 1914 aura donné à la Belgique son baptême de feu et de sang. Non certes que la Belgique n'existât pas avant cette date, mais elle n'avait pas souffert pour son existence, et l'amour de la patrie est un peu comme l'amour maternel, il s'exalte dans la douleur et le péril. La question que se pose M. Fernand Passelecq, **Y a-t-il une nation belge?** ne supporte qu'une réponse. La Belgique existe et existera toujours, pour l'honneur de l'Europe et de la Civilisation et pour la confusion de la Barbarie et du Parjure. Mais qui sait si, à son exemple, d'autres Belgiques ne naîtront pas? Cette Rhénanie dont nous avons envisagé l'existence, au scandale du sieur Michaëlis, existence d'ailleurs subordonnée à l'assentiment de ses habitants, qui sait si ce n'est pas les Rhénans eux-mêmes, honteux de faire partie d'un empire de bandits, qui la feront naître? L'exemple de l'Alsace-Lorraine ou de la Suisse leur montrera qu'on peut continuer à parler allemand et à vivre en allemands, sans être les sujets d'un apache couronné, et dans quelques générations on écrira des livres : *Y a-t-il une nation rhénane?* à laquelle on ne pourra faire, aussi, qu'une réponse affirmative.

HENRI MAZEL.

§

Pour faire suite à ses publications officielles sur la Guerre, la librairie Hachette a mis en vente un volume concernant **Les Pri-**

sonniers allemands au Maroc et qui présente successivement la campagne de diffamation entreprise à ce propos par l'ennemi, le jugement porté par les neutres et les témoignages des prisonniers eux-mêmes. — Nos adversaires, on ne l'ignore pas, n'ont jamais renoncé à leurs ambitions coloniales, et ils ont vu d'un mauvais œil, — si l'on peut ainsi parler, — l'internement des leurs comme prisonniers de guerre en Afrique, justement dans la région qu'ils convoitaient, — mesure qui attestait pour les indigènes le caractère définitif de l'occupation française, comme la fin de l'influence allemande et menaçait de ruiner dans tout l'Islam le prestige du nom germanique. C'est pour obtenir l'évacuation des camps de prisonniers au Maroc qu'en même temps qu'une campagne de presse était entreprise et accumulait les affirmations les plus extraordinaires, les nôtres se trouvèrent envoyés « en represailles » dans les marais du Hanovre et du Sleswig, les régions désolées de la Pologne et de la Courlande envahies. — L'évacuation des prisonniers du Maroc a été cependant effectuée, mais, nous vient-on dire, « sous l'influence de conditions économiques ». On en a ramené 2.000 d'abord pour les employer à des travaux agricoles; le reste enfin a été rappelé, convient-on encore, pour obtenir la suppression des camps de représailles. — On nous permettra de ne pas épiloguer sur ces mesures, et d'autant que la campagne d'intimidation a continué en 1916 comme en 1915; en 1917 de même il y eut des récriminations et malgré qu'on ait annoncé depuis octobre, l'année précédente, la fin des mesures adoptées. — Nos adversaires qui ne sont jamais à court d'inventions, ont prétendu cependant qu'on avait interné en Afrique des malades et des blessés, et qui étaient contraints au travail malgré une nourriture insuffisante; que les paquets qui leur étaient adressés d'Allemagne arrivaient vides de leur contenu, — accusation que nous avions vue portée de même à propos des nôtres. On a raconté encore que les prisonniers devaient casser des cailloux sur la surveillance de soldats indigènes ; qu'ils couchaient sous des toiles, pour la sieste, les pieds et la tête au soleil; qu'on obligeait les hommes punis à faire des trajets à la course, —les punitions d'ailleurs se trouvant si cruelles en général que les captifs, « désespérés de leur situation, cédaient à l'appât d'un engagement dans la Légion étrangère, où *naturellement* leur sort n'était pas meilleur ». C'est à cet endroit que perce le bout de l'oreille. On peut reconnaître d'ailleurs dans cette campagne les procédés habituels de la presse d'outre-Rhin ; les criailleries précédant les menaces, l'intimidation. — Les documents réunis dans le recueil dont nous parlons ont été donnés cependant en contre-partie des affirmations de la presse allemande, et comme si nous avions à cœur de nous justifier. Ils comprennent les témoignages des membres de la Croix-Rouge qui ont parcouru, inspecté les camps du Maroc, —

et non seulement des médecins des pays neutres ont pu constater le bon état de santé dans lequel se trouvaient les prisonniers allemands, mais on a recueilli ensuite toute une correspondance des intéressés, — des lettres dont le volume donne des extraits et même des *fac-simile*. La plupart, non contents de reconnaître qu'ils se trouvent aussi bien qu'on peut l'être en captivité, transférés en France, regrettent les conditions d'autrefois : — « On était mieux au Maroc ; le climat était plus sec ; on pouvait acheter des œufs qui font défaut ici. » Un second se plaint qu'on fasse travailler les caporaux comme les soldats, mais c'est une récrimination sans doute toute personnelle. « Je crois, écrit aux siens un autre prisonnier, que vous vous représentez le Maroc bien pire qu'il n'est. » — Ils en arrivent bientôt à grogner contre ceux qui ont été cause de leur transfert en France, — ce qui doit importer assez peu en somme à la presse stipendiée dont les manœuvres ont eu gain de cause. — C'est qu'en Allemagne les choses marchent surtout par ordre et l'on n'a aucun scrupule de dire au besoin « la chose qui n'est pas vraie ». Ceux qui se trouvent lésés importent peu ; la raison d'Etat commande d'abord. — On nous a bien affirmé qu'il fallait absolument détruire la formidable machine de guerre que reste l'Empire ; mais c'est toujours l'œuvre de demain, et le plus clair de tout c'est qu'on n'y est pas encore parvenu.

A la librairie Attinger, Ernest Daudet a réuni en volume des « pages d'histoire en marge de la guerre », **Mes Chroniques de 1915 et 1916**, — une suite de causeries dont certaines « par leur caractère épisodique ou par ce qu'elles doivent d'intérêt à des papiers d'Etat, à des souvenirs personnels ou à des communications bienveillantes » ont mérité d'être recueillies, affirme « l'avertissement ». — C'est un récit de la mort d'Albéric Magnard, assassiné dans sa résidence de Baron, lors de la marche des Allemands sur Paris ; le rapprochement de l'invasion de 1815 et des événements actuels ; des choses sur le retour de Louis XVIII et le ministère du duc de Richelieu. Ailleurs, il est parlé de l'antagonisme qui existe toujours entre Prussiens et Bavarois ; des « tares allemandes » qui restent « l'envie, la cupidité et la duplicité » ; de Bismarck et de ses propos de table en 1870, — certains déjà contre les Anglais ; des princes de Bourbon-Parme, frères de la nouvelle impératrice Zita et descendants de notre Henri IV, qui ont réussi à prendre du service dans l'armée belge et se sont vus décorés par le président Poincaré. — On peut mentionner encore des choses sur les intrigues du comte allemand Radowitz chez les Turcs, au temps d'Abdul-Hamid ; la question austro-hongroise et les intrigues allemandes ; les paperasses du petit M. Thiers, qui négocia la paix de 1871, mais semble n'avoir jamais discerné clairement les ambitions germaniques. Il y a enfin des notes biographiques sur Alphonse XIII ; sur François-

Joseph et les drames de son règne ; sur Guillaume II, et pour finir un croquis heureux du roi des Belges. — M. Ernest Daudet, sans doute, ne nous apporte pas de révélations sensationnelles ; mais on sait qu'elles sont assez rares. Son recueil discute diverses questions redevenues d'actualité et constitue en somme une lecture intéressante.

Du Capitaine Canudo, on pourra remarquer encore un volume sur les **Combats d'Orient** (*Dardanelles, Salonique 1915-1916*), qui n'est pas du reste un récit suivi de la campagne, mais bien une suite de tableaux,— d'une écriture parfois un peu cherchée, — toutefois qu'ils évoquent intensément les scènes vécues, les épisodes de l'expédition. C'est à Lemnos, Castro, le port de Mudros, lors du débarquement dans les îles grecques ; des aspects, des paysages, — une population indigente et rapace, pour laquelle la venue des nôtres était la manne enfin tombée du ciel, — et dont les femmes, que convoitent les soldats et même les officiers après une longue abstinence, ne sont pas à prendre avec des pincettes. Les troupes débarquent cependant aux Dardanelles, et ce sont des combats sur ce territoire hostile que défendent, avec les hommes, des maladies répugnantes ; les impressions atroces du séjour de Kérévès-Déré dans la presqu'île de Gallipoli, la mortalité effroyable, les cadavres qui servent à élever les parapets des tranchées. Les troupes sont enfin réembarquées et passent en Grèce, à Salonique dont le capitaine Canudo évoque les mouvements de foule et les aspects cosmopolites. Le bivouac est établi assez loin de la ville, près d'un campement de comitadjis, — dont le récit évoque la sauvagerie, la rudesse nomade. Puis l'expédition gagne les hautes terres, entre en Serbie, monte le long du Vardar, et ce sont d'autres paysages, d'autres épisodes : la mort d'un village ; la messe des Trépassés ; le récit d'une attaque en montagne ; des choses sur les troupes, les services d'arrière, les prisonniers bulgares, etc. C'est enfin la retraite, — la campagne de Serbie en Serbie — le retour laborieux et tragique vers la mer, épisode sur lequel le récit s'étend plus longuement et qui est d'ailleurs la meilleure partie du livre, — le témoignage qui doit demeurer en somme, à propos d'une expédition dont le résultat alors fut douteux, mais qui restera quand même une des grandes pages de la campagne d'Orient.

Après *les Derniers jours du fort de Vaux*, dont il évoquait naguère la défense héroïque, M. Henry Bordeaux, qui a pris à tâche de magnifier l'épopée de Verdun, a raconté les combats dont fut précédée la libération des deux forts de Douaumont et Vaux (23 oct. — 3 nov. 1916). C'est le sujet de son nouveau volume : **les Captifs délivrés**, un livre abondant, tout en gestes, — on pourrait presque dire encore en épisodes,— mais où il a voulu donner la réalité, exacte, sans les arrangements qui vont intervenir; avant les déformations,— peut-être nécessaires, car elles seront synthétiques,

— qui vont donner sa physionomie définitive à l'une des pages les plus glorieuses de notre histoire. — Les forts de Vaux et de Douaumont avaient été pris le 25 février et le 7 juin 1916. Douaumont fut enlevé le 24 octobre et Vaux réoccupé le 3 novembre. Mais leur délivrance avait été précédée des formidables assauts donnés à la colline et au fort de Souville, — assauts coupés de contre-attaques sur Thiaumont, Fleury et Vaux-Chapitre, et dont l'ensemble peut prendre le nom de bataille de Souville. — Verdun fut toujours la limite des invasions descendues des Ardennes par le couloir de la Meuse. La chute de la ville devait ouvrir aux Allemands la route de Paris. — Comme une église, Verdun possède sa crypte, — dans la citadelle, bâtie sur les fondations de la vieille abbaye de Saint-Vanne qui couronnait le lieu, proche l'emplacement de la cathédrale actuelle. Le bombardement, même, a remis au jour, sous les démolitions, l'ancienne ceinture des remparts, qui dataient des princes-évêques; mais la crypte est restée à l'abri. Dans ce sous-sol ont été installés de nombreux services, — des magasins, des ambulances, le réfectoire, — sous des voûtes romanes, — et c'est là que furent remises, en grande cérémonie (13 sept. 1916), les nouvelles décorations dont s'enorgueillira Verdun, cependant qu'au dehors, dans les rues, on pouvait voir à chaque pas les ravages du bombardement : la vieille tour Saint-Vanne, vestige de l'abbaye, toujours debout mais ébréchée et béante; la cathédrale atteinte par les obus, des maisons en ruines; la Porte-Chaussée qui garde ses tours à créneaux et mâchicoulis; le long du fleuve, des cascades de décombres. — M. Henry Bordeaux rapporte ensuite comment fut préparé l'assaut qui devait enlever les deux forts. A Douaumont, trois divisions, appuyées il est vrai par une artillerie sérieuse, allèrent déloger sept divisions allemandes de ce repaire. La position fut prise en quatre heures, — ce qui avait demandé huit mois à l'ennemi ! Mais la soudaineté de l'attaque l'avait affolé; il se rendait en masse. Au ravin de la Couleuvre, un chef de bataillon fut capturé avec tout son état-major. Plus loin, un officier supérieur sortit en hâte de son abri à l'appel de l'adjudant Caillard et apparut en culotte, sans ses molletières qu'il tenait à la main et qu'il offrit aux nôtres en criant : Chef de corps ! chef de corps ! Un vaguemestre se précipita en brandissant des lettres, bégayant : Pardon ! Pardon, Monsieur ! — Les régiments qui enlevèrent Douaumont eurent toutefois de durs combats à soutenir en sortant des tranchées; mais la brume protégea leur approche et ils purent occuper le fort avant que la garnison fût revenue de sa surprise. Des documents saisis dans la place et qui sont en partie publiés par M. Henry Bordeaux indiquent les mesures et précautions prises par l'ennemi pour la conserver. — Le fort de Vaux résista davantage, — comme il avait résisté aux assauts allemands, — ou plutôt ce furent

les ouvrages avancés qu'il fallut enlever de haute lutte, l'un après l'autre; certains furent trouvés remplis de cadavres, mais toute la ligne avancée était entre nos mains après le premier jour. Le lendemain l'attaque reprit, et le jour suivant encore, tant que l'ennemi dut évacuer la place. Quand les nôtres y pénétrèrent, la nuit du 2 au 3 novembre, elle était vide. Nos adversaires, jugeant la position désormais intenable, avaient préféré déguerpir, — abandonnant du reste tout un matériel : cartouches, grenades, mitrailleuses, vivres divers, — et des monceaux d'immondices, — comme s'ils avaient tenu à nous laisser leur carte de visite.

De bonnes cartes de détail accompagnent ce volume, auquel M. Henry Bordeaux sans doute donnera une suite, — les dernières positions dont les Allemands s'étaient emparées devant Verdun n'ayant été reprises que tout récemment.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LE RETOUR OFFENSIF DES ANNEXIONNISTES. — Les échecs successifs des armées de la Russie révolutionnaire ont fait renaître les espérances du parti militaire en Allemagne. Tout ce qui vit de la guerre, conservateurs de toutes nuances, pangermanistes soutenus par les capitaux de la grosse industrie, a repris ses airs de bravache, pour exiger du gouvernement le retour à la politique des annexions. Un moment déroutés par le vote du Reichstag, dont la majorité se déclarait pour une paix de conciliation, les hobereaux se remettent à entonner leurs airs guerriers et accusent de trahir la patrie tous ceux qui ne se rallient pas à leur drapeau. A la « paix d'abdication » ils opposent une « paix d'assujettissement », comme si trois années ne s'étaient pas écoulées, trois années de misère, de déceptions et de deuils, depuis le jour où ils proclamaient la guerre fraîche et joyeuse qui devait les porter à la conquête du monde. Le premier but qu'ils poursuivent maintenant, c'est de se débarrasser des gêneurs du Reichstag. Ensuite ils déboulonneront le chancelier, s'il ne veut pas entrer dans leurs vues.

Pendant quelques semaines la presse a retenti de nouveau de ces vieilles querelles. Aux criailleries des journaux de droite répondent les récriminations des journaux de gauche. Ce concert discordant trouve sans cesse de nouveaux éléments dans les commentaires que suscitent les faits du jour. La note du pape, la réponse de M. Wilson semblent tour à tour fortifier la position des pacifistes. M. Erzberger y retient des indications favorables à ses vues, M. Scheidemann y découvre un appui à sa campagne en faveur de la démocratisation.

Mais elles provoquent une réaction d'autant plus violente chez les partisans de la guerre à outrance qu'ils sentent le terrain se dérober sous leurs pas. Tous ces vains bavardages peuvent nous laisser indifférents. Considérons-les simplement comme un symptôme intéressant : si l'Allemagne se sentait sûre de son affaire, elle ne discuterait pas les conditions de sa « victoire » ; elle dicterait ses volontés et le plus infime social-démocrate applaudirait aux succès de ses dirigeants. C'est parce que l'on ne sait pas de quoi demain sera fait, qu'on s'efforce de tirer parti, de part et d'autre, d'une situation de plus en plus difficile. D'un côté la surenchère, de l'autre la résignation. Pure question de méthode.

« Les petites troupes des pangermanistes font de nouveau du bruit, comme si elles avaient des centaines de mille hommes derrière elles », écrit M. Scheidemann dans le *Vorwaerts* (6 septembre), et la *Gazette de Francfort* se demande quels sont ces gens qui parlent si haut. Un Bavarois, qui siège dans le bureau du « Comité populaire pour l'écrasement rapide de l'Angleterre », a envoyé à ce journal un mémoire dans lequel il évalue approximativement l'effectif des principales organisations pangermanistes. Comme il est pangermaniste lui-même, cette évaluation ne saurait pécher que par optimisme. La voici :

Ligue pangermaniste, 60.000 membres; Comité indépendant, 150.000 membres; Comité indépendant pour l'écrasement rapide de l'Angleterre, 20.000 membres.

C'est peu, et la *Gazette de Francfort* fait remarquer avec raison qu'on ne doit pas additionner sans précaution ces trois nombres, car beaucoup de personnes ont pu adhérer simultanément à deux organisations ou même à toutes les trois. Un « congrès national allemand » sera du reste tenu prochainement et ce sera une excellente occasion de se compter. Le comte Reventlow n'en écrit pas moins dans la *Deutsche Tageszeitung* (5 septembre) :

Je suis persuadé *que la majorité du peuple allemand n'est pas derrière la majorité actuelle du Reichstag, en particulier derrière son programme de paix*, et que cela se révélerait si l'on mettait la chose à l'épreuve après un éclaircissement foncier de grand style. Le *Vorwaerts* sait ce qu'il fait lorsqu'il passe sous silence notre proposition d'un éclaircissement foncier ordonné par les autorités. Car il sait tout aussi exactement que les représentants de la prétendue majorité du Reichstag qu'eux et leur presse mennent artificiellement dans les ténèbres la masse des électeurs. Le *Vorwaerts* dévoile la même tactique lorsqu'il voudrait que la devise pour les nouvelles élections fût, d'une part : « Vive la paix d'accords », de l'autre : « Vive la paix d'assujettissement ». Ce faisant, le journal sait très bien qu'il ne s'agit pas de cela. La question, la voici, et le mot d'ordre doit y correspondre : « Le peuple allemand veut-il une paix de banqueroute, une paix de misère et de décomposition, ou une paix qui lui permette de

prospérer et qu'il peut atteindre s'il tient jusqu'au bout dans sa volonté de vaincre derrière les fronts victorieux ? » Si le gouvernement impérial formulait ce mot d'ordre — ainsi que nous l'avons toujours répété, — prépare le terrain objectivement, foncièrement et par une action de grand style, il est hors de doute pour moi que la majorité actuelle ou son programme de paix de banqueroute serait balayée.

La *Gazette de la Croix* écrit à peu près sur le même ton :

Les dommages et les dangers de la dissolution du Reichstag pendant la guerre, quelque sérieux qu'ils soient, ne peuvent être plus grands que le dommage qui serait causé par la majorité actuelle du Reichstag, si elle exploitait la détresse de la patrie pour arracher le pouvoir et conduire le chancelier à une politique qui compromettrait l'avenir de l'Allemagne. Nous ne voulons pas laisser cet objet sans exprimer le vœu ardent et aussi l'espérance que la majorité actuelle du Reichstag revienne à une mesure de circonspection qui écarte de notre pays des périls de ce genre pendant la guerre.

Cette campagne contre le Reichstag n'avait pas pris le *Vorwaerts* au dépourvu. Il savait dès la fin du mois dernier que la manœuvre se préparait et, le 2 septembre, il écrivait dans un article de fond :

Le feu roulant des insultes pangermanistes et des bombes asphyxiantes n'était pas parvenu à ébranler la majorité. Elle restait sur la brèche plus solide et plus ferme que jamais et ne permettait pas de douter de sa décision de demeurer fidèle à la ligne de conduite de sa résolution en faveur de la paix.

Malgré les invites pressantes des conservateurs, le gouvernement y regardera cependant à deux fois avant de dissoudre le Reichstag. Bien qu'il fasse assez peu de cas des idées formulées par les élus du peuple, il ne lui serait pas possible de mener les affaires en se passant du Parlement. Vis-à-vis de l'ennemi il importe de conserver au moins le simulacre du régime parlementaire. Il faudrait donc avoir recours à de nouvelles élections. Depuis la guerre (sauf en Alsace-Lorraine), il a été procédé régulièrement au remplacement des députés dont le siège était devenu vacant. Mais, lors d'une élection partielle qui a eu lieu le 31 août, dans la circonscription d'Aix-la-Chapelle-Eupen, on s'est aperçu que, dans un certain nombre de bureaux de vote, il était impossible de nommer des délégués, aucun électeur ne s'étant présenté. Ailleurs, raconte le *Vorwaerts*, « les présidents de districts eurent toute la peine du monde à réunir des assesseurs et à ramasser par tous les moyens quelques électeurs ». A l'heure qu'il est la population a bien autre chose à penser qu'à remplir ses devoirs électoraux. D'autre part, la mobilisation, tant civile que militaire, a fini par enlever partout les hommes valides. Dans ces conditions, les pangermanistes devront probablement se résigner à voir siéger le Reichstag actuel jusqu'à la fin de la guerre. Leur activité

se restreindra donc à diminuer l'influence de celui-ci et à empêcher, par tous les moyens, les empiètements de la « parlementarisation ».

C'est pourquoi ils exigent du chancelier qu'il se déclare indépendant vis-à-vis du Reichstag et qu'il affirme une fois de plus qu'il ne tient ses pouvoirs que de l'empereur. En vue de cette nouvelle campagne, des conciliabules plus ou moins secrets se tiennent à Berlin, exactement comme l'an passé, quand il s'est agi d'intensifier la fronde contre M. de Bethmann-Hollweg, et M. Michaelis est en butte aux mêmes tentatives de chantage que son prédécesseur. A la suite d'une réunion politique organisée dans la capitale de l'empire et au cours de laquelle M. Bacmeister, pangermaniste notoire bien qu'appartenant au groupe national-libéral, prononça un discours, une résolution fut votée, exprimant au chancelier une confiance conditionnelle et l'invitant à conduire l'Allemagne à une « paix Hindenburg ». La résolution ajoute :

Pour arriver à ce but, il nous paraît nécessaire de combattre les ennemis de l'intérieur, quels qu'ils soient et dont la puissance devient trop grande. Nous assurons à Votre Excellence que, dans cette lutte, nous serons ses plus fidèles auxiliaires, aussitôt que sera donné le signal du combat, contre la bêtise, la lâcheté et la trahison, forces dissolvantes, qui lèvent la tête avec une déplorable insolence.

Mais nous estimons que ce signal doit être donné au plus tôt, si l'on ne veut pas que le poison, qui déjà circule, continue ses ravages, et que la guérison du peuple allemand soit irrémédiablement compromise. Pas plus qu'avec l'ennemi du dehors, il ne faut transiger avec cet ennemi du dedans, ni conclure avec lui une paix de compromis. Il nous faut un poing solide dans un gantelet de fer ; avec cela, nous ferons des merveilles.

La *Gazette de Francfort* du 9 septembre fait au sujet de cette résolution la remarque suivante :

Voilà un langage des plus clairs et qui montre quels espoirs on avait fondé sur le changement dans la personne du chancelier. La *Deutsche Korrespondenz* (qui reproduit ce papier) nous fait comprendre ce qu'elle attend des événements, lorsqu'elle déclare que le devoir du docteur Michaelis est de dissoudre le Reichstag, puis de faire les élections contre l'actuelle majorité. Ou alors, espère-t-on que M. Michaelis est homme à opérer la dissolution, pour gouverner ensuite sans Parlement jusqu'à la fin des hostilités ? Que l'on forme de tels souhaits dans les milieux pangermanistes et industriels, c'est un fait notoire.

D'ailleurs, si M. Michaelis n'entre pas dans leurs vues, s'il se refuse à constituer un pouvoir purement militaire, ils ont leur homme tout prêt pour le remplacer, et ils ne donnent au chancelier actuel qu'un quart d'heure de grâce pour se décider à devenir le grand chef pangermaniste. S'il se récuse, ils lui déclareront la guerre sans hésiter, comme ils l'ont déclarée à son prédécesseur.

Pour fortifier leurs menaces, les annexionnistes prennent d'autres

mesures. Après avoir mobilisé toutes les sociétés chauvines répandues dans tout l'empire — on a vu plus haut que le bruit qu'elles font ne correspond pas au nombre de leurs adhérents,— ils viennent de constituer un nouveau groupe qui, par son action vigoureuse, espère entraîner à sa suite tout le peuple allemand. Fondé à Kœnigsberg, citadelle des traditions prussiennes, le jour anniversaire de la bataille de Sedan, ce groupement politique a pris le nom de « parti de la patrie allemande ». Ses promoteurs ont choisi pour président d'honneur le duc Albert de Mecklembourg et pour président l'amiral Tirpitz. Dans leur appel ils déclarent qu'ils ne feront pas de politique électorale et que, la guerre étant la raison d'être du parti, celui-ci ne prétend pas durer plus qu'elle. Mais son but est de mener dans tout l'empire une campage vigoureuse pour défendre le principe monarchique, combattre la paix d'entente et de compromis et réaliser l'union de tous les Allemands dans le seul sentiment de la volonté de vaincre.

Ce serait, disent les signataires de l'appel, une erreur dangereuse de croire que nous aurions la paix que tous désirent, en suivant la majorité du Reichstag dans la voie où elle s'est engagée.

Comme il y a un siècle, lors de la guerre de libération, un appel à toute l'Allemagne du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest part de la Prusse orientale, car la patrie est en danger. En pleine conscience de la gravité de l'heure, nous répondrons à la demande qui nous fut faite de prendre la direction du nouveau parti. Il faut prouver au monde que nous ne nous laisserons détourner par rien de la ferme volonté de vaincre et d'avoir non pas une paix de famine, mais une paix garantissant de nouveaux succès et notre libre expansion.

Si l'on en juge par les commentaires enthousiastes que consacrent à cet appel la *Gazette du Rhin et de Westphalie* et le *Général-Anzeiger* de Mannheim, le nouveau parti serait encore une création des grands métallurgistes qui, après avoir accaparé la presse de province, se proposent de « truster » l'opinion publique. Mais si le comité s'est acquis le patronage de noms illustres, l'âme même de la nouvelle entreprise est M. Wolfgang Kapp. Ce Kapp est une vieille connaissance. On se souvient que l'an passé (1) M. de Bethmann-Hollweg se plaignit amèrement des attaques que ce gros propriétaire prussien avait dirigé contre lui. Le 5 juin au Reichstag, l'ancien chancelier, à propos d'une brochure du personnage, menaçant l'Allemagne d'un nouveau Iéna, parla de ces « pirates de l'opinion publique » qui agitent le drapeau de l'honneur national pour masquer leurs calomnies.

Aujourd'hui cet « empoisonneur » revient à la surface. Il croit le moment favorable à une agitation qui aboutirait à la fixation de

(1) Voir le *Mercure* du 1er juillet 1916.

nouveaux « buts de guerre » dans le sens annexionniste. La presse de gauche a aussitôt compris le danger. Elle met le gouvernement en demeure de renier les tendances du nouveau parti. La réponse de l'Allemagne à la note du pape fournirait une excellente occasion de proclamer que le gouvernement et le Reichstag sont pleinement d'accord.

Si les travaux accomplis durant ces derniers mois pour donner au peuple allemand un commencement de vie constitutionnelle se trouvent compromis par les efforts du nouveau parti, déclare le *Vorwaerts* du 10 septembre, ce serait la chute dans le chaos et trois ans de sacrifices auraient été vains.

La *Gazette de Francfort* ne cache pas non plus son inquiétude. Elle écrit le 12 septembre :

Le nouveau parti s'efforce de troubler la situation politique qui était devenue plus claire depuis qu'il existe au Reichstag une majorité capable de travailler avec méthode. Il combattra toutes les réformes intérieures qui imposeraient des sacrifices politiques aux hobereaux de la Prusse orientale. Naturellement, il réclame une paix Hindenburg, — nous aurions cru que le haut état-major s'interdisait de telles immixtions dans la politique du pays. Mais n'aurait-il pas été plus conforme à la vérité, et à la veille du 7e emprunt de guerre, plus opportun et plus convenable aux intérêts de la patrie de ne pas parler d'une paix de la « famine » et des charges insupportables qu'elle nous imposerait ? N'aurait-il pas été préférable, au contraire, de montrer que le peuple allemand reste invaincu, capable, par son activité et son travail, de rétablir sa prospérité économique ?

Le peuple allemand qui reste « invaincu » n'en prévoit pas moins que c'est une « paix de la famine » qu'il lui faudra accepter. Pour le moment une propagande intense se charge de masquer l'effet considérable qu'a produit dans tout le pays la note de M. Wilson, répondant au pape. « Les faits exigent autre chose que le rétablissement du *statu quo* », écrit le professeur Plenge dans la *Gazette de Cologne* du 5 septembre. M. Plenge est un des ornements de l'université de Munster en Westphalie. Il intitule son article : « Une nouvelle paix de Munster » et aboutit à la conclusion que si l'Allemagne démocratique acceptait la main que lui tend le président des Etats-Unis, elle se résignerait à un état de fait qui serait semblable à celui qui termina la guerre de Trente Ans. C'est toujours la même hantise que les rodomontades des annexionnistes ne parviennent pas à éloigner.

HENRI ALBERT.

§

Belgique.

LES FÉLONS. — Ils s'intitulent des « activistes » et sont tout simplement des traîtres, les Sept du Conseil des Flandres et leurs acolytes qui collaborent ouvertement avec le Gouvernement allemand au démembrement de la Belgique.

Ils touchent des traitements et des subsides ; ils suivaient l'enterrement de von Bissing ; ils sollicitent des audiences de son successeur ; ils vont à Berlin prendre leur mot d'ordre et, tels autrefois Casement et les Irlandais, ils visitent les camps de prisonniers flamands pour y faire une propagande boche.

L'Allemagne paye leur besogne. Ils ne rougissent pas de l'odieux salaire. Ils rivalisent au contraire dans la platitude. On vit rarement êtres humains s'abaisser à un tel degré d'avilissement.

Je connais le « curriculum vitæ » des sept individus du Conseil des Flandres : fonctionnaires et professeurs, ils ne devaient qu'à la brigue leur situation dans l'administration et l'enseignement.

Dans le public renseigné, ces sept budgétivores étaient tenus à juste titre pour de parfaits crétins. Quand ils passeront en jugement, ce sera la seule circonstance atténuante que leurs défenseurs pourront invoquer. Aucun chef qualifié du parti flamingant ne les suit. Même Camille Huysmans, si enclin à causer sur un autre terrain avec les « camarades » boches, répudie non seulement toute solidarité avec les activistes mais condamne nettement leur attitude dans une question purement linguistique, d'ordre exclusivement intérieur et où la moindre compromission avec l'ennemi devient criminelle, puisqu'elle implique en sa faveur le droit de modifier la Constitution que la Belgique s'est librement donnée.

Quant au peuple flamand, ses fils sont sous nos drapeaux ou bien déportés ; et il hait l'Allemand.

Cependant ces sept crétins sportulaires ne sont pas inoffensifs. Ils permettent à l'Allemagne de créer et d'entretenir une équivoque au regard de l'étranger. Ils ont fourni au gouvernement de Berlin les cadres nécessaires à la séparation administrative du pays, cette séparation dont les Boches parlent dès à présent de faire une des conditions principales de l'évacuation de la Belgique et qui aurait pour conséquence de dresser l'élément flamand contre l'élément wallon, c'est-à-dire de briser notre unité nationale.

Déjà se dessine le plan allemand d'après guerre. Sans doute, ils seront forcés d'abandonner la Belgique. Cependant ils espèrent continuer d'y dominer par capitaux et personnes interposées.

Ne parlent-ils pas de nous contraindre à accepter d'eux, en vue de notre relèvement, un prêt considérable qui, de nos tortionnaires qu'ils étaient, les ferait nos créanciers, en d'autres termes, nos maîtres déguisés.

L'Allemand excelle à renverser les rôles. La dette envers la Belgique, le chancelier von Bethmann-Hollweg ne l'a-t-il pas solennellement reconnue quand il déclarait au début de la guerre que la violation de notre pays était une injustice et serait réparée ? Depuis août 1914, cette dette s'est formidablement accrue de tous les vols de

matières premières, de main-d'œuvre, d'outillage, de capitaux, de toutes les destructions d'immeubles commis par les hordes et l'administration d'occupation. Ce serait un incroyable défi à la conscience humaine si de leur brigandage les Allemands arrivaient à se constituer un titre de créance hypothécaire. Parce qu'ils nous ont volés, pillés, saccagés, ruinés, nous devrions travailler pour leur servir des rentes !

Les inconscients criminels du Conseil des Flandres et de l'activisme flamingant les aident à réaliser ce projet diabolique. Car la séparation administrative à laquelle ils se prêtent établit une cloison étanche entre le pays flamand et la Wallonie où les Boches savent parfaitement qu'il n'y aura jamais rien à faire pour eux. En comblant les Flamands de faveurs, en laissant des créatures parmi eux et en paraissant se désintéresser des Wallons, ils espèrent maintenir leur influence économique sur le littoral et sur Anvers qui est à la fois la clef et le comptoir de la Belgique.

Qui tient Anvers, tient toute l'exportation commerciale et industrielle de notre nation. En se ralliant à la séparation administrative, en s'en faisant les instruments, les « activistes » ne livrent pas seulement les pays flamands au germanisme, ils lui sacrifient toute la Belgique et leur crime contre la Patrie est de trahison suprême. On prétend qu'ils ne s'en rendent pas nettement compte, tant leurs cervelles sont étriquées et embuées par la vanité et les mesquins préjugés de races.

Autour de ces sept idiots malfaisants, s'agite une bande d'autres sportulaires, journalistes tarés, énergumènes du flamingantisme, littérateurs exaltés, politiciens ratés et avides de renommée.

Il y a tout d'abord les frères Hutt, financiers disqualifiés et clients attitrés de la Cour des appels corectionnels, qui se sont adjoints deux autres frères, les Moressée, publicistes sans emploi, déclassés sociaux pour qui la chasse au louis résume l'existence. Leur journal consacré à l'apologie de l'Allemagne n'excite que le dégoût des Belges, mais les Boches s'en servent pour leur propagande intérieure et chez les neutres. Si les frères Hutt et Moressée ne quittent pas la Belgique avant notre retour, leur sort est clair. Déjà une des dames Moressée, française de naissance et de cœur, s'est suicidée tant l'ignominie de son mari lui pesait.

Je rougis et je m'attriste de voir deux vrais poètes, René Declercq et Raphaël Verhulst, figurer parmi cette sinistre racaille.

René Declercq n'avait pas à se plaindre de la Belgique. Il était professeur à l'Université de Gand et plusieurs de ses anciens élèves m'assurent qu'il y tenait fort médiocrement son emploi, que le Gouvernement lui maintenait toutefois, parce que cet emploi n'avait pas une très grande importance et constituait une sorte de sinécure en

faveur d'un beau talent d'aède très justement admiré des Flamands et des Hollandais lettrés. Pour René Declercq, il n'y pas de Belgique, il n'y a pas de solidarité nationale, il n'y a que sa race, la race flamande que, par un monstrueux sophisme historique, il prétend avoir été arrachée à la famille néerlandaise germanique que son rêve est de rejoindre.

Est-il besoin de dénoncer la fausseté de cet argument ?

Dans toute leur longue histoire, les Flamands et les Wallons évoluèrent parallèlement, rivalisant sans doute en vue de l'hégémonie, mais se retrouvant dans toutes les grandes entreprises nationales, inassimilables les uns et les autres aux dominations étrangères et, en 1830, se ruant du même élan d'indépendance révolutionnaire pour détacher notre pays de la Hollande.

Les Boches encouragent René Declercq, ils viennent de le loger somptueusement au musée Wiertz, célèbre peintre *wallon* dont les œuvres avaient toujours été conservées par un écrivain de langue française. Et René Declercq récompense les Boches de leurs faveurs, il les rémunère en surenchères que les pangermanistes exploitent comme une adhésion de la Belgique.

N'est-il pas allé, René Declercq, jusqu'à proposer la déposition du Roi Albert suspect à ses yeux d'esprit welche ! Le pays flamand libéré de son Roi retournerait ensuite dans le giron néerlandais. Même si ce projet était historiquement soutenable, il ne serait pas réalisé par les Boches, qui n'ont aucun intérêt à une plus grande Hollande et qui connaissent parfaitement l'incompatibilité entre les Hollandais et les Flamands, démontrée par leur histoire, leurs traditions, leur religion et leurs arts si essentiellement différents. René Declercq est à la fois dupe et complice. Il n'en est pas moins un agent d'ignominie dont le compte aussi devra être réglé.

Raphaël Verhulst, je l'ai bien connu et aimé. C'est un barde populaire d'une belle et gracieuse envergure. Je sais de lui des traits de bonté, de générosité et de délicatesse qui l'honorent. Il est célèbre et aimé par la population anversoise, mais à la manière d'un grand enfant gâté dont elle applaudit les poèmes et les pièces, mais qu'elle a trop de bon sens pour consulter dans les circonstances graves. Il ne fait pas moins une vilaine besogne et quand je songe à sa femme et à ses enfants aimés, je frémis au châtiment mérité qui attend cet exalté. C'est sa lyre qui glorifia von Bissing. Mais ne se souvient-il donc plus que cette même lyre célébra le prince Albert, aujourd'hui notre Roi, quand il vint visiter Anvers avec la princesse qui allait devenir la Reine héroïque de l'Yser ?

Il y a aussi le docteur Borms, un « catholique » et qui ose demander qu'on retire le siège archiépiscopal de Malines au Cardinal Mercier sous le prétexte que ce grand prélat est wallon !

Les « activistes » se disent les intellectuels du mouvement flamand. La plupart ne sont que des primaires. Ils ont perdu le sens de la réalité, ils ne voient que leur marotte.

La réalité, ce sont les soldats flamands du front pleins de courage et d'élan. Ce sont les Flandres sous la botte ; c'est ce dernier coin de terre flamande inviolée où, groupée autour de notre Roi, l'armée des Flamands et des Wallons coopère avec les Alliés. La réalité, ce sont nos ministres wallons et nos ministres flamands, nos ministres catholiques, nos ministres libéraux et nos ministres socialistes qui collaborent dans une même pensée de délivrance ; la réalité, c'est la même foi en la rénovation belge qui anime tous nos compatriotes, ceux du dehors comme ceux du dedans. C'est, par exemple, la hautaine réponse du parti ouvrier belge au questionnaire de Stockholm.

Le projet de nous diviser inspiré par von Bissing à Bethmann n'a abouti qu'à mettre en posture d'opprobre les félons du flamingantisme. Ils sont odieux et ridicules. Mais qu'ils n'attendent pas de pardon. La démence est sans doute une excuse. Ils ne sont malheusement pas que déments.

Quand nous leur demanderons quel pain ils ont mangé pendant que les autres Belges souffraient, quand nous les questionnerons sur l'or qui payait leurs fastueuses « missions », que pourront-ils répondre ?

C'est avec les fonds volés à la Belgique par les Boches que ces messieurs accomplissaient leur sale travail d'utilité boche.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Suisse.

LA CONTREBANDE. — L'affaire de Benken a fourni quelques précisions sur le trafic de la contrebande de Suisse en Allemagne. Les douanes suisses, débordées par l'augmentation formidable de la flibuste, avaient demandé le concours de l'armée, qui leur fut accordé en janvier 1917. Dans la nuit du 2 au 3 juillet, à Benken, près de Schaffhouse, un poste de dragons tira sur une automobile qui ne s'était pas arrêtée aux sommations. Les deux occupants furent tués. A la suite de cette affaire, le capitaine Max Hürlimann, responsable de la consigne donnée en exécution d'un ordre assez obscur du 30 juin du chef d'État-major de l'armée, fut traduit, au milieu d'août, devant le tribunal militaire de la 5e division, à Schaffhouse, et acquitté.

Suivant les dépositions faites au cours des débats par le capitaine Hürlimann, le lieutenant-colonel K. Muller, commandant du détachement de frontière de la Suisse orientale, le capitaine garde-frontière Kælin, le préfet de Benken Hablützel et d'autres témoins, la contrebande à destination

de l'Allemagne est organisée savamment, systématiquement par toute une armée de flibustiers, dont le quartier général se trouve à Zurich. Voici, disent les comptes rendus du procès, comment procèdent les chefs de la contrebande, qui jettent l'or à profusion. Les marchandises dont l'exportation est prohibée sont drainées dans toute la Suisse et centralisées à Zurich. De là, elles sont transportées, de nuit, dans des automobiles qui filent à toute allure, dans la région de Rheinau, Benken et Drachsen. Les grands bois qui longent le Rhin entre Rheinau et Ellikon, élus comme entrepôts, servent de cachette aux marchandises, qui sont déposées dans des fourrés ou dans des granges, en attendant le moment propice où les complices, venus de l'autre côté de la frontière et dûment avisés, les rechercheront et les transporteront sur l'autre rive du Rhin au moyen de canots. Car les contrebandiers entretiennent des intelligences avec leurs affiliés restés en Allemagne, avec lesquels ils échangent des signaux lumineux (déposition du capitaine Hürlimann). En outre, les chefs du trafic ont à leur solde toute une bande d'auxiliaires généreusement rétribués. Certains d'entre eux reçoivent, pour les services qu'ils rendent, des récompenses s'élevant à plusieurs milliers de francs (déposition du préfet Hablützel). Les contrebandiers ont aussi à leur service des « observateurs » abondamment payés, qui sont chargés de les renseigner sur l'emplacement des sentinelles, les rondes des patrouilles, etc. La tâche de la troupe se trouve extrêmement compliquée du fait de cette surveillance clandestine, qui, de jour, est assurée parfois même par des écoliers, et, de nuit, par des adultes et des cyclistes (déposition du capitaine Hürlimann). Dans la nuit du 15 juin, les dragons réussirent à capturer une automobile, dont le chauffeur était armé d'un browning chargé et dont la voiture était remplie d'articles de contrebande. « Chaque nuit, dépose le vétérinaire Gœtz, de Benken, que sa profession fait sortir fréquemment à des heures tardives, les autos se suivaient à un quart d'heure d'intervalle ; elles revenaient généralement au bout d'une heure. » La réception des marchandises passées en contrebande est organisée officiellement par les autorités allemandes de la rive droite du Rhin (déposition du lieutenant Kottmann, de la police de l'armée). A Jestetten, par exemple, c'est un officier de carrière nommé Schmid qui est chargé de ce « service spécial ». Un dénonciateur grâce auquel on a pu saisir une auto chargée de poivre et d'albumine a révélé que ces marchandises étaient destinées à l'administration de l'armée allemande (déposition du sergent garde-frontière Widmann).

Aussi, depuis une année, la contrebande a-t-elle augmenté dans des proportions inouïes. D'après les chiffres cités par M. Frey, secrétaire des douanes, les agents de cette administration ont eu à s'occuper en 1914 de 277 cas de contrebande dans toute la Suisse. Ce chiffre a passé à 3868 cas en 1915 et à 13.454 en 1916. Depuis le début de 1917, le mouvement ascensionnel s'est encore accentué. Rien que dans le second arrondissement douanier qui s'étend de Horn, sur le lac de Constance, à Waldshut, il y a eu 8049 cas de contrebande dans le premier semestre 1917, contre 4509 dans toute l'année 1916 (977 en 1915, 42 en 1914). Dans cet arrondissement seulement, il a

été perçu pour 212.695 francs d'amendes pendant ce semestre. Cette année, selon une déclaration de l'Association suisse des employés des douanes, le chiffre total des amendes se rapproche déjà du million. Depuis que les douaniers sont renforcés par la troupe, on constate une diminution de la contrebande dans le rayon de Schaffhouse. Par contre, la contrebande est devenue si intense dans la région du lac de Constance qu'il a fallu lever en hâte un nouveau bataillon pour renforcer encore la garde de la frontière. Les contrebandiers trouvent des auxiliaires parmi la population suisse, surtout chez les bouchers de campagne. Les pêcheurs de la rive suisse s'entendent avec ceux de la rive allemande. Dans la nuit, dès que les patrouilles ont passé, ils font des signaux avec des lanternes de poche; ils transportent les marchandises jusqu'au milieu du fleuve, et leurs confrères allemands viennent à leur rencontre pour en prendre livraison.

La plus grande partie des contraventions ont été découvertes dans les arrondissements I et II, soit les cantons frontières de Berne, Soleure, Bâle, Argovie, Zurich, Schaffhouse et Thurgovie. Mais le nombre des prises de la douane représente certainement une proportion infime de l'ensemble des actes de contrebande, qu'il faut sans doute multiplier par dix ou par vingt, sinon davantage. Au reste, les autorités militaires allemandes remboursent aux délinquants condamnés les neuf dixièmes des amendes qui leur sont infligées.

Outre la contrebande organisée, il se fait une contrebande privée considérable, où l'on trouve mêlés parfois les plus hauts personnages. C'est ainsi qu'au commencement de juillet arrivait en gare de Schaffhouse, venant de Zurich, une dame avec une lettre de recommandation qui priait l'autorité douanière de traiter la voyageuse avec ménagement pendant la visite. Deux malles furent ouvertes sur cinq. Elles étaient bondées de contrebande. La voyageuse était la comtesse de Khevenhüller, belle-fille du prince Egon de Furstenberg, ami intime de l'empereur d'Allemagne, et la lettre dont elle était porteuse était signée : « U. Wille, commandant de l'armée suisse. »

C'est ainsi encore que, le 20 août, deux contrebandières de non moins haut parage, la baronne von Riess et la baronne von Einem, femme de l'attaché militaire autrichien à Berne, se faisaient prendre au bureau douanier d'Otterbach, près de Bâle, avec quinze malles, dont dix étaient pleines de marchandises prohibées. Deux malles, dont les voyageuses prétendirent avoir perdu la clef, furent réexpédiées en Suisse sans être ouvertes. Les trois autres étaient plombées et avaient été dédouanées à Berne. Ces dames excipaient d'une recommandation de M. Dunant, secrétaire du Département politique fédéral, aujourd'hui ministre de Suisse à Paris. (D'après la version officieuse de l'incident, l'autorisation de M. Dunant n'aurait été donnée que pour les trois malles plombées à Berne.)

LE RAVITAILLEMENT PAR LA SUISSE. — Nous avons dit dans un précédent article qu'il était impossible de donner la moindre précision sur ce que pouvait être l'importance du ravitaillement de l'Allemagne par la Suisse, tous les chiffres produits à ce sujet en France, en Angleterre et aux Etats-Unis étant régulièrement contestés en Suisse.

En voici cependant quelques-uns donnés dans *l'Echo de Paris* du 27 avril 1917 par M. Jean Herbette, aujourd'hui rédacteur du bulletin politique du *Temps*. Il les a empruntés, dit-il, à « un rapport dont nous ne pouvons révéler ni l'objet, ni la signature, mais dont l'auteur sait certainement ce qu'il dit ».

Pendant les neuf premiers mois de 1913, la Suisse a envoyé en Allemagne (commerce spécial) 2.280 quintaux de farines, semoules et gruaux. Pendant la période correspondante de 1916, elle en a envoyé 11.557 quintaux. Les fruits frais ont passé de 10.457 quintaux à 41.000; les fromages, de 76.385 quintaux à 103.890 ; les bestiaux, de 6.861 têtes à 21.957; les pâtes alimentaires, de 377 quintaux à 10,193; les légumes conservés, de 607 quintaux à 33,177 ; le lait condensé, de 459 quintaux à 46,214.

Remarquons, pour autoriser ces chiffres, que ceux donnés pour les fromages correspondent sensiblement à la statistique officielle de l'Union Suisse des exportateurs de fromage révélée en août 1917 au cours de la scandaleuse affaire des « Barons du fromage ». Ce trust qui, sous l'égide du Conseil fédéral, monopolise le commerce des fromages, au détriment du consommateur et à l'avantage exclusif (23 millions de bénéfices nets en 1915, 24 millions en 1916) d'un petit nombre de privilégiés, parmi lesquels figurerait M. Schulthess lui-même, accuse les chiffres suivants, en quintaux, pour ses exportations principales :

	Allemagne	Autriche	France	Etats-Unis
1914.....	78.198	35.360	76.901	84.463
1915.....	87.616	85.386	75.995	52.315
1916.....	108.155	37.184	19.002	24.175

Une statistique publiée par le *Times* du 3 juillet 1917 et donnant les quantités minima de certaines denrées alimentaires que la Hollande et les Etats scandinaves ont fournies à l'Allemagne pendant l'année 1916, d'après les chiffres que le gouvernement britannique a communiqués au gouvernement des Etats-Unis, permettra une comparaison :

Viande de boucherie, 115.800 tonnes ; porc, 68.800 tonnes; lait condensé, 70.000 tonnes; beurre, 82.600 tonnes ; fromages, 80.500 tonnes ; œufs, 46.400 tonnes; fécule de pommes de terre, 179.500 tonnes ; café, 58.500 tonnes ; sucre, 12.000 tonnes; fruits, 74.000 tonnes; légumes, 45.000 tonnes.

Selon ces chiffres, l'exportation suisse des fromages en Allemagne

en 1916 aurait été d'environ le huitième de celle de la Hollande et des États scandinaves réunis, celle du lait condensé le quinzième, celle des fruits le dix-huitième.

LOUIS DUMUR.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — La revue américaine *The New Republic* publie une longue étude, signée H. N. Brailsford (*dont la Censure nous interdit de donner le titre*). Mr H. N. Brailsford rappelle que nos ennemis sont décidés à renoncer à une acquisition de territoire par la force, mais qu'ils insistent pour que l'assurance leur soit donnée qu'après la guerre il n'y aura pas de guerre économique. Ils disent, non sans raison, que cette guerre économique continuera l'inimitié existante entre les nations, qu'elle empoisonnera les relations commerciales futures et qu'elle est la ruine de toute paix de réconciliation, et ces considérations ont fait avancer, au Reichstag, le projet de travailler à développer l'idée d'un droit public entre les nations. Mr H. N. Brailsford déclare qu'on ne doit point douter qu'il y ait, dans ce langage idéaliste, un élément de sincérité, mais il faut, dit-il, y discerner aussi un accent d'esprit pratique et de sagacité. « Nous renonçons à nos conquêtes, si vous acceptez d'abandonner votre boycottage économique », tels sont, en substance la résolution prise par le Reichstag et le discours du nouveau Chancelier.

Lorsque les résolutions prises à la conférence de Paris furent connues, elles n'inquiétèrent par excessivement l'Allemagne : les deux Amériques et la Chine étaient encore en dehors de l'enceinte que les Alliés élevaient conjointement. Aujourd'hui, il appert qu'une paix malheureuse, que tout arrêt de la guerre amené par un épuisement mutuel amènerait l'exclusion du commerce allemand de presque tout le monde d'outre-mer. Avec l'Entente du commencement de la guerre, elle pouvait courir les risques d'une guerre économique ; à vouloir combattre la combinaison mondiale actuelle, elle se ruinerait. Ce cauchemar d'un avenir économique dangereux agit plus puissamment qu'aucun autre facteur, pour la modération de l'Allemagne. Aujourd'hui le règlement se présente à l'esprit allemand comme un échange de conquêtes militaires continentales contre l'abandon de cette menace sur mer et outre-mer. Ce long drame de guerre a pris de l'extension jusque dans la sphère diplomatique. Une occupation militaire peut devenir une conquête permanente. Un blocus naval peut se continuer en un boycottage économique. A la puissance sur terre s'oppose toujours la puissance sur mer, et le règlement est au fond un problème de dynamique. Quels sont les rapports entre la possibilité allemande de conserver les territoires occupés et celle que nous avons de prolonger le blocus comme un encerclement commercial ? Ajoutons que la situation actuelle est statique, — que nous ne pouvons pas briser la puissance allemande sur terre, et qu'elle ne peut pas, par sa campagne sous-marine, briser la suprématie des alliés sur mer. Est-ce que les rapports s'équilibrent ?....

Les Allemands soutiennent qu'un accord sur ces bases est possible. Si nous nous rendons à leur opinion, le travail d'évaluer la puissance de chacun des facteurs militaires et économiques sera toujours difficile.

[*Censuré.*]

Telle est la question centrale que toute la société des Alliés a en face d'elle, et aucune n'est plus urgente. Actuellement, nos pensées sont désorganisées, interrompues, orientées vers l'Alsace et la Pologne, les Jougoslaves et les Tchécoslovaques, s'écartant du sentiment stratégique, considérant toutes choses sauf ce qui est notre plus gros avantage. Les Allemands, comme toujours, pensent à leur problème avec plus de suite et plus de raison. Après un long combat intérieur, une majorité décisive a établi, comme principe préliminaire, que leurs occupations militaires n'avaient pas leurs fins en soi, mais conduisaient à une paix bien négociée. Du fait de cette décision, ils ont acquis des avantages. Chez nous un tel combat interne est encore à venir. Il n'y a pas, dans notre Parlement, une majorité qui ait autorisé le Cabinet à dénoncer les résolutions de Paris, au cas où, ce faisant, on pourrait obtenir des garanties pour la fin du militarisme et satisfaction sur le terrain des nationalités. Une grande partie de l'opinion publique en Grande-Bretagne et en France considère ce programme de boycottage, d'exclusions et de restrictions comme une fin en soi, comme un but de guerre substantif. Le Reichstag a discuté avec ses Junkers, grâce à quoi il remporta un avantage. Nous n'avons pas discuté avec les nôtres, et ce qui pourrait être un avantage n'est pas encore entré en considération. Quand la décision devra être prise, peut-être trouverons-nous que les Alliés eux-mêmes ne sont pas d'accord entre eux et notre instrument le plus formidable de pression sera manié par des mains incertaines.

Le plan idéal serait que la combinaison entière — les Etats-Unis, le Brésil et la Chine, non moins que l'Entente originale, — dise aux puissances centrales : « La Paix économique vous est ouverte à certaines conditions. Evacuez vos conquêtes. Joignez-vous à nous pour la réduction des armements. Soumettez-vous à la procédure de la Ligue des Nations. Apportez votre contribution dure et douloureuse à la conciliation européenne en renonçant à votre domination sur l'Alsace et en nous rassurant sur l'avenir des Slaves de l'Autriche-Hongrie. [*Censuré.*] Supprimez le militarisme et [*Censuré.*] C'est là l'inévitable dialogue entre puissance continentale et puissance maritime.

Mr. H.-N. Brailsford prétend que le sort de la Russie dépend de cette décision. L'état de confusion dans lequel se trouvent jetées les affaires publiques de la Russie n'est pas près de toucher à sa fin. Aura-t-il cessé avant que ne vienne la paix?

(*Deux citations interdites par la Censure.*)

LA PRESSE ENNEMIE. — M. Hermann Fernau, porte-parole des républicains allemands, parle, dans la *Freie Zeitung*, de « la réponse de Wilson et le peuple allemand ».

Dans sa réponse à la note pontificale sur la paix, Wilson qualifie de folie de vouloir suivre, dans les circonstances actuelles, les conseils de Benoît XV. Cette réponse est, de la première à la dernière ligne, inspirée de cette idée fondamentale que des pourparlers de paix avec le gouvernement allemand actuel sont avant tout impossibles, parce que « nous ne pouvons pas regarder la parole de ceux qui gouvernent aujourd'hui l'Allemagne comme nous offrant des garanties suffisantes d'un état de choses durable ».

Par conséquent aucune paix avec les Hohenzollern! Rien que pour le principe que les Hohenzollern représentent. Wilson est le premier homme d'État de l'Entente qui dise enfin clairement et distinctement ce qui en vérité eût dû être dit depuis longtemps déjà : Les traités et garanties de paix sont impossibles avec ceux qui gouvernent par la grâce de Dieu et sans l'assentiment du peuple, car le « par la grâce de Dieu » ne repose pas sur la paix et le droit, mais sur la guerre et la force. La réponse de Wilson n'est que la mise en action logique de la maxime exposée il y a 130 ans par Kant comme condition de la paix éternelle : « La constitution de chaque État doit être républicaine. » Ce n'est que quand cette condition sera remplie que pourra se fonder une paix raisonnable.

La réponse de Wilson crée une situation nette. Le monde connaît maintenant le but de guerre capital de l'Entente : l'abdication de la dynastie des Hohenzollern régnant sur l'Allemagne et par droit divin irresponsable!

Mais, hélas! la question n'est point où la pose Wilson. La question capitale est la position prise par le peuple allemand en face de cette exigence. Deux seules possibilités : Ou bien le peuple allemand aime son empereur et le principe gouvernemental qu'il représente plus que lui-même, ou bien il est prêt, dans l'intérêt de la paix et de la réconciliation des peuples, à dépouiller l'empereur allemand de ses fonctions et dignités et à instituer une autre forme de gouvernement.

Mais on ne renvoie pas les empereurs comme des employés, surtout lorsque, comme les Hohenzollern, ils se nomment eux-mêmes le premier serviteur de l'État. Théoriquement le problème se résoudrait aisément. Il ne serait besoin que d'organiser parmi le peuple allemand un referendum sur cette question : Le prix de la paix universelle est l'abdication de la dynastie des Hohenzollern : voulez-vous la paix ou la dynastie? — Supposé qu'un tel referendum soit mené librement et qu'y puissent également prendre part les soldats et les femmes, la réponse ne saurait être douteuse. Au moins les quatre cinquièmes du peuple allemand répondraient : Dès qu'il sera certain que vous ne toucherez pas à notre unité et à notre dignité nationales et que vous ne vous comporterez pas en vainqueurs mais en amis de notre nouvelle forme de gouvernement, nous renoncerons sans regret à notre dynastie! En vertu d'une pareille réponse l'empereur allemand serait bien obligé de se considérer comme dépossédé et de se retirer. Ce serait la paix immédiate.

Malheureusement les choses sont autres dans la pratique. Les premiers intéressés à cette question, c'est-à-dire Guillaume II et ses conseillers, s'opposeront de toute leur énergie à un referendum semblable. La constitution de l'Empire leur reconnaît le pouvoir absolu sur l'armée, la police et la presse de l'Allemagne. Ils sont en conséquence à la fois juges et partie, et il est certain qu'ils ne tourneront pas contre eux-mêmes leur puissance constitutionnelle. C'est pour ces raisons que nous avons pu lire dans tous

les journaux allemands : « La prétention de Wilson est une injure ! Nous savons mieux que personne ce qui nous convient. La réformation de notre système d'Etat (à supposer qu'elle soit désirable) ne regarde pas l'étranger.» — Cette rare unanimité dans la réponse faite par la presse allemande aux exigences de Wilson justement est la preuve que cette réponse ne lui vient pas du cœur, mais de la Wilhelmstrasse.

Une libre discussion du problème n'est malheureusement pas possible. Le gouvernement allemand sait très exactement pourquoi, malgré toutes les protestations du Reichstag, il n'a pas adouci la Censure, mais la rend encore plus rigoureuse chaque jour. Tout son pouvoir repose sur ces entraves apportées à une libre discussion sur la question financière et sur l'idéal de l'avenir. Du reste il n'y eut jamais de liberté de la presse en Allemagne ; car même en temps de paix l'article du code sur le crime de lèse-majesté prenait soin d'extirper brutalement toute critique sérieuse faite d'un gouvernement institué par Dieu.

Il y aurait encore une solution : ce serait le renoncement volontaire de Guillaume II. Mais, pour des motifs que je ne puis envisager ici, il n'y faut pas penser. Même si Guillaume II savait positivement que le fait qu'il occupe ses fonctions est la seule cause de la continuation du carnage épouvantable, même s'il éprouvait à cette pensée un effroi sans nom et voulait se désister, les intérêts qu'il représente sont trop importants, les conseilleurs qui l'entourent trop réactionnaires et trop entêtés pour qu'il puisse abdiquer contre tout ce monde d'obstacles. Guillaume II, qui s'est si souvent flatté de son indépendance, est en vérité le prisonnier de son entourage.

Où donc la solution? Visiblement dans une révolution allemande. Pourtant aussi longtemps que les fronts à l'ouest et à l'est ne fléchiront pas d'une façon marquée, il y a de l'espoir. Et ils ne fléchissent point pour l'instant. Le peuple allemand sent le soleil de la paix et de la liberté tout près de lui, mais il ne devine pas encore d'où vient la bourrasque qui chassera les nuages qui obscurcissent encore le soleil.

Quoi qu'il en soit, nous les amis allemands de la paix dans la démocratie, nous saluons la note pontificale et la réponse de Wilson comme une exposition pour le moins théorique de la situation, explication dont le besoin se fait douloureusement sentir en ce temps de confusion.

Nous savons aujourd'hui que du côté de l'Entente l'abdication des Hohenzollern est exigée comme condition primordiale à des pourparlers de paix.

Malheureusement nous ignorons, pour les motifs énoncés, la position prise par le peuple allemand en face de cette question. Comme je l'ai dit, je suis personnellement de l'avis que les buts de guerre de Wilson trouvent l'assentiment de la plus grande moitié de mes compatriotes. Mais peut-être me trompé-je.

En conséquence, que reste-t-il à faire dans cette situation ? Ceci : Que chacun de nous, fût-il neutre, partisan de l'Entente ou des puissances centrales, aide le plus possible à une exposition claire de la question suivante, devenue, depuis la note pontificale et la réponse de Wilson, la question capitale de la guerre : Quels sont les sentiments du peuple allemand à l'égard de sa dynastie ? Naturellement des déclarations, des discours, des livres, etc., ont été publiés sous le contrôle de la Censure, qui n'ont aucune valeur comme réponse à cette question. Aussi ne s'agit-il pas de savoir ce

que veut le gouvernement allemand (nous sommes loin de l'ignorer), mais ce que, interrogée et répondant en toute liberté, veut la nation allemande.

Veut-elle la république, c'est-à-dire la paix ? Ou veut-elle l'empire, c'est-à-dire la continuation de la guerre ?

Poser la question, c'est y répondre. Que quiconque ayant à cœur de travailler positivement pour la paix contribue à rendre claire la question au peuple allemand.

LA PRESSE NEUTRE. — Voici, de M. William Martin, dans le *Journal de Genève*, un portrait bien buriné de Kerensky :

... Il s'est multiplié, il a vécu double, d'une existence de malade et de fiévreux qui aurait un but et du talent. Ses innombrables voyages au front ont porté des fruits d'héroïsme ; le 1er juillet, il a pu lancer à l'assaut des positions allemandes une armée victorieuse. A l'intérieur il a pu maîtriser les crises les plus graves, il a surmonté l'assaut du 18 juillet après celui du 3 mai, il a éliminé les soviets comme éléments décisifs de gouvernement, il a démasqué les chefs maximalistes et les a mis en fuite, il a eu l'audace de rétablir la peine de mort, et n'a pas craint d'être appelé réactionnaire. Il a eu ce courage suprême en temps de révolution de braver l'opinion révolutionnaire. Eloquent, courageux, énergique, Kerensky a donné l'impression qu'il était capable de faire une œuvre.

Mais le temps lui a manqué. Nous ne sommes pas à même de juger s'il aurait pu faire davantage, mais il est clair que davantage s'imposait. Peut-être les circonstances trop rapides et l'œuvre trop grande sont-elles seules responsables de l'insuffisance des résultats ; peut-être aucun autre homme, à la place de Kerensky, n'eût-il pu agir mieux et plus. Mais tout n'a pas été fait et rien ne pouvait être négligé sans un péril mortel. M. Kerensky, dans la mêlée, est resté un orateur. Il a cru aux mots et aux idées. Il a fait tout ce qu'on peut faire avec des paroles, et a négligé le surplus ; il a cru aux résultats qu'on exprime sans les voir. Il a brisé les soviets, mais n'a pas profité de sa liberté reconquise ; il a continué à agir comme si les délégués dominaient encore son action. Après leur avoir enlevé leur aiguillon, il a continué à redouter leur piqûre ; après avoir rendu les maximalistes inoffensifs, il n'a pas cessé de compter avec eux. Il a fait la faute de presque tous les révolutionnaires qui consiste à se défendre sur leur droite, lorsqu'ils sont menacés sur leur gauche : il a multiplié sans profit les avances aux démagogues ; il a éloigné la famille impériale, arrêté les grands-ducs, ameuté le peuple contre les menées réactionnaires, et détourné son attention du danger véritable. Il n'a pas pu satisfaire ses adversaires de gauche et n'a pas voulu les désarmer.

Dictateur, il n'a pas gouverné seul, et s'est embarrassé de discours et de conciliabules ; socialiste et russe, il est resté idéologue sous le canon de l'ennemi. L'offensive foudroyante des armées allemandes en Galicie et en Courlande, la perte de Tarnopol, de Czernovitz et de Riga sont venues prouver que la parole de M. Kerensky n'avait pas pu agir au delà du cercle de ses auditeurs. M. Kerensky n'a pas assez compris cette leçon sévère. A l'heure des combats, il a voulu rester un politique. Il est allé chercher à Moscou une nouvelle investiture et a dû y assister au succès du général Kornilof, qui, déjà, se développait en prétendant.

Et voici le portrait de Kornilof :

Kornilof, qui s'est échappé de la captivité autrichienne, a été le premier commandant militaire de Pétrograde. C'est un révolutionnaire authentique. Militaire, il n'est pas embarrassé, comme Kerensky, d'un passé et d'une mentalité d'homme politique. C'est un homme d'action. Kerensky aussi, mais sur un autre plan. Kerensky n'a vu que le pays, et a voulu appliquer à la régénération de l'armée des méthodes politiques. Kornilof n'a vu que le front et a voulu régénérer l'arrière avec des méthodes militaires. Commandant en chef, Kornilof a voulu commander partout; il a voulu dominer les chemins de fer, c'est-à-dire disposer du ravitaillement de la population civile, tenir entre ses mains la vie de tout le peuple ; il a voulu étendre la peine de mort à l'intérieur, c'est-à-dire mettre toute la Russie en état de siège. Il a voulu tout ce qui était nécessaire et indispensable à la victoire. Il n'a rien exigé de trop, mais il a exigé plus que Kerensky ne pouvait lui accorder.

Les voici devenus adversaires :

Il n'y avait pas place, même dans la grande Russie, pour deux dictateurs. Kerensky voulait amener la révolution à bon port, et pour cela il désirait ardemment restaurer l'armée. Mais pour lui, la victoire n'était qu'un moyen. Pour Kornilof, elle est un but. Il faut vaincre d'abord, on achèvera la révolution ensuite. Pour vaincre les Allemands, Kornilof avait besoin de gouverner : pour organiser la révolution, Kerensky devait commander à l'armée. Leurs buts, leurs procédés, leurs champs d'action s'excluaient. Le conflit était fatal et l'on n'a pas été surpris d'apprendre qu'il avait éclaté.

Il faut se garder de juger cette lutte d'un point de vue trop schématique et sous un angle trop étroit. Kornilof est un militaire, mais il a su se ménager des intelligences dans le personnel politique. Nekrassof, Plekhanof, Savinkof sont avec lui. Kerensky est politique, mais il ne manque pas d'appui dans l'armée. La Russie est divisée contre elle-même dans tous ses membres, et c'est ce qui rend si incertain l'avenir de la lutte qui commence.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Le Mobilier de Racine. — Rien de ce qui concerne les grands hommes n'est indifférent. Comme le disait le médecin de la cour, en parlant de la dernière maladie de Louis XV, chez les grands il n'y a rien de petit. Cet exemple illustre s'applique également aux artistes et aux écrivains, et en particulier à celui qui fera l'objet de cette étude documentaire, Jean Racine, poète français, né à la Ferté-Milon en 1639.

Nous avons tous admiré dans notre enfance les belles tragédies de cet écrivain. Nous avons pleuré avec Andromaque et Iphigénie. Les malheurs de Phèdre nous ont émus. Nous nous sommes indignés en

voyant le misérable Joad attirer une pauvre vieille femme dans un guet-apens et la faire assassiner lâchement par ses sacristains. A la porte des appartements impériaux, nous avons attendu patiemment, avec Agrippine, le réveil de Néron. Et peut-être, fatigués d'attendre, nous avons cherché autour de nous un siège quelconque pour nous reposer.

Quelle surprise ! Pas la moindre chaise, pas le moindre tabouret. Quand nous examinons comment sont meublés ces appartements somptueux où vivent les rois et les reines et leurs sympathiques confidents, nous sommes frappés de stupeur en constatant le peu de confort de l'installation. On se demande comment ces gens pouvaient vivre dans de pareils intérieurs. Les éléments matériels indispensables sont réduits au plus strict minimum. On pourrait aussi bien dire qu'ils n'existent pas.

Le seul meuble dont on puisse citer des exemplaires assez nombreux, c'est le lit. C'est bien la moindre des choses. Le lit représente évidemment l'objet mobilier essentiel. Celui d'Odysseus et de la vertueuse Pénélope était creusé dans le tronc d'un arbre énorme autour duquel on avait bâti le palais. Je vois les déménageurs se grattant la tête d'un air anxieux.

Tout homme possède au moins un lit. On reconnaît les gens riches à ce qu'ils en ont plusieurs. Et l'homme de tradition considère avec une émotion respectueuse, à ses moments de loisirs, le vieux lit familial, hérité de ses plus lointains ancêtres,

Où tous les siens sont nés, ont fait l'amour, sont morts,

suivant la forte parole de José-Maria de Heredia.

Qu'il y ait beaucoup de lits dans Racine, cela est donc tout naturel. Cependant ne nous laissons pas d'en être étonnés, puisqu'il s'agit de personnages qui pensent peu à dormir, tenaillés qu'ils sont par les exigences de l'unité de temps. Elle les force à se lever dès que l'aube à lui, ou même avant l'aube. Il s'agit d'accomplir, en vingt-quatre heures, des performances qui demanderaient plusieurs semaines ou plusieurs mois à des personnages normaux, et vivant d'une vie normale. Debout, paresseux ! Aristote est là, le vieux concierge universitaire, qui sonne la cloche. Foin du lit ! On ne va pas au théâtre pour dormir.

Nous n'avons d'ailleurs sur ces meubles aucun renseignement précis. Sont-ils de forme antique ou moyenâgeuse, ou de style Louis XV, on l'ignore. Ce sont des lits théoriques, des lits tous nus, sans draps, sans oreiller et sans couvertures. On ne s'y couche que pour assurer les destinées de l'empire, en procréant un héritier. Assuérus, enflammé de dépit, à la suite de quelque drame d'alcôve, en chasse l'altière Vasthi. Cependant que depuis six mois, Mardochée,

vieil entremetteur, fait macérer la jeune Esther dans les baumes et les aromates, pour la remplacer au pied levé...

Les héros en parlent toujours avec une solennité emphatique, suffisante pour écarter toute idée de volupté, ou même d'aimable polissonnerie. C'est ainsi que malgré la présence et même la fréquence de ce meuble dans les pièces de Racine, il est impossible d'établir une comparaison rigoureuse entre ses ouvrages et ceux, par exemple, de M. Georges Feydeau.

Parlerons-nous du cabinet de toilette, qui nous paraît aujourd'hui, le complément indispensable, direct, de toute chambre à coucher qui se respecte? L'auteur nous présente, pour tout potage, si l'on ose s'exprimer ainsi, le « cabinet superbe et solitaire » où se retire Titus, pour rêver sans doute à Bérénice. Nous chercherons d'ailleurs vainement les détails sur l'aménagement de ce cabinet. Il est vrai qu'il suffit d'avoir visité les appartements royaux de Versailles pour se rendre compte de la difficulté que le poète aurait éprouvée à trouver de bons modèles dans la réalité. N'oublions pas que son œuvre participe à la fois de l'époque de ses héros et du temps où lui-même a vécu. Au dix-septième siècle, le cabinet, avec ou sans toilette, était uniquement, quand il existait, un endroit propre, propre à mettre les sonnets d'Oronte. Encore serait-il malaisé, dans le milieu qui nous occupe, de placer ce genre de poésie. Comme nous sommes hommes, et que rien d'humain, suivant l'expression ingénieuse de Térence, ne nous demeure étranger, nous ne pouvons que sympathiser, vues les circonstances, avec l'angoisse d'Agamennon, chassé de sa couche prématurément, et à la recherche du petit local.

> C'est vous-même, seigneur, quel important besoin
> Vous a fait devancer l'aurore de si loin?

La question d'Arcas est d'autant plus cruelle qu'il devrait savoir que dans tout le théâtre de Racine le roi des rois ne trouvera qu'un seul trône hospitalier, et qu'encore il devra aller le chercher à Rome, et beaucoup plus tard.

A moins que, ce qui est encore possible, et comme nous l'avons dit plus haut, Agamennon soit chassé de sa couche simplement par la nécessité impérieuse de l'unité d'action, et non de l'unité de lieu.

Inutile d'insister sur les autres soins de toilette. Il y a bien des serviettes dans *les Plaideurs*, celles du buvetier que la femme de Dandin eût emportées

> Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes ;

mais le mobilier des Plaideurs n'est pas du domaine de la tragédie, dans lequel il nous plaît de nous enfermer, arbitrairement. Et, d'ailleurs, avec la manie procédurière des personnages, le dit mobilier a dû être vendu, par autorité de justice, depuis longtemps.

La salle à manger, la cuisine ? Nous aurons moins de ressources encore de ce côté-là. Il est vrai que les mets qui s'offrent à l'appétit des convives ne demandent pas beaucoup d'accessoires. Il y a, dans *Athalie*, le pain et le sel que le jeune Joas offre à l'autel, et les fruits nouveaux que le peuple saint apporte dans le temple, dont il inonde les portiques. Comme nourriture plus substantielle, nous trouvons dans la même pièce les boucs et les génisses dont l'Eternel refuse l'offrande (I, 1) ainsi que (II, 2)

Des victimes de paix les entrailles fumantes.

En somme, des tripes, mais à la mode de quand ?

Dans la première scène de *Phèdre*, nous avons les os du géant d'Epidaure, et le sang fumant du Minotaure, dont, à la rigueur, nous pourrions faire du boudin, si la double nature du personnage ne risquait pas de susciter un vague soupçon d'anthropophagie, bien plus justifié si nous songions à utiliser les « lambeaux pleins de sang » (encore !) et les « membres affreux » de Jézabel. Vous verrez que nous en serons réduits, par une réciprocité bizarre, à manger des « chiens dévorants ».

Si maigre que soit ce repas, la boisson laisssera à désirer beaucoup plus encore que la nourriture. On nous donnera, il est vrai, des coupes en abondance, mais que verserons-nous dans ces coupes ? A moins de nous abreuver de sang, nous n'aurons à notre disposition que le poison de Locuste, si Britannicus en a laissé.

Dans cette pénurie effroyable, il y a beaucoup de chances, d'ailleurs, pour qu'on ne nous donne que des coupes en carton doré. Pour peupler la solitude de la cuisine et de la salle à manger, nous trouvons un couteau, un seul, celui dont Achille accuse Agamemnon de vouloir tuer Iphigénie (III, 6). Usage lamentable d'un service déjà trop dépareillé. Ces gens-là avaient évidemment l'habitude ancienne de découper leurs viandes avec leurs poignards ou leurs épées, quand ils ne les déchiquetaient pas à belles dents. Racine a fait tout son possible, c'est une justice à lui rendre, pour atténuer la barbarie et les mœurs sauvages de ses héros. Mais le naturel reprend le dessus. Achille et Agamemnon sont toujours des héros d'Homère. Ils brandissent des glaives et des poignards. Ils ignorent l'usage de la fourchette, qui ne devint d'ailleurs courant qu'à partir du XVI^e^ siècle, si nos souvenirs sont exacts. En ce qui concerne les verres et les carafes, c'est la même absence totale. Il y a bien une assiette, à l'acte III d'*Alexandre*, mais c'est l'assiette d'un camp. Quoi encore? Trois balances, une dans *Britannicus* (I, 1) et deux dans *Bérénice*. Encore Antiochus dit-il à Bérénice (I, 4) :

Enfin votre rigueur emporte la balance.

Si elle l'emporte, il n'en restera plus que deux.

Quand nous aurons parlé d'un berceau, dont il est question dans *les Frères Ennemis* (IV, 1), et d'un autre, à la première scène d'*Athalie*, nous aurons épuisé tout le mobilier.

Car on ne saurait citer que pour acquit de conscience le livre, l'unique livre, qui se trouve dans *Athalie* (II, 7) et qui représente toute la bibliothèque des personnages de Racine. Ce serait un travail amusant pour un érudit que de rechercher quel peut être ce livre. Une Bible qui sait, ou un La Fontaine? Dans tous les cas, quel qu'il soit, il y a un fait certain, c'est que la culture intellectuelle de ces gens-là devait être fort rudimentaire. Il est vrai que l'imprimerie, à l'époque d'Agamemnon ou de Phèdre, n'était pas aussi répandue que de nos jours.

Et nous ne pouvons non plus compter, dans le mobilier proprement dit, le cercueil dont il est parlé à la première scène de l'acte second de *Bajazet*. Un cercueil n'est pas un meuble dans le sens strict du mot. Ce serait, hélas! plutôt un immeuble. Enfin, prenons le cercueil tout de même. Nous n'avons pas le droit d'être exigeants.

Dans tous les cas, c'est bien tout. Nous ne saurions, en effet, prendre au sérieux les feux allumés de toute part sur le théâtre de Racine, et qui ne riment à rien, puisqu'il n'y a pas une seule cheminée. Non plus que les fers de toute nature, et presque toujours pris dans le sens figuratif, parmi lesquels il serait extrêmement douteux que nous puissions trouver même un simple fer à repasser.

Au point de vue de l'éclairage, par contre, nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre. Partout des flambeaux. Mais aucun renseignement sur la nature de ces flambeaux. S'agit-il de torches à la résine ou d'acétylène, ou de cires, nous l'ignorons et l'ignorerons toujours. Cette lumière abondante, quelle qu'en soit l'origine, ne peut, d'ailleurs, que rendre plus sinistre le vide lamentable des appartements.

Un résumé de cet inventaire, loyalement dressé, nous donne donc, pour l'ensemble du mobilier de Racine :

D'abord, un grand nombre de sceptres, poignards, diadèmes, coupes, bandeaux, objets décoratifs, mais peu usuels, auxquels il faut ajouter les trônes, les flambeaux, les lits, ces derniers meubles dépourvus de toute garniture, et, en outre trop nombreux, par comparaison avec le reste.

Les lits mis à part, nous trouvons, comme objets mobiliers proprement dits :

Deux berceaux, une assiette, trois balances, un couteau, un livre, un cercueil.

Cette fourniture, comme on dit en anglais, n'implique véritablement rien de pratique ni de confortable. Il est impossible, au contraire, de rêver un dénûment plus complet. Pas une chaise, pas une

table, pas une casserole. Rien pour l'utilité réelle, tout pour la montre et l'apparat. C'est un faux luxe qui cache la misère la plus honteuse, et le manque absolu des choses les plus nécessaires à la vie de tous les jours.

Le plus modeste commis de l'enregistrement ou même des postes ne se contenterait pas aujourd'hui du mobilier qui suffisait dans les pièces de Racine à des personnages aussi importants que Pyrrhus, Néron, Clytemnestre ou Britannicus. Est-ce un progrès, et l'amour de l'existence aisée qui caractérise notre époque correspond-il à une amélioration des mœurs aussi bien dans les classes supérieures, pour parler des héros de Racine, que dans le clergé, le peuple ou la bourgeoisie? C'est là un problème dont la portée dépasse les limites de cette modeste étude. Libre aux sociologues de tirer des éléments fournis par nous telles conclusions qu'ils voudront. Il nous suffira amplement que l'on rende hommage au souci de la vérité qui a dirigé nos recherches. Quelle que soit la valeur de leurs résultats, nous y aurons toujours gagné de vivre quelques instants dans l'intimité d'un des maîtres de notre littérature française, Jean Racine, l'auteur immortel de *La Thébaïde* et des *Plaideurs*.

GABRIEL DE LAUTREC.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant la nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Jean Carrère : *L'Impérialisme britannique et le rapprochement franco-anglais, 1900-1903.* Préface de J. Jacquin ; Perrin. 3 50

Littérature

Le Cinquantenaire de Charles Baudelaire ; Maison du Livre. 7 50

Charles Baudelaire : *Les Fleurs du mal.* Edition revue sur les textes originaux, accompagnée de notes et de variantes et publiée par Ad. Van Bever. Avec 4 portraits en phototypie ; Crès. 4 »

Charles Baudelaire : *Le Spleen de Paris.* Edition revue sur les textes originaux, accompagnée de notes et de variantes, et publiée par Ad. Van Bever. Avec 2 portraits; Crès. 3 50

Pierre Van der Meer de Walcheren : *Journal d'un Converti.* Trad. du hollandais par l'auteur. Introduction de Léon Bloy ; Crès. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Ed. Bauty : *La Suisse à son poste de combat ;* Tribune de Genève. 0 30

H. Carton de Wiart : *La politique de l'honneur ;* Bloud. 3 »

Les Communiqués officiels ; Berger-Levrault.

XXVIII février-mars 1917. 1 25

XXIX avril 1917. 0 90

Les dévastations allemandes dans les départements envahis. Préface de Henri Welschinger ; Berger-Levrault. 1 25

Antonin Eymieu : *La Providence et la Guerre ;* Perrin. 3 50

Gabriel Hanotaux : *L'Enigme de Charleroi ;* Edit. franç. illust. 1 50

Alfred Joubaire : *Pour la France.* Préface de F. Strowski. Notice de E. Sinoir ; Perrin. 3 50

Emile Hinzelin : *L'Alsace-Lorraine sous le joug qui se brise ;* Berger-Levrault. 0 60

A. Palacio-Valdès : *La guerre injuste ;* Trad. de A. Glorget ; Bloud. 3 »

Fernand Passelecq : *La vérité sur les déportations belges*. Préface de Emile Vandervelde ; Berger-Levrault. 1 »

Marguerite Yerta : *Les six femmes de l'Invasion ;* Plon. 3 50

Poésie

Charles Brisset : *En la tourmente ;* Sansot. 3 »

Paul Fort : *Si Peau d'Ane m'était conté...* Préface de M. Maeterlinck ; Emile-Paul. 3 50

Roman

Emile Moreau : *Le fils de Mme Sans-Gêne ;* Lafitte. 3 50

Emmanuel Vossaert : *L'Emigrée de l'an XV ;* Librairie moderne. » »

Science sociale

Edmond Laskine : *Le socialisme national ;* Renaissance du Livre. 2 »

Théâtre

Sotiris Skipis : *Les Perses de l'Occident*, drame en 3 actes. Trad. du néo-grec par l'auteur et M. Philéas Lebesgue. Préface de Paul Fort ; Figuière. 3 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les Ecrivains tués à l'ennemi. — Mort de Paul Meyer.— Mort du poète Bellotti. — Une lettre de M. Henri Albert.— Une Eglise dévorée par les chiens. — L'Inventeur de la gomme à effacer.— Collecteurs de marrons. — Viandes d'Amérique. — Pour se justifier. A propos de l'Eloquence. — La question des Loyers sous la Fronde. — « Liberté des mers. — A propos de « Boche ». — Le Don des langues. — Le plus grand journal du monde — Une singulière tontine. — Michaël de Zichy — Baudelaire traduit en espagnol. — Les souvenirs du Marin. — Les femmes et la guerre. — A Deauville. — La société Frédéric Chopin.

Les écrivains tués à l'ennemi. — Henri Chanut, blessé dès le début de la guerre, a succombé. Il laisse des recueils de poésie : *Envol*, *les Clameurs* et *La voix*. Il avait collaboré à la *Renaissance contemporaine* et aux *Miscellanées*.

Charles Mokel, qui donna des poèmes à *la Gazette littéraire* et aux *Rubriques nouvelles* et avait été porté disparu, a été tué et « inhumé dans les Ardennes, en arrière du front allemand ».

Raymond Sambor, également porté disparu, est mort de ses blessures en captivité. Il avait publié les *Heures grises* et la *Chevauchée de la fin*.

Le lieutenant Jean de Richault d'Héricault, directeur de la *Revue catholique et Royaliste*, a été tué à Craonne le 16 avril dernier.

Le lieutenant Louis Champeaux (en littérature Georges Babet), auteur d'un roman, *l'Expérience du docteur Forgues*, est mort de blessures reçues sur les plateaux de Craonne.

§

Mort de Paul Meyer. — Avec Paul Meyer la philologie française perd son représentent le plus autorisé.

Paul Meyer était né à Paris le 17 janvier 1840, Elève à l'Ecole des Chartes, il devint archiviste à Tarascon, après quoi on l'attacha au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale.

Après avoir été garde mobile de la Seine en 1870, il devint le secrétaire de l'Ecole des Chartes. En 1876, il fut nommé professeur et directeur de l'Ecole des Chartes. Membre de l'Institut depuis 1884, il était commandeur de la Légion d'honneur.

Très lié avec Gaston Paris, il avait fondé avec lui *la Revue critique* en 1866 ; c'est avec lui encore qu'il avait fondé, en 1872, la *Romania* dont l'influence fut considérable et donna naissance à l'école de philologie florissante aujourd'hui.

Les travaux d'érudition auxquels Paul Meyer consacra son activité de savant sont innombrables. On ne peut citer ici, tant elles sont nombreuses, ses éditions de textes anciens du moyen âge, mais il faut mentionner son livre sur *Alexandre-le-Grand dans la littérature française du moyen-âge*, sa collaboration au *Recueil des historiens des croisades*, aux *Notices et extraits des manuscrits*, à l'*Histoire littéraire de la France*.

Ses obsèques ont eu lieu le 11 septembre. Paul Meyer a été enterré au cimetière Montparnasse.

§

Mort du poète Bellotti. — C'est dans un hôpital de Vienne qu'est mort le poète spalatin Arturo Bellotti qui pendant de nombreuses années habita à Trieste ou il avait une grande notoriété.

Il était employé des postes, ce qui ne l'empêcha pas de collaborer assidument au journal irredentiste *L'Independente* et de publier des recueils de vers comme les *Odi Adriatiche*, qui sont tout vibrants d'amour pour son pays et pour l'Italie.

Il s'en va à 34 ans.

§

Une lettre de M. Henri Albert.

Paris, le 19 septembre 1917.

Mon cher ami,

M. Marcel Herwegh vous écrit que sa lettre n'a pas pour but « d'engager une polémique ». Je pense comme lui qu'à l'heure présente les polémiques n'ont aucune raison d'être. Mais alors pourquoi s'en prend-il à un article qui est, d'un bout à l'autre, un hommage rendu à la mémoire de son père ? Sa thèse est insoutenable et tous ceux qui ont lu l'œuvre de Georges Herwegh, tous ceux qui ont étudié de près l'évolution politique de l'Allemagne au XIXe siècle me donneront raison.

Permettez-moi cependant de me substituer à la direction du *Mercure* pour lui répondre sur un point. Les compte rendus de livres se font ici sous des rubriques déterminées dont le titre est assez général pour permettre d'y grouper les publications les plus diverses. Les *Lettres allemandes* comprennent, par conséquent, non seulement les ouvrages de langue allemande, mais encore ceux qui sont consacrés aux auteurs ayant écrit en allemand. Tous les efforts de son fils n'empêcheront pas Georges Herwegh d'avoir été un grand artiste de la langue allemande.

Croyez-moi bien cordialement vôtre.

HENRI ALBERT.

§

Une église dévorée par les chiens. — Un fait bien extraordinaire s'est produit au Canada.

Une église — pas une cathédrale, bien sûr, mais pas une chapelle non plus — enfin une église, une véritable église a été dévorée par des chiens, un dimanche entre messe et vêpres.

C'est près de la baie d'Hudson, que de pieux Esquimaux avaient bâti cet édifice... avec des os de baleines.

Ils étaient enchantés de leur ouvrage, qui leur avait valu les félicitations de l'évêque. L'église pouvait contenir quatre-vingts personnes et pour chaque office elle était pleine.

L'architecture en était simple, mais cependant fort originale, si originale même qu'elle aurait pu donner des idées aux architectes contemporains en quête d'un style nouveau.

Il a suffi d'une bande de chiens affamés pour anéantir, en un clin d'œil, l'œuvre des néophytes esquimaux.

Ces animaux apparemment n'avaient rien mangé depuis longtemps, les restrictions étant plus dures dans l'extrême nord que dans nos contrées, somme toute privilégiées. Peut-être ont-ils, d'autre part, pour les ossements de baleine un goût particulier. Quoi qu'il en soit, les chiens se précipitèrent sur les murailles de l'édifice sacré et les absorbèrent jusqu'au dernier débris.

§

L'Inventeur de la gomme à effacer. — Les grands hommes qui n'ont pas leur statue sont légion.

Toutefois, il eût été injuste que celui dont il s'agit n'eût pas la sienne.

Il devina un emploi du caoutchouc sans se douter de l'utilité qu'aurait un jour cette matière qui est considérée aujourd'hui comme étant de première nécessité. Un comité formé de dessinateurs s'est constitué au Brésil dans le but de faire élever à Oporto, dans le Portugal, une statue à l'inventeur de la gomme à effacer.

Bien peu de personnes se doutent que l'emploi du caoutchouc, comme gomme à effacer le crayon, remonte au milieu du XVIIIe siècle.

Voici ce qu'on lit dans *l'Histoire de l'Académie des sciences* de Paris, l'année 1752.

Tous ceux qui se servent du crayon de mine de plomb pour dessiner l'architecture, la fortification, etc., emploient la mie de pain pour effacer les traits de ce crayon qui servent pour ainsi dire de bâti au dessin. M. Magalens, ou, comme nous le prononçons en français, Magellan, correspondant de l'Académie, digne et dernier héritier du célèbre navigateur qui a découvert le passage de l'Océan dans la mer du Sud, a proposé un moyen plus efficace qu'on peut porter toujours avec soi, c'est un morceau de caoutchouc ou résine élastique de Cayenne.

On n'a rien trouvé de mieux depuis.

§

Collecteur de marrons. — Un nouveau titre à inscrire sur les cartes de visite est celui de *collecteur de marrons*. Les marrons d'Inde et les châtaignes inutilisées par les communes et les particuliers devront être ramassés pour être employés dans les usines de guerre. Ils serviront à fabriquer, dans les distilleries contrôlées par les services des Poudres et de l'Aéronautique, de l'alcool et de l'acétone, produits indispensables à la Défense Nationale.

En employant ces matières premières, on économisera des quantités correspondantes de maïs et de riz qu'il y a intérêt à réserver le plus possible pour l'alimentation humaine.

Les marrons et les châtaignes devront être ramassés surtout par les enfants. Une personne désignée par le maire comme *collecteur de marrons*

les recevra et vérifiera les quantités apportées en vue du payement ultérieur de ces récoltes.

Le collecteur de marrons sera chargé de les faire sécher et de les envoyer à un *expéditeur du groupement* qui les dirigera aux usines.

Le kilogramme sera payé par l'Etat au prix de 15 centimes dont 8 pour les *ramasseurs*, 5 pour les *collecteurs* et 2 pour l'*expéditeur du groupement*. Toute contestation entre *ramasseurs*, *collecteurs* et *expéditeurs* sera réglée directement entre eux; le décret ne dit pas si c'est à coups de marrons.

C'est égal, voilà un nouveau *filon* pour les *embusqués*. *Collecteur de marrons* à l'arrière est un métier moins dangereux que celui de les collectionner à l'avant.

§

Viandes d'Amérique. — Le problème d'approvisionner les Alliés de viandes incombe en grande partie aux Etats-Unis, dont le fardeau devient chaque jour plus onéreux. Les demandes de guerre ont été si grandes, que l'Europe a dû dégarnir ses troupeaux, de sorte que maintenant l'approvisionnement domestique est très restreint.

Depuis le commencement de la guerre, il y a une diminution totale de 115.005.000 dans l'approvisionnement mondial d'animaux de boucherie. Le bétail à cornes a augmenté de 7.090.000 têtes aux Etats-Unis, tandis que la diminution universelle est de 28. 080.000. Le mouton a diminué de 3.000.000 aux E. U. tandis que l'approvisionnement universel a diminué de 54.500.000 Le porc a augmenté de 6.275.000 aux E. U, alors que l'approvisionnement général a diminué de 32.425.000.

Pendant l'année se terminant le 30 juin 1916, l'Amérique a exporté 1.339.193.000 livres de viande à comparer avec les années d'avant la guerre où elle exportait en moyenne 93.848.000 livres de viande. Ces exportations sont allées chez les Alliés, dont la quantité d'animaux a diminué de 33.000.000 de têtes.

§

Pour se justifier.

Extrait des *Kirchliche Nachrichten* (nouvelles ecclésiastiques) de la paroisse des Douze-Apôtres, de Berlin :

Les chiffres suivants peuvent jeter une lumière intéressante sur l'attitude de la population belge aux premiers mois de la guerre.

La petite Belgique ne boit pas moins de 40,000,000 de litres d'eau-de-vie commune et de 2,000,000 de litres de liqueurs fines par an. La consommation de bière et de vin n'est pas comprise dans ce chiffre. Le nombre des auberges et des cabarets s'élève à 240.000, de sorte qu'il y a un débit pour 33 Belges. Comme les enfants et les femmes sont compris dans ce chiffre, il suffit d'une douzaine d'adultes mâles pour faire vivre un cabaret.

La Belgique atteint le record de l'alcoolisme dans le monde. L'Etat encaisse de ce chef 100,000,000 de fr. c'est-à-dire le sixième de ses recettes totales

Ces chiffres, conclut la feuille berlinoise, expliquent les mœurs grossières et la dépravation qui se sont manifestées de toutes façons chez les Belges, dans cette guerre.

On devine maintenant quelle mission supérieure l'Allemagne doit accomplir en annexant la Belgique.

§

A Propos de l'Eloquence. — Ce qu'on prise davantage en France aujourd'hui chez un homme d'Etat, c'est son éloquence. Dans d'autres pays, on fait bon marché de cette qualité dont les inconvénients pratiques sont incontestables, car elle ne donne nullement la mesure d'un homme et marque souvent une grande incompétence aux affaires.

On sait que Napoléon qui eut au suprême degré le génie de l'organisation, qui est la grande qualité des hommes d'Etat, ne parlait en public qu'avec une incroyable difficulté et lui qui, dans ses écrits, porta si haut, avec la puissance du verbe, les entraînements du véritable style oratoire, était dans la quasi impossibilité d'improviser un discours.

Il se souvint toujours de l'embarras insurmontable qui l'avait étreint et paralysé lorsque, à Saint-Cloud, le 19 brumaire, an VIII, il avait voulu, à la tribune des Anciens, justifier son coup d'Etat et combien sa parole emphatique avait alors sonné faux.

Devant ces hommes rouges, une gêne insurmontable l'avait étreint, la voix mal posée détonnait, les mots lui restaient dans la gorge ou affluaient incohérents. Sa harangue, ce furent des formules apprises par cœur, des paroles sans suite, des périodes sans lien, des phrases ronflantes portant à faux ou hachées et manquant leur effet. Il pensait être entraînant, il ne fut que diffus et violent pour masquer son embarras. Pour le délivrer de cette situation fâcheuse, il fallut l'intervention de Cornudet et de ses amis dans le Conseil et, pour triompher quelques instants après de la résistance des Cinq-Cents, il préféra les baïonnettes de ses grenadiers.

§

La question des loyers sous la Fronde. — On a souvent cité le précédent de 1871, à propos de la remise des loyers, question qui redevient pour la troisième fois d'actualité, en ce mois d'octobre 1917. Or, il y en eut un autre pour les Parisiens, voici plus de deux siècles et demi, en 1649.

Au mois d'avril de cette année extrêmement malheureuse, les « pauvres habitants, Locataires et Chambrelans de la ville et faux bourgs de Paris » rédigèrent une requeste, « disant que depuis cinq à six mois qu'il y a que le Roy est sorty de Paris, et notamment depuis le sixiesme de Janvier, le commerce auroit esté tellement aboly et cessé, et les vivres si enchéries, qu'il a esté impossible aux pauvres Supplians d'y pouvoir subvenir... » et demandèrent, en conséquence, la remise du terme de Pâques.

Le Parlement de Paris, auquel s'adressait cette requeste, fit droit, par deux arrest successifs (10 et 14 avril), à la demande des pauvres Parisiens, qu'il déchargea du terme en question, mais exigeant le paiement dans le délai d'un mois des loyers précédemment échus.

Un rimeur du temps, Nicolas Leduc, célébra dans un poème intitulé : *le Terme de Pasques sans trébuchet, en vers burlesques*, le moratorium dû à la générosité du Parlement, et loua

> L'édit qui, dans sa probité,
> N'aura jamais d'égalité.

Notre Parlement moderne non seulement a égalé son ancêtre de la Fronde, mais il l'a déjà douze fois surpassé en générosité. Il ne faudra pas moins d'un poème épique pour l'en louer.

§

« **Liberté des mers** ». — Cette formule qui est aujourd'hui à l'ordre du jour fut celle de la marine française au temps de la Révolution. Nous avons sous les yeux une lettre du ministre de la marine et des colonies, datée de l'« an 9 de la République une et indivisible »,qui porte gravée en tête entre les mots Liberté et Égalité une vignette représentant une République armée du trident, voguant dans une coquille en guise de barque, la voile gonflée, au-dessus de quoi court dans un ruban la formule *Liberté des mers*.

Rien de nouveau sous le soleil ! Et *la Liberté des mers* est la devise même de la Marine républicaine.

§

A propos de « Boche ». — Entre autres étymologies, on a fait dériver le mot boche de Teutobochus, nom du roi teuton qui fit irruption dans les Gaules, à la tête des Cimbres, et livra bataille à Marius près d'Aix-en-Provence, d'où, ayant été vaincu et fait prisonnier, il fut emmené à Rome pour orner le triomphe du vainqueur.

Sait-on que ce roi cimbre donna lieu à une supercherie. Un chirurgien, du nom de Mazurier, avait trouvé au-dessous de Lyon, sur la rive gauche du Rhône, des dents et autres débris d'un mastodonte. Cet animal étant complètement inconnu à cette époque, le sieur Mazurier trouva bon de publier que ces ossements sortaient d'un tombeau par lui découvert, bâti en briques et long de 30 pieds sur 15 de large. Sur les ruines de ce tombeau, il avait lu, au-dessus de la porte murée, l'inscription : *Teutobochus Rex*. C'était donc là, sans aucun doute, disait Mazurier, le tombeau du fameux roi cimbre, qui, d'après le témoignage des auteurs romains, dépassait de la tête tous les trophées arborés sur les lances dans les triomphes. Et, en effet, le squelette produit par Mazurier avait 25 1/2 pieds de long sur 10 de large (ce qui en faisait, malgré sa grande taille, un homme excessivement trapu).

L'audacieux charlatan parcourut avec sa trouvaille l'Allemagne et la France. Le roi Louis XIII lui-même voulut la voir et prit un grand intérêt à cette merveille.

§

Le Don des Langues. — Il n'y a pas bien longtemps qu'il s'est produit en Angleterre un fait intéressant, sur quoi pourront méditer à leur aise les philosophes et les linguistes...

Un enfant nommé Harold Bourgneay, qui vit avec ses parents à Willesden, a perdu,à la suite d'une chute grave, non seulement la mémoire, mais encore le pouvoir de parler et cela pendant plus d'un mois.

Au bout de ce temps, il a soudain recouvré la parole, mais la caractéristique merveilleuse du changement est que l'enfant s'est mis à ne plus parler qu'en français. Son grand-père paternel était un Français, mais le père est né en Angleterre et a oublié ce qu'il savait de français. La mère est une Anglaise et ne comprend pas un mot de français.

Une autre circonstance curieuse est que l'enfant est maintenant aussi incapable de converser en anglais avec ses parents, que ceux-ci de lui parler en français.

§

Le plus grand journal du monde. — Sait-on qu'il existe à Aix-la-Chapelle un musée des journaux qui contient un exemplaire de tous les journaux publiés dans le monde?

Le plus grand de tous a paru en 1859 à New-York, sous le titre de *Illuminated quadruple Constellation*. Il a le format d'un billard, huit pieds et demi de hauteur et six de largeur, il contient huit pages de treize colonnes.

Le papier de cette singulière gazette, qui ne doit paraître qu'une fois par siècle, est très beau et très fort. On l'a tirée à 28.000 exemplaires et chaque numéro a été vendu au prix de cinquante centimes.

Le texte qui contient des gravures sur bois bien exécutées pourrait remplir un volume in-quarto de 400 pages.

Ce journal ne contient pas d'annonces. On ne dit pas où l'on reçoit la copie pour le prochain numéro, qui paraîtra en 1959.

§

Une singulière Tontine. — C'est une histoire curieuse dont on voudrait connaître l'issue.

Au commencement de 1884 mourut, à Varsovie, un original qui laissait une certaine fortune, ainsi qu'un testament dont la suscription portait qu'il ne devait être ouvert que le 10 mars 1885.

A cette date, les parents réunis firent procéder par devant notaire à l'ouverture du dit testament. On trouva une seconde enveloppe cachetée qui, d'après la volonté du testateur, ne devait à son tour être ouverte que le 14 avril 1886. Et cette facétie originale se renouvela encore trois fois jusqu'à ce qu'enfin, en avril 1890, la dernière enveloppe fût déchirée.

Le défunt ordonnait que sa fortune fût déposée dans une banque d'Etat, pour être répartie, capital et intérêts, en 1917, entre les héritiers survivants.

Qu'est devenue cette tontine?

§

Michaël de Zichy. — Un peu oublié aujourd'hui, Michaël de Zichy était un peintre hongrois qui vivait à la cour du czar Alexandre II.

Il a laissé cinquante tableaux, dessins ou croquis érotiques, qui font partie des collections du roi d'Angleterre.

Zichy intitula : *Amours* la série de ses œuvres libres.

Un éditeur allemand est en train de les publier à 1.200 exemplaires.

C'est la guerre et cette publication a de quoi étonner.

Néanmoins, s'il fallait blâmer quelqu'un, ce serait l'éditeur et non le peintre.

Les grands artistes ont presque tous une œuvre secrète.

Parrhasios, chez les Grecs, s'amusait, au témoignage de Pline, à des représentations de ce genre.

§

Baudelaire traduit en espagnol. — *Les Fleurs du Mal* ont été traduites en espagnol par Marquina, un véritable poète qui mériterait d'être mieux connu en France.

Marquina occupe une place privilégiée parmi les poètes et les auteurs

dramatiques de la Péninsule. Il eut l'honneur, dit-on, de collaborer avec le roi, qui lui a fourni le sujet d'un drame.

L'œuvre principale de Marquina est un grand poème digne des plus belles époques de la poésie de l'Espagne il est intitulé *Vendimion :*

Ivre, dans ta vigne, je veux mourir, Vendimion.

Cette œuvre hautement lyrique a fondé la réputation du poète à qui l'on doit plusieurs volumes de vers, de nombreux romans et des drames parmi lesquels les plus célèbres sont *les filles du Cid* et *Doña Maria la Brava*.

§

Les Souvenirs du Marin. — L'illustre académicien M. Pierre Loti se surprend parfois à regretter sa jeunesse. Il songe avec mélancolie à ses longs voyages.

Il va, paraît-il, écrire ses mémoires. Il a l'intention de s'y montrer sincère et de ne rien celer d'une existence où les aventures n'ont point manqué.

Si M. Loti veut bien pousser la sincérité aussi loin que le fit Casanova, nous aurons un ouvrage incomparable et nous connaîtrons des détails exquis et précis sur Azyadé et sur cette petite Rarahu qui savait que la chair humaine a le goût de banane mûre.

§

Les Femmes et la Guerre.— Il paraît que les femmes ont fait leurs preuves. Comme ouvrières elle peuvent rendre des services dans toutes les branches de la mécanique et des munitions de guerre.

En Angleterre, elles sont 700.000 dont l'habileté ne le cède pas aux meilleurs ouvriers.

Elles fabriquent des casques, des grenades à main, des torpilles aériennes, des appareils à percussion pour les projectiles explosifs.

Elles travaillent dans les fabriques de fusils et de baïonnettes et on en trouve même dans les fabriques de tanks.

L'industrie des aéroplanes est presque entièrement dans les mains féminines. Il y a des femmes jusque dans les chantiers maritimes. Il paraît que les femmes occupées dans l'industrie navale anglaise pourraient construire un *dreadnought* toutes seules.

Dans l'industrie des moteurs pour automobiles ou aéroplanes, les femmes ont trouvé un large emploi et le travail de finissage des parties les plus délicates leur est confié.

A Londres, par exemple, dans une fabrique qui produit une pompe d'air pour aéroplanes composée de 64 morceaux, ne travaillent que des femmes.

Sans doute qu'après la guerre les hommes auront à s'occuper chez eux. Ils feront le ménage, la cuisine, les ravaudages, tandis que les femmes travailleront à l'atelier, voire au bureau.

§

A Deauville. — On se plaint du renchérissement de la vie à Paris. A Deauville, cette année — et cela dure peut-être encore, — on payait 5 francs la boîte de Pall Mall. Dans les restaurants : couvert 3 francs, hors-d'œuvre

5 francs, le plat du jour, 10 francs, la bouteille de cidre, 10 francs... Si bien qu'en ne faisant pas de folies on ne pouvait guère manger à moins de 40 francs par tête au déjeuner de midi et un dîner très simple ne revenait pas moins de 60 francs.

Il paraît au demeurant que la cuisine était bonne. A ce prix...

Il est vrai que nous sommes en temps de guerre et que, si nous avons établi les restrictions, on n'a pas promulgué de lois somptuaires.

§

La Société Frédéric Chopin célébrera le 14 octobre, le 68e anniversaire de la mort du grand compositeur et patriote polonais. Des discours seront prononcés par M.M. Camille Le Senne et Edouard Ganche, présidents de la société. Des artistes de la Comédie-Française diront des œuvres de Krasinski et Verhaeren.

Tous les admirateurs de Chopin sont invités à se trouver, à dix heures et demie, devant l'entrée du cimetière du Père-Lachaise. (*Communiqué.*)

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Il y aurait peu de choses à signaler sur la tenue de la Bourse, si ce n'était a baisse appréciable des valeurs russes.

Les informations sur la situation en Russie sont le plus souvent contradictoires t ne peuvent que susciter quelque réserve.

Bien que la date d'émission du nouvel Emprunt français se rapproche, nos Rentes s'inscrivent avec fermeté : le 3 o/o à 62 fr. 30 ; le 3 o/o amortissable à o fr. 15 ; le 5 o/o à 88 fr. 10. Mais, ainsi que nous venons de le dire, les fonds 'État russes n'offrent que peu de résistance, et c'est dans ce compartiment de a cote que sont pratiqués les cours les plus bas : Russe 4 o/o 1901, 52 fr. 75 ; onsolidé 4 o/o 3e série, 59 fr. ; 4 1/2 o/o 1909, 59 fr. ; 5 o/o 1906, 67 fr. ; 3 o/o 891, 44 fr. 10.

L'Extérieure espagnole est en reprise à 107,50, les Chemins se maintiennent n reprise : Nord d'Espagne 432 fr. ; Andalous 416 fr. ; Saragosse 431 francs.

Le marché de nos grandes banques est dépourvu d'animation et le cours des ctions traitées s'en ressent légèrement : Banque de l'Union parisienne 610 fr. ; rédit Lyonnais 1145 fr. ; Crédit français 260 fr. ; Comptoir d'Escompte, rédit Mobilier sans changement. L'action du Crédit foncier consolide sa hausse écente à 675 fr., et la bonne tenue du groupe Obligations foncières et commu- ales ne se dément pas.

Les Chemins de fer français sont diversement traités, gagnant ou laissant de gères fractions : Orléans 1130 fr. ; Est 785 fr. ; Nord 1132 fr. ; Midi 934 fr. ; -L.-M. 985 francs.

Le Métropolitain et le Nord-Sud perdent respectivement une dizaine de francs 440 et 120 francs.

Les valeurs de cuivre restent soutenues et consolident leur avance : Rio 1820 fr. ; arsis 150 fr. L'Action Montecatini se négocie à 113 ex-droit de souscription.

Les valeurs métallurgiques ont été traitées avec un peu moins d'activité.

LE MASQUE D'OR.

BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Voici à quel prix on peut les obtenir :

s *Bons de la Défense Nationale* offrent toutes cilités pour effectuer un placement de pleine ité, qui n'immobilise les capitaux engagés que peu de temps et qui donne au Trésor public les urces indispensables au salut du Pays.

trouve les *Bons de la Défense Nationale* par- Agents du Trésor, Percepteurs, Bureaux de Agents de Change, Banque de France et ses ursales, Sociétés de Crédit et leurs succursales, toutes les Banques et chez les Notaires.

PRIX NET DES
Bons de la Défense Nationale
(Intérêt Déduit)

MONTANT DES BONS	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS :		
	3 mois	6 mois	1 an
100	99 »	97 50	95 »
500	495 »	487 50	475 »
1.000	990 »	975 »	950 »
10.000	9.900 »	9.750 »	9.500 »
50.000	49.500 »	48.750 »	47.500 »
100.000	99.000 »	97.500 »	95.000 »

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

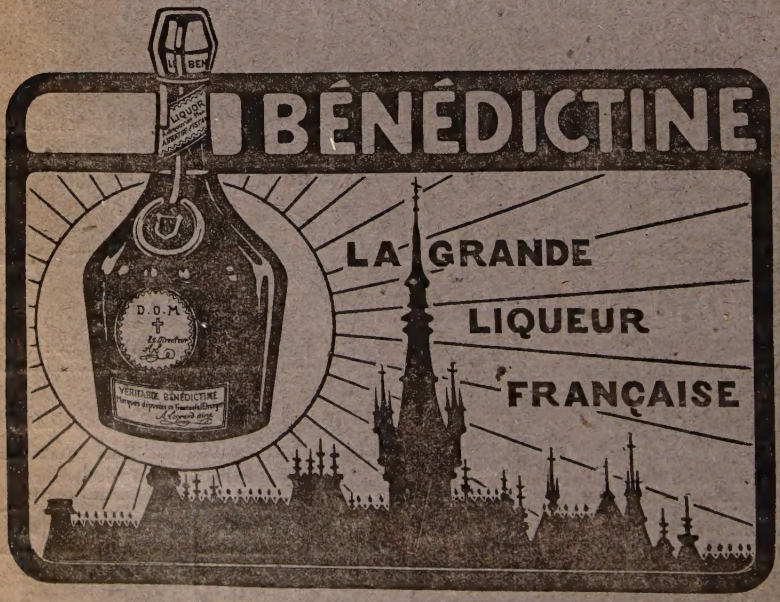
Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
LE NUMÉRO..... *net*	1.50	LE NUMÉRO.....	1.75
UN AN.....	25 fr.	UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	14 »	SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	8 »	TROIS MOIS.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.



Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.